
LIBRAIRIE E. DROZ
25, RUE DE TOURNON, PARIS



MAX JACOB

LE ROI DE BÉOTIE

[illegible]

PARIS
ÉDITIONS DE LA
NOUVELLE REVUE FRANÇAISE
3, RUE DE GRENELLE, 192

MAX JACOB

LE ROI DE BÉOTIE

SIXIÈME ÉDITION

nrf

PARIS
ÉDITIONS DE LA
NOUVELLE REVUE FRANÇAISE
3, RUE DE GRENELLE. 1921

LE
ROI DE BÉOTIE

MAX JACOB

LE ROI DE BÉOTIE

SIXIÈME ÉDITION

nrf

PARIS
ÉDITIONS DE LA
NOUVELLE REVUE FRANÇAISE
3, RUE DE GRENELLE, 1921

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE APRÈS IMPOSITIONS SPÉCIALES CENT VINGT EXEMPLAIRES IN-QUARTO TELLIÈRE SUR PAPIER VERGÉ LAFUMA-NAVARRE AU FILIGRANE DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE, DONT HUIT EXEMPLAIRES HORS COMMERCE, MARQUÉS DE A A H, CENT EXEMPLAIRES RÉSERVÉS AUX BIBLIOPHILES DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE, NUMÉROTÉS DE I A C, DOUZE EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS DE CI A CXII ET HUIT CENT QUARANTE EXEMPLAIRES IN-18 JÉSUS SUR PAPIER VÉLIN PUR FIL LAFUMA-NAVARRE DONT DIX EXEMPLAIRES HORS COMMERCE, MARQUÉS DE a A j, HUIT CENTS EXEMPLAIRES RÉSERVÉS AUX AMIS DE L'ÉDITION ORIGINALE NUMÉROTÉS DE 1 A 800, TRENTE EXEMPLAIRES D'AUTEUR HORS COMMERCE NUMÉROTÉS DE 801 A 830, CE TIRAGE CONSTITUANT PROPREMENT ET AUTHENTIQUEMENT L'ÉDITION ORIGINALE.

PAR
LE GROS BOUT
DE LA
LORGNETTE

LES MÉMOIRES DU PÈRE VAUBOIS

« Nécessairement... mais ce n'est pas à soixante-douze ans qu'on se met à écrire ses mémoires ! on a beau avoir l'intuition, il n'en est pas moins vrai, comme l'on dit, je n'ai pas assez d'instruction, vous comprenez bien ? J'aurais bien des petites choses à vous dire sur Charleville, car j'étais un commissaire de police consciencieux et pas pusillanime pour ce qui est du courage. Demandez au docteur Trassin ! malheureusement il est mort ; il vous dirait que je me suis laissé brûler la main au fer-mocautère sans que la douleur m'ait fait dire un mot. Mais tenez, en allumant le feu ici à la bibliothèque municipale comme tous les matins, ma main s'est enflammée et je la regardais sans même souffler dessus. Charleville n'est pas un petit pays comme ici. Maintenant, simple particulier, ça m'est égal de sortir avec une pèlerine bleue et des sabots, mais c'est que là-bas je ne sortais jamais que ganté, savez-vous. Une loge de cinq places au théâtre pour moi seul : j'avais mon écharpe tricolore, ma photographie en cas de besoin et mon petit carnet de famille comme je l'appelais. C'était un petit carnet où je notais tout ce qui me venait

aux oreilles de l'un et de l'autre. J'entrais dans les boutiques et je disais : « Si des fois vous n'aviez pas le temps de venir faire une petite déposition, ne vous gênez pas ! Appelez-moi quand je passe. Je suis là pour faire régner l'harmonie ! »

Un jour la ville fut infestée par une bande de voleurs. Il n'y avait pas autant de gendarmes qu'à présent, nous n'arrivâmes pas à mettre la main dessus. Le procureur me fit venir : « Vaubois, me dit-il, vous n'arriverez donc pas à mettre la main dessus ? — Pardon, que je réponds ! Monsieur le procureur, je donnerais plutôt ma démission ! » Maintenant, attendez, attendez, vous allez voir.

Il y avait à ce moment-là un mendiant, un petit bonhomme qui avait un baton et deux ou trois personnes m'avaient dit : « Il fait des menaces à ceux qui lui refusent ! » Un jour je le rencontre et je lui fais des observations. Voilà qu'il le prend de haut.

« Qui êtes-vous ? qu'il me dit.

Et moi je lui montrai ma casquette galonnée, en me promettant de me venger.

— Est-ce que vous connaissez ça ?

— Non ! qu'il me dit.

Je vois que j'ai affaire à une forte tête.

— Eh bien vous allez apprendre ce que c'est ; c'est la casquette du commissaire.

Nous portions des casquettes à l'époque.

Je lui demandai ses papiers. Malheureusement ils étaient en règle : âge, trente-sept ans ; profes-

sion, portefaix ; natif d'Azincourt ; rien à dire. Je fis prendre des renseignements comme ça se fait de parquet à parquet : ça se connaît, on n'est jamais à court : rien sur le bulletin n° 2, un peu de braconnage et c'est tout. Le petit bonhomme était insaisissable. Pourtant je réussis à l'arrêter le soir même pour vagabondage et le voilà au violon !

Attendez, c'est ici que ça commence.

A quelque temps de là on me rapporte qu'il disait : « Les gendarmes et les commissaires, quels imbéciles ! ils arrêtent les gens qui ne font rien, mais les voleurs ils les laissent courir car ils ne sont pas fichus de les trouver. »

Justement la bande des voleurs avait eu l'audace de voler jusque dans la mairie ; ils avaient volé une échelle et puis ils étaient allé casser un vitrage dans l'église ; ils avaient tenté une effraction sur les troncs. Je me dis : « Toi, mon gaillard, tu en sais plus long que tu ne veux en dire, attends un peu... » c'est ici que vous allez voir... écoutez-moi... Je dis à un de mes moutons : « Procure-toi une blouse, une vieille blouse, et à moi aussi et des sabots... tu trouveras ça n'importe où ! » Je mets un bonnet et un chapeau, et lui de même ! et nous voilà grimés tous les deux et pas très reconnaissables. J'arrive chez le procureur. Le procureur était un homme pusillanime : le voilà qui pousse la porte de toutes ses forces, la porte de son bureau, pour m'empêcher d'entrer, et qui pousse des cris parce qu'on

m'avais laissé monter : « N'ayez pas peur, que je lui dis, monsieur le procureur, ça n'est que moi, Vaubois ! » à travers la porte. Le procureur alors fut très étonné et il sourit, car il savait que j'étais un bon serviteur : « Donnez seulement l'ordre à deux gendarmes qu'ils me jettent de force au violon tel que je suis, monsieur le procureur, et j'aurai nos hommes ! » Le procureur voulut bien se prêter à cette petite scène là et nous sommes entrés au violon, mon mouton et moi, la tête la première. Le petit mendiant était là. Vous ne savez pas ce que c'est qu'un violon ?... vous n'avez jamais vu ça ? eh bien imaginez-vous qu'il ne fait pas plus clair là-dedans que dans un caveau à bois ; il y a un seau pour les besoins, et une couche pour la nuit. Voilà ! Le petit mendiant était couché sur le lit de camp, tout le long du mur !

« Ah ! que je suis malade ! que je me mets à dire en déguisant ma voix, bien entendu, que je suis malade, que je suis malade ! Ah ! les sales gendarmes ! le sale monde ! » et je vins me coucher près de lui et je faisais claquer mes sabots sur le lit de camp. « Ah ! que je suis malade » que je disais donc en déguisant ma voix, et je crachais à terre.

Et le petit mendiant qui était là me dit :

« Pour sûr ! ce sont des sales gendarmes ! et des imbéciles ! ils arrêtent des gens qui n'ont rien fait, mais, pour les autres, ils les laissent galoper.

— Quels autres ? que je dis.

— Mais les voleurs, pardi.

— Les voleurs... vous les connaissez donc ?

— Si je les connais... parbleu !

— Vous dites... mais vous ne les connaissez pas plus que les autres.

— Je ne les connais pas ! qu'il dit ! Je ne les connais pas, le Frisé et Milord et tous les autres ! et la maison là-haut à la Terre Noire !

Vous comprenez bien que mon mouton ne perdait pas son temps. Il était couché sur le lit de camp à faire semblant de gémir : il dressait procès-verbal contradictoire. Moi, sans faire ni une ni deux, je me lève et je fais semblant de trébucher sur la porte. C'était un signal. Je n'avais pas envie de rester là jusqu'à demain. Les gendarmes nous ouvrent. Le petit bonhomme était stupéfait ; mais il ne dit rien. J'allais tout de suite chez le procureur (en civil, cette fois, bien entendu) et je lui dis : « Monsieur le procureur... je tiens nos hommes. Voilà. »

LE PIANO FANTOME

Les environs de Guichin sont à vingt kilomètres à la ronde parsemés de villas et de bourgades dans la verdure. L'été les routes prennent une grande animation. Les automobiles étrangères croisent les bicyclettes : on a même vu un aviateur! La rivière, une des plus jolies de France, est bordée de châteaux ; et les châtelains pêchent en canot ou organisent de petites régates. Un dimanche matin que la campagne semblait dormir sous le soleil, deux hommes titubaient sur la grande route de X. à 18 kilomètres de Guichin : Proche l'organiste et son employé Péronneau. L'organiste et marchand luthier Proche louait des pianos aux Guichinois en villégiature et aux étrangers de passage ; chaque jour il allait à la campagne accorder ses pianos et s'il ne parvenait pas à satisfaire sa clientèle, il la partageait avec Péronneau. C'était deux petits hommes bruns toujours ivres qui avaient tous deux le talent de ne jamais laisser voir qu'ils l'étaient à la clientèle, mais qui, une fois sur les routes, s'en donnaient à cœur joie de folies et de chansons. La plupart du temps ils marchaient à pied, ayant dépensé dans les cabarets l'argent de leurs retours par la diligence.

« Monsieur le recteur, sauf votre respect, n'allez pas si vite ! n'allez pas si vite. Vous allez trop vite.

— Eh quoi donc ! mon brave Proche ! c'est vous. Vous n'êtes pas venu pour les vêpres dimanche dernier. Nous ne pouvons pas vous garder comme organiste.

— Vous voyez bien que vous alliez trop vite, monsieur le recteur, puisque vous vous êtes arrêté. Ne pourriez-vous pas nous donner de quoi prendre un verre, nous n'avons plus un sou.

— Moi, encourager l'ivrognerie ! jamais de la vie... Tenez, voilà quatre sous, mais c'est une indignité.

Ils burent dans une auberge où il y avait un marchand de poissons dont la charrette était devant la porte. Proche et Perronneau donnent au marchand de poissons un véritable concert de flûte et flageolet : ils avaient toujours dans la poche quelque instrument. Ils contèrent aussi de plaisantes histoires : l'histoire du pianiste qui avait perdu son contre-ut, l'histoire du diapason qui rend fou et mille autres de leur répertoire. Le marchand de poissons, enthousiasmé, ne voulait plus les quitter : « Où allez-vous ? N'allez-vous pas à Z*** ? » Proche et Péronneau se souvinrent justement qu'il y avait à Z*** le piano d'une comtesse qui n'était pas d'accord. On partit dans le soleil matinal. Les paniers de poissons sautaient, mal amarrés sur la haute voiture ; Proche et Péronneau contaient l'histoire de « Que

veux-tu ? » et de « De quoi je me mêle ? » Ils arrivèrent au château de la comtesse Barberin et sonnèrent à la grille après s'être assurés mutuellement en se respirant au visage qu'ils ne sentaient pas trop l'alcool. La grille était close. Ils firent le tour par le parc, mais la petite porte était attachée avec deux tours de chaîne et un gros cadenas. Alors Proche s'écria :

« Quelle bande de fripouilles ! il me faut mon piano de cinq cents que j'ai acheté deux cents, je n'en donnerai pas vingt francs, mais je l'ai loué cinquante. Il me faut mon piano. Je sauterai par-dessus le mur, mais j'aurai mon piano accordé ou non. »

Péronneau, qui était moins ivre que son maître, fit observer que le mur était haut, qu'on n'aurait pas d'avantage à enlever le piano puisqu'on ne pourrait pas le transporter faute de camion.

« De quoi te mêles-tu ? qu'est-ce que tu veux dire ? crois-tu que j'aie envie de le transporter sur mon dos? Je vais le vendre. Je vais le vendre ! si je ne le vends pas dans ce bourg-ci, je le vendrai ailleurs. Crois-tu que nous ne trouverons pas une charrette à bras pour le pousser. Va me chercher une charrette à bras... je vais fumer une cigarette. Quoi ! de la rouspétence ! de quoi te mêles-tu? qu'est-ce que tu veux? J'ai un piano derrière ce mur. Est-il à moi, oui ou non ? eh bien s'il est à moi j'ai le droit de le vendre. Va me chercher une charrette à bras ou je te donne tes huit jours comme à un vulgaire marchand de poissons. Ah !

je n'ai pas de tabac !... laisse faire, quand j'aurai vendu le piano de la comtesse Barberin, nous en aurons du tabac et du tabac fin encore pour rentrer en ville. Va me chercher une charrette à bras ! tu rapporteras aussi une échelle ou deux ! plutôt deux qu'une.

— Où vendrez-vous ce piano-là ce matin, patron.

— De quoi te mêles-tu ? Qu'est-ce que tu veux? Depuis quand les opérations commerciales sont-elles dirigées par les sous-ordres ?

— Sous-ordre, moi... il m'a traité de sous-ordre !

— Allons, ne pleure pas et viens. Il y a une villa en construction sous le paratonnerre de la chapelle Sixtine. Si le diable ne vient pas nous tirer par le pan de notre habit, je veux en sortir quatre échelles et deux charrettes à bras.

A midi l'accordeur et son employé tombaient dans un massif de rhododendrons et s'y endormaient profondément, oubliant une charrette à bras et une échelle de l'autre côté du mur.

Ils furent éveillés par les aboiements d'un chien et les jurements d'un homme.

« Le temps d'aller à la messe et on est envahi par les rôdeurs. Qu'est-ce que vous fichez là, vous autres.

— Hein ! laissez-moi dormir ! de quoi vous mêlez-vous ? Qu'est-ce que vous me voulez ?

— Déguerpissez d'ici ou je vais chercher la gendarmerie.

— Faites excuse, monsieur ! nous étions venus accorder le piano de madame la comtesse Barberin et, charmés par la beauté de la propriété, nous nous sommes endormis dans ce massif.

— Le piano ! ah ! vous êtes monsieur Proche ? Mais madame Proche est venu elle-même le chercher, elle disait qu'elle voulait le vendre à la femme du juge de paix. Elle doit l'avoir vendu : cinquante francs, je crois.

— Ah ! la salope !

LE PIANO

Le piano de Mme Lemercier a son histoire.

Il y a une vingtaine d'années, un certain employé de l'Assistance publique arriva à Guichin avec un piano. C'était un piano qu'il menait de ville en ville au hasard des changements de résidence, un piano de famille, un piano d'héritage, un meuble-souvenir auquel on tient sans oser y toucher. Le piano avait l'air d'un établi de menuisier orné de lyres en acajou, ouvert il avait l'air d'une baignoire, son clavier avait l'air d'une cuvette. Un employé de messageries l'avait pris un jour pour un cercueil.

M. Fessan tenait à son piano, bien qu'il l'encombrât souvent, qu'il augmentât le prix de ses déménagements et l'empêchât de louer tel local qui lui aurait plu. M. Fessan tenait au piano parce que sa mère et sa grand'mère en avaient tiré des sons et aussi parce qu'un piano lui semblait un meuble luxueux, un titre de noblesse pour un appartement.

Quand M. Fessan arriva à Guichin, il s'installa en face de la préfecture, au troisième étage mansardé d'une maison commerçante et s'enquit d'une femme de ménage. Au fond de la cour

habitaient des rempailleurs de chaises dont les filles étaient d'âge à gagner leur vie. Ce fut la fille aînée du rempailleur qui fit le ménage du vieux garçon. M. Fessan était un homme en papier jaune à gros plis avec des yeux de chouette et des rhumatismes. Mlle Marie, qui fit le ménage, était une petite sangsue. Elle était rougeaude, elle avait des yeux clairs. Un jour M. Fessan lui dit :

« Tiens ! qu'est-ce que vous avez à venir comme ça contre moi ? »

M. Fessan se crut aimé et fut flatté de l'être. Il rit beaucoup, d'un rire sourd. Un autre jour, on entendit dans la maison de bégayantes notes de piano. Mlle Marie, qui avait appris le solfège, à l'école communale, retrouvait sa science sur un clavier. Fessan l'autorisa à s'amuser. La vérité est que Mlle Marie en se donnant à M. Fessan n'avait pas eu d'autre but que de parvenir à se servir du clavier. Le bruit enfantin du vieux piano dans l'escalier fit naître des cancans ; des dames âgées firent quelques observations.

« Elle est bien douce ! elle est bien douce, disait Fessan. Il faut la laisser s'amuser. Oui ! oui ! elle fait bien mon affaire ! »

Cependant M. Fessan, toujours seul en dehors des heures de bureau et des heures d'apéritif, et s'ennuyant après la lecture des journaux, prit l'habitude d'aller chez les parents de Marie au milieu de ses sœurs. Il prenait ouvertement des privautés avec toutes les sœurs, préférant même

Angèle à Marie. Dans l'intimité il parlait souvent d'Angèle à Marie. Les parents souffraient des licences de ce monsieur, mais Marie rapportait son mois à la maison et on n'osait pas faire d'observation à M. Fessan. M. Fessan père, qui avait quatre-vingts ans, vint voir son fils à Guichin :

« Tu vis au milieu de misérables qui te forceront à épouser leur fille et te font la cour pour hériter de nous !

— Oh ! papa, tu ne connais pas ces gens-là ! ce sont de braves gens.

— La petite surtout, hein ? elle est affreuse et indigne d'un Fessan. Je te prie de rompre cette liaison.

Le père obtint le changement de résidence de son fils.

Fessan, en partant, fit présent du piano à Mlle Marie.

Quel cadeau ! on en parla.

*
* *

Vers cette époque, les filles furent nommées institutrices ailleurs et la famille des rempailleurs de chaises prit du relief. Le père, le père Bernard, fut nommé douanier aux environs en raison de services militaires qu'on avait trop oubliés. Dans les chambres du fond de la cour resta seul un fils de 18 ans, socialiste, employé révoqué des contri-

butions, qui vivait aux dépens des caisses parisiennes de solidarité politique. Il s'appelait Lopez. Il organisait de son mieux la Révolution à Guichin ; faisait des conférences dans un magasin vide du faubourg ; il avait une figure de tigre et des timidités d'enfant. Le maire le fit venir dans son cabinet.

« Vous m'insultez dans votre feuille, mon ami. Mais quoique n'ayant rien de commun avec Jésus-Christ, je vous pardonne. Tenez, voulez-vous être maire à ma place ? prenez ma place, on verra ce que vous serez comme maire. Tenez ! je suis bon prince ; non seulement je vous cède le fauteuil de la mairie à vous et à vos congénères, mais je vous donne sur ma fortune personnelle cinq mille francs à vous partager.

— Monsieur le maire se moque de nous.

— Non ! non ! je ne me moque pas. Je n'ai pas envie de me moquer, croyez-le. Avoir sur les bras le fardeau des affaires municipales, car c'est un fardeau, c'est un véritable fardeau et recevoir pendant ce temps sur le dos les averses d'injures, car ce sont des averses d'injures. Prenez ma place ! prenez-la, je vous la donne.

— Monsieur le maire sait bien que c'est impossible, on ne voterait pas pour nous.

— Eh bien alors... alors !... alors... Tenez ! je suis bon prince. Vous m'avez écrit pour me demander la salle de gymnastique pour la réunion électorale de votre candidat. Je vous la donne... à vous... à vous. C'est entendu !

— Merci, monsieur le maire. Monsieur le maire est bien bon.

La réunion électorale fut ce que sont toutes les réunions électorales. Le lendemain Lopez Bernard reçut une signification par huissier d'avoir à payer la somme de cent vingt francs, faute de quoi... etc...

Lopez mena grand bruit autour de cette affaire ; un journal socialiste de Paris en fut informé et n'en parla point. Lopez se plaignit en termes violents dans la feuille socialiste du pays et au maire lui-même en termes très doux. Le maire montra des précédents. Lopez s'adressa à la caisse de solidarité politique de Paris pour les 120 francs. On lui répondit qu'il devait attendre la fin des élections pour recouvrer les dépenses. Lopez Bernard fut vendu par autorité de justice et quitta le pays. En vain fit-il valoir que le loyer était au nom de son père. Les quittances portaient « Bernard » sans prénom. Il fut vendu.

La femme du maire était grand amateur de ventes : elle cherchait des occasions : « Oh ! Dieu ! une épinette ! » fit-elle en voyant le piano de Fessan sous le marteau du commissaire priseur. Elle l'eut pour quinze francs.

Deux ans plus tard, Fessan fit un voyage à Guichin. En passant devant la boutique d'un brocanteur, il reconnut son piano et entra l'acheter.

LA CROIX D'OR

Les représentations théâtrales à l'école congréganiste de Guichin le révélèrent à lui-même. Son succès dans le « Paolo » des *Pirates de la Savane*, il l'avait senti, quoi qu'aient dit plus tard les Frères pour refroidir son orgueil. C'est en se souvenant de la journée des *Pirates de la Savane* qu'il se sentait digne d'être dans la vie plus qu'un commis de nouveautés ou un fermier. Le frère directeur saisissait les occasions de parler sérieusement aux élèves : un jour qu'il dut interroger Savinien pour une affaire de fromage volé dans les cuisines, le frère directeur lui dit :

« Si j'en crois tes maîtres, tu parles d'être explorateur vers les mers polaires... ce n'est pas possible. Tu n'es plus un enfant pourtant.

— Je voudrais entrer au séminaire, mon frère.

— J'aime mieux ça, mais ta foi est-elle bien sincère ? c'est qu'il ne suffit pas de rêvasser en se promenant seul pour se croire né prêtre.

— Mes réflexions m'ont amené à envisager les hommes comme très petits devant Dieu, et le ciel comme invisible autour d'eux et pourtant présent pour les initiés. Je crois, je sais...

— Oh oh ! voilà de la théologie et nous avons de la pensée ; cela est bon et mauvais. Attention aux hérésies. Eh bien si tu as la vocation on pourra te pousser, si tu n'as que de l'ambition tu n'auras pas besoin de nous... Dieu merci !

*
* *

Les efforts de mémoire du séminaire, la dureté de la discipline tuèrent les effets de la grâce que Savinien avait cru sentir à dix-huit ans. La société des paysans, ses condisciples, en fit un arriviste malin ; un an de souffrances à la caserne ou un clan d'étudiants en service faillit en faire un grand mystique. Il avait vingt-trois ans quand il reçut la lettre suivante :

Monsieur l'Abbé,

Je crois en Dieu comme vous y pouvez croire vous-même et ce n'est pas sans de grandes luttes que je me suis décidé à mettre cette missive à la poste. Excusez-moi d'abord, je ne sais pas quel titre je dois vous donner, car la personne de l'Église qui a donné votre nom à ma bonne lui a dit que vous n'êtes pas ordonné et entre parenthèses tout mon espoir est que vous ne le soyez jamais. Je ne suis pas une de ces athées comme il y en a tant et ceci ne doit pas vous être indifférent, à vous, à un saint comme vous, car vous devez être un saint. Voilà plus d'un an que je vous vois

à la messe de dix heures le dimanche et j'ai assez pleuré pour que mon acte inconsidéré, selon certaines gens, me soit pardonné par Dieu. Je suis une vraie martyre, car vous m'apparaissez comme l'image de Dieu sur terre et c'est Dieu que j'aime en vous. Je ne sais pas si vous m'avez remarquée ; j'ai le dimanche un chapeau avec un ruban rouge, et l'hiver dernier j'avais des plumes noires ; nous nous mettons toujours du côté de la chapelle Saint-Cyprien, mes deux tantes, ma mère et moi. La petite croix en or que vous trouverez dans cette lettre, je vous prie de la garder quoiqu'il arrive de cette lettre : elle a toujours été à mon cou sous mes vêtements depuis ma première communion et je voudrais que vous la mettiez au vôtre : cela vous portera bonheur. Maintenant, parlons sérieusement : je n'ai encore parlé de vous qu'à ma bonne, mais c'est moi qui fais la loi chez moi et mes parents me laisseront me marier à ma guise. Je travaille chez mes parents qui tiennent le Grand Bazar en face de l'église. Nous faisons sept mille francs de bénéfice net par an et dans peu de temps nous posséderons de quoi nous retirer des affaires. Je vous dis cela, car je viens vous proposer de quitter votre profession de prêtre et de vous marier avec moi car, je dois le dire, je vous aime, monsieur l'abbé. Répondez-moi par l'affirmative et j'en parlerai à mes parents. Gardez la petite croix, quoiqu'il arrive que vous répondiez, mais si vous répondez non, j'en mourrai.

Croyez à tout mon respect et à mon affection passionnée.

HORTENSE DANIÉLOU.

Grand Bazar de l'Hôtel de Ville,
1, place de l'Eglise.

Savinien reçut cette lettre ouverte avec l'ordre de se présenter au supérieur.

« En principe et d'une façon absolue, dit le supérieur, vous ne devez pas répondre à une lettre qui est injurieuse pour la maison tout entière... Que comptez-vous faire, mon enfant ?... On vous propose une carrière et une fille riche.

— Je me consulterai aussi froidement que possible.

— Vous êtes bon en théologie et en philosophie et pour tout ce qui concerne la critique, mais vous n'êtes pas très bon en latin : pour ce qui est de votre caractère, vous pouvez devenir un excellent prêtre, vous avez de la dignité, de la correction, de l'humilité, la connaissance des devoirs et des moyens. L'Église traverse, mon enfant, des temps troublés, je crois que vous pouvez être un excellent fils pour elle. Cependant nous avons plus que jamais besoin de grandes fois, sachez-le, vous ne vous sentez peut-être pas une vocation véritable... Vous ne répondez pas... Il ne nous faut pas de mauvais prêtres, il nous faut de bons prêtres : agissez selon votre conscience et croyez qu'avec l'aide de Dieu je vous appuierai dans vos résolutions quelles qu'elles

soient. Nous avons dans l'antiquité des exemples fameux de sacrifices méritoires faits à la vocation.

— Je me consulterai, monsieur le supérieur.

— Consultez aussi votre famille, mon enfant ! vos parents étaient heureux qu'un ecclésiastique priât pour eux. D'autre part ce mariage leur apporte la fortune... Vous ne répondez pas... il ne faut pas mépriser l'avis de vos parents, sans oublier cependant que l'Église est votre véritable mère.

— Vous parlez bien, monsieur le supérieur, et croyez que je suis profondément sensible, profondément touché de l'intérêt que vous semblez prendre à mon avenir.

— Aimez-vous cette jeune fille ?

— Je ne la connais pas.

— D'ailleurs, tel que je vous connais, l'amour ne sera jamais pour vous une grande entrave à votre carrière : vous ressemblez plus à Sénèque qu'à Ovide. Hi ! Hi ! Hé ! Hé ! Je ne vous demande pas de confession, mais vous êtes surtout un ambitieux. Je crains même que la foi n'ait à pâtir de vos appétits.

— J'ai le regret de m'apercevoir que vous vous trompez sur mon compte, monsieur le supérieur.

— Allons ! tant mieux ! tant mieux ! réfléchissez. Notre entretien est terminé. Je vous conseille de vous confesser fort souvent, mon enfant, et de tout dire à votre confesseur.

Le dimanche suivant, le suisse de la cathédrale

remit à la messe une enveloppe contenant une photographie de Mlle Hortense en toilette de bal et le mot suivant :

MONSIEUR L'ABBÉ,

Le ruisseau du parc du séminaire passe sous le mur et va jusqu'au lavoir. Mettez une lettre dans une boîte de carton, j'irai la prendre demain à sept heures. Hâtez-vous, car mon père sait tout et il veut me marier à mon cousin qui est républicain et athée comme lui.

Celle qui vous aime en Jésus-Christ,

HORTENSE DANIÉLOU.

Savinien remarqua la jeune fille à la messe, en rêva toute la nuit, et répondit par la voie qu'on lui indiquait :

« Mariez-vous avec votre cousin ! »

SAVINIEN. »

En écrivant ces mots, il ajoutait mentalement : je serai évêque à quarante ans et cardinal à soixante.

Cette anecdote fut connue : il eut à subir une terrible algarade de sa famille et dut pour justifier sa conduite faire montre d'une piété qui devint réelle.

Il est aujourd'hui curé dans une bourgade aux environs de Guichin ; c'est un prêtre maigre, jaune, aux yeux pâles et dont les tempes sont des boucliers. Il a dû récemment quêter dans un château pour les pauvres : Hortense Daniélou, devenue madame X***, est venu lui ouvrir la porte et ne l'a pas reconnu. Le curé était ému en se nommant, car il sait bien qu'il ne sera ni évêque, ni cardinal.

LA BOHÊME PENDANT LA GUERRE DE 1914

Si cette histoire était croyable je n'aurais pas à la rendre telle or le rôle du conteur est celui-là. A quoi bon décrire là et comme vous pourriez faire ? Je le sais ! vous ne jugez vraisemblable que ce que vous avez déjà jugé. Mais, après tout, si mon but n'est que de rendre la tâche plus facile à ceux qui la reprendront... si mon but est d'agrandir vos possibilités d'acceptation, de vous rendre plus crédule, d'augmenter votre expérience humaine... Mon histoire est incroyable parce qu'une riche quadragénaire de race bourgeoise n'est pas plus bohême, dit-on, qu'un peintre, parce que les domestiques... oh ! les domestiques, vous ne les connaissez pas pour ce qu'ils sont, soyez-en persuadés... meilleurs qu'on le dit et pires qu'on ne pourrait le craindre. Quant à « bohême », accordez-moi que ce joli mot est un agréable synonyme de désordre et dites si la vie d'un artiste réglée par le travail et par les habitudes de son cerveau est moins désordonnée que celle d'une veuve riche pleine de passions qui n'ont d'autres freins que leur excès même. L'adultère est-il spécial aux ménages d'artistes ? Ne remarque-t-on que chez eux l'absence de la

mère à table de la famille ? celle des enfants ou leur présence avec des manières qu'ils n'y ont pas apprises, avec des oreilles faites au cynisme applaudi des propos paternels ou maternels... Restons-en là ; mon sujet n'y est pas. Les réflexions qui me viennent me portent à une gravité qui ne lui sied pas et qui serait la suite d'une indignation légitimement excitée, mais qui ne paraîtrait pas telle au lecteur. Au fait mon histoire n'est incroyable que pour ceux qui s'imaginent que les malheurs de la France en 1914 ont transformé en héroïnes toutes les riches veuves quadragénaires, donné les moyens aux artistes élégants de satisfaire leurs goûts, et ceux, plus nombreux encore, qui sont persuadés que les domestiques, comme les animaux de Descartes, n'ont pas d'âme.

Dans une maison de Montmartre, dont les murs et les plafonds sont faits de planches mal jointes et de vieilles poutres, habitait vers 1905 le dernier théoricien de l'art et le producteur le plus sérieux et le plus important de nouveautés plastiques. Étrange structure des terrains montmartrois ! étranges conceptions des architectures ! cette demeure qui n'avait pas d'étages visibles de l'extérieur avait des caves et des greniers et n'avait que cela, et tels que les caves semblaient des greniers et les greniers des caves. Le peintre avait pour compagne Valérie, une femme dont la beauté fine et lourde à la fois, les grâces excessives comme son imagination et tous les traits

d'un caractère doux et tumultueux contribuaient à attirer et à chasser alternativement les amateurs de l'art nouveau et les amis du créateur.

Des talents consanguins déjà réalisés dont on aimait à cueillir les prémices, une confiance réciproque dans leurs succès, une pareille pauvreté et de pareilles richesses, la même gaieté, des haines et des admirations communes retenaient là des jeunes gens par des nœuds délicieux que des obligations individuelles ont pu desserrer, hélas ! mais sans les défaire encore. Casimir Barigot ne fut jamais de ceux-là. Casimir exerçait quelquefois l'art de la peinture, mais il n'avait ni le regret de n'y avoir pas fait des progrès, ni le souci de ceux qu'il aurait encore pu faire. La présence de comparses oisives parmi les artistes laborieux n'étonne ni ceux-ci même, ni l'observateur. Son utilité se révèle à l'heure des affaires ou à celle des plaisirs : Casimir n'était ni amusant ni commerçant. Cette bruyante jeunesse, parfois grossière dans les habits, sa tenue et son langage, bien que distinguée et raffinée par l'esprit ou les sentiments et le pâle Casimir dont la pauvreté n'abîmait pas l'élégance et dont l'élégance cachait de la vulgarité, se toléraient et ne s'attiraient point. Les ateliers étaient des granges, l'appartement de Barigot était celui d'une jeune fille : on n'y allait pas. On savait qu'il avait été l'amant de la belle Valérie jadis : rien dans leurs façons ne le laissait croire et sa présence à Montmartre qui n'était pas explicable autrement peut-être

ne l'était pas plus par l'histoire de ses amours. Son absence brusque l'eut été davantage par elles pour qui connaissait la jalouse passion de notre jeune maître : un jour Casimir disparut. Les vernissages de tableaux aux expositions qui rassemblaient les mains amies et ennemies de toute la génération d'artistes, leurs propos, leurs goûts, leurs joies et leurs querelles pour les aviver ne parvenaient pas à attirer Casimir. On apprit par les élèves de l'École de Bonnat, ses anciens condisciples, qu'une riche veuve quadragénaire avait entraîné Casimir en un wagon-lit légitime vers la côte d'Azur. Nos yeux qui ne le cherchaient jamais ne le virent plus, ils ne l'eussent fait que dans les somptueux palaces où sa nonchalance faisait le bonheur d'une forte brune ; les molletons clairs et les chaussures jaunes faisaient le sien. A la vérité l'art n'avait jamais été pour lui qu'une illusion que ses amis façonnaient plutôt que son pinceau.

L'âge donne à l'esprit la force mais l'enlève au charme. Au début de la guerre de 1914 le hasard d'une démarche aux œuvres philanthropiques qui la concernaient me valut une surprise. Barigot en attendait un secours. Six mois de tranchées et trente-six ans d'âge avaient fait de l'éphèbe blond un boxeur. Malheureusement, à ce que me révéla un récit, la guerre, en changeant le physique de Casimir, ne l'avait pas fait des goûts de la veuve riche.

« Ah ! ça, Casimir ? est-ce pour vos propres

besoins que vous voici sur cette banquette. La peinture n'est pas la fortune du peintre, dit-on, mais il ne paraissait pas qu'il en fut de même de l'amour pour vous. »

Les paroles de ceux qui se croient des mœurs pures blessent parfois par un orgueil insuffisamment maîtrisé, mais ceux qui savent bien ne pas ressembler à ceux-ci ne sont guère sensibles. Casimir avait une conscience, bien qu'il eût préféré satisfaire un besoin de doux luxe plutôt qu'elle. Il n'avait pas la force de pratiquer le bien, mais savait le reconnaître ; devant le mal et devant moi il était parfois sorti de sa gracieuse nonchalance. La fin de son histoire m'expliqua le ton qu'il mettait à la conter : celui d'un coupable joyeux du châtiment mérité.

Il ne parla de ses campagnes, de sa blessure, de sa réforme que pour le faire des lettres de son épouse, enthousiastes, puis rares, puis absentes, mais il décrivit longuement son retour à l'hôtel de l'avenue de Villiers. Ah ! quelle déception ! il imaginait qu'une dépêche de lui avait réuni les domestiques et les vases de fleurs dans le hall, elle ne l'avait fait que de bagages sur une voiture des messageries P. L. M. Quand la dame qui en occupait l'intérieur avec un autre éphèbe blond pareil au premier aperçut celui qui était son mari, elle crut éviter leur rencontre en pressant le cocher par la vitre alors qu'elle attirait l'attention sur les détails particuliers à une fuite.

Casimir, qui pour retrouver son bonheur venait à pied de la gare de l'Est, le poursuivit dans la voiture même qui l'emportait loin de lui.

« Eh bien ! ma chérie, disait-il sur le marchepied, voilà longtemps que je n'aie eu de vos nouvelles.

— Qu'est-ce que vous venez chercher ? est-ce que vous êtes chez vous dans cette voiture payée par moi.

— Je ne sais si monsieur y est chez lui, mais il n'y restera pas. »

Courageux et désespéré, Casimir s'appliqua à refaire sa vie en défigurant l'éphèbe et l'éphèbe à faire la sienne en poussant l'agresseur vers la porte ouverte de l'omnibus P. L. M. L'ex-Mme Stremler trouva dans les forces dépensées par son mari et par son amant dans la lutte celles qui étaient nécessaires à un accès de franchise ; elle les eut trouvées d'ailleurs dans son tempérament hardi.

« J'ai épousé un artiste et pas un soudard. Je veux un artiste. J'ai pris un artiste, vous n'avez jamais été un artiste. Vous faites votre devoir à la guerre, moi aussi je fais mon devoir à la guerre : j'ai donné dix mille francs et je suis infirmière. Allez à la maison si vous voulez, mais un sou de nourriture de moi vous ne l'aurez pas. Vous me dégoûtez !

— Vieille p..... ! aurait hurlé Barigot sur le pavé s'il n'avait été évanoui et il le crut faire.

Casimir reconnut la petite chambre à coucher italienne et l'un de ses domestiques : il ne l'eût pu faire de l'agent qui l'y avait porté.

« Mettez le lit pliant dans l'atelier, Jeanne, et que personne ne s'occupe de moi ! il faut que j'arrange ma vie. »

Dans le sommeil de la fièvre, le divorce et les pensions alimentaires apparurent au mari de Mme Stremler. Puis la misère fit le siège de Casimir dans l'hôtel de l'avenue de Villiers et le poursuivit s'il en sortait. Il éprouva que les frais d'un divorce ne sont pas plus pour les pauvres que l'Assistance judiciaire pour les habitants d'un hôtel particulier. Il y avait bien dans l'appartement ce qu'on en peut vendre : les glaces, le piano, les peintures, mais Casimir avait assez de crainte de l'impitoyable dureté des femmes et assez d'horreur de la police pour avoir de l'honnêteté. Quant au Rubens qui lui appartenait vaguement et qui avait joui de tant d'admirations bourgeoises, il n'eut que les brocards des marchands. N'ayant pu davantage changer en or ses propres œuvres, il le fit de quelques parures, bijoux, de sa garde-robe et de son linge. Les jours passent, on attend, on espère l'impossible, le miracle. Il se trouva dans des lieux qui avaient été à la mode sans s'être avoué qu'il y allait ni pourquoi et les glaces lui conseillaient d'y revenir, mais les glaces seules. Un jour le portrait de Mme Stremler en lui rappelant le nom de Bonnat, son auteur, le fit de la Société de Bienfaisance

que le maître présidait à cette époque : la Fraternelle des Artistes. Les salles d'attente au Petit Palais étaient le carrefour de bien des angoisses. Le peu qu'on y distribuait soutenait des vies brisées par la guerre et des espoirs brisés par la faim. Je ne pouvais donner à Barigot que les conseils de ma petite sagesse, il ne les suivit pas. Trente francs par mois, c'était de quoi se nourrir de petits pains. Telle était la nourriture de Casimir dans l'atelier de l'hôtel, car elle lui semblait indigne du chêne sculpté et vernis de la salle à manger.

Cependant à l'office l'absence de madame semblait plutôt allonger les repas que les supprimer. Jean, dont le service jadis était celui de monsieur, frappa, un peu rouge d'une digestion, à la porte de l'atelier. Après deux regards sur deux papiers dont l'un tout soyeux et froissé portait des miettes de pain et l'autre l'en-tête solennelle de la « Fraternelle des Artistes », il dit :

« C'est pour la clef du linge sale qu'on ne trouve pas.

— Je vous dispense de vous occuper de mon linge, Jean. J'avais dit qu'on ne s'occupât pas de moi : je serais heureux d'être obéi pour le dernier ordre que je donne : c'est que vous ne montiez pas ici, que personne ne monte ici sous aucun prétexte. J'ai à travailler. Tenez, Jean ! voilà pour vous, mais qu'on me laisse ! qu'on me laisse ! ah ! qu'on me laisse !

— Cinq francs ! oh ! monsieur est trop bon !

monsieur a une grande âme comme on dit. Mais moi accepter un pourboire de monsieur quand monsieur est dans la peine, çà, jamais ! monsieur ne me connaît pas. Le notaire de madame nous donne ce qu'il faut pour les frais et pour les gages. Ah ! non ! monsieur n'est pas gentil ! c'est dommage ! monsieur n'a pas confiance dans le personnel. Monsieur a tort. Mais si monsieur savait ce qu'on dit à l'office, monsieur comprendrait ce que c'est... et la guerre... et tous les malheurs... et tout...

— Comment ? qu'est-ce que c'est ? Jean, je prie l'office de se mêler de ses affaires et non des miennes. Qu'est-ce qui m'a fichu, çà, donc ? Jean, sortez ! Je vous prie de sortir, je vous ordonne de sortir. C'est le dernier ordre que je vous donne : sortez ! sortez immédiatement.

— Ma foi, non, monsieur ! c'est trop malheureux de voir un bon maître comme vous pâtir à ce point-là de la guerre pendant que les serviteurs ont de tout à ne savoir qu'en faire. C'est la cuisinière qui l'a dit : on apportera les repas de monsieur à l'atelier, matin et soir, et le petit déjeuner dans son lit.

La méditation, la honte ou le désespoir ont le même geste : ce fut celui de Casimir : ce geste cachait ses yeux qui semblèrent ne pas comprendre, un moment. Il se retourna pour aller tapoter les vitres d'une baie verdie par les arbres de l'avenue, s'assit sur une élégante chaise de bambou, se releva les paupières un peu rouges.

« Vous êtes de braves gens tous ! vous êtes des amis, vous êtes mes amis. Ah ! je n'oublierai jamais ce que vous avez dit là, Jean. Oh ! que c'est beau ! oh ! c'est beau, oui, c'est superbe ! je n'accepte pas ! je regrette de ne pas accepter, de ne pas pouvoir accepter, parce que vous avez de grands cœurs. Jean, voulez-vous me serrer la main, mon cher Jean. »

Le valet de chambre était conteur, instruit et suivait de près la politique pour en juger doctement les leaders. La cuisinière était enthousiaste, vulgaire et sentimentale. La femme de chambre était pratique ; elle aimait l'opérette et un doigt de vin pur. Le maître d'hôtel était philosophe, indulgent, paternel. La lingère était pieuse, résignée, aigre-douce. Trois fois les plateaux heurtèrent à la porte de l'atelier aux heures des repas et trois fois cette porte resta close. Trois fois la porte laissa passer une voix suppliante sans qu'aucune voix lui répondit. La quatrième fois la porte résonna :

« Eh bien, descendez ! je vous suis ! »

A l'office il y eut un discours du maître d'hôtel, des sourires encourageants de tous, un serrement de main de la cuisinière. La pieuse lingère ne bougea point. Casimir montra du tact, une familiarité distante. Un jour il s'aperçut que la bibliothèque de l'hôtel contenait des romans russes et il les lut.

. . . .

Une dame aux convives de qui je contai récemment cette historiette me demanda :

« Qu'est-il advenu de votre ami M. Barigot ?

— Il peint selon la méthode cubiste ; il habite à Montmartre avec l'ex-femme de chambre de Mme Stremler. C'est un des pensionnaires de R***, le marchand de tableaux modernes.

— Et la dame ?

— Son hôtel est en vente. On la croit ruinée par le krach des fonds russes. »

PETITE CRISE DE DANDYSME ÉTUDIÉE CHEZ UN ADOLESCENT [1]

« Monsieur Anselme, il est l'heure d'aller au cours ! — C'est Dimanche, Anna ! — Alors il est l'heure d'aller à la messe, monsieur le vicomte. — La messe se passera de moi aussi bien que je me passe d'elle. — Oh ! un vicomte ne pas aller à la messe le Dimanche ! Que diraient les Pères s'ils le savaient ? — Ne m'appelez pas vicomte, Anna, je suis républicain, démocrate, apache et maquereau. Et donnez-moi mon chocolat ! — Si votre grand-père vous entendait ! — Anna ! je voudrais bien savoir pourquoi on me donne mon chocolat avec des petits pains et non pas avec des biscottes, comme cela se fait partout ? — M. le comte ne veut pas entendre parler des biscottes ! Il ne veut pas qu'il entre une biscotte à la maison. — Eh ! bien ! je veux moi, des biscottes : vous lui direz que c'est moi qui les veux et j'exige des biscottes flamandes de chez Colombin, pas d'ailleurs. Anna ! venez ici, vous avez vraiment un joli cou ! oh ! la jolie nuque que vous avez là, Anna ! où avez-vous été chercher cette nuque ! c'est massif ! c'est gras ! c'est important !

1. Cette nouvelle a parue dans le journal l'*Elan*. Directeur : Ozenfant.

c'est doré ! — Taisez-vous ! Monsieur Anselme, je vais le dire à votre grand-père. — Anna ! ne vous en allez pas ! dites-moi ! comment se fait-il que je n'ai pas une paire de chaussures à me mettre ? — Bonne Sainte-Vierge ! mais monsieur le vicomte a trente-sept paires de chaussures dans le haut de l'armoire du cabinet de toilette ! — Quand je dis que je n'ai plus une paire de chaussures à me mettre, je sais pourquoi je le dis. Galloyer n'a pas envoyé celles que je lui ai commandées ? je les lui ai commandées moi-même pourtant. — On sonne, Monsieur Anselme ! c'est Madame !... — Anna ! vous téléphonerez à mon ami Georges... vous savez... Saxe 48-62... que je le trouverai à trois heures précises chez Fouquet. »

Pour manifester en faveur des biscottes son mépris des petits pains, il exposa au coin de la table de nuit celui qui flanquait la tasse. Puis le pain partageant le mépris avec le chocolat, il passa le temps de le refroidir assez pour s'en débarrasser d'une lampée en lisant le chapitre XV du livre intitulé : *Les Blondinettes de Belleville et leurs joyeux amis.* « C'est très bien écrit ! déclara Anselme pour exprimer moins ses opinions d'ancien rhétoricien dogmatique que la satisfaction de ses curiosités de jeune vicomte. Puis, la première toilette de ce corps gras et blanc eut la première heure de son lever. La seconde toute entière régla les ongles des mains. Les ongles des meilleurs dandies étaient cet hiver-

là courts, rectangulaires et peu brillants. Devenir le meilleur d'entre eux ! Parce que cet idéal était inaccessible, il attirait l'ambition du timide adolescent. Il s'appliquait à étudier les maîtres pour en mériter un jour le titre. Sa figure avait la couleur d'un bouton de rose sans en avoir l'éclat. Les airs de suffisance auxquels il s'essayait ne parvenaient ni à transpercer celui qu'il avait d'humilié ni à trahir celui qu'il avait d'angélique et de féminin. Il avait haussé son costume d'intérieur du genre anglais au persan par l'adjonction d'une ceinture de soie rose.

Six mois auparavant, il endossait les mêmes vêtements que les porte-manteaux. Bourrés dans une bibliothèque en forme de fauteuil les livres acquis en ce temps lointain ne lui rappelaient par leur présence que le dédain qu'il en devrait montrer. D'un *Manuel des Confesseurs* en quatre volumes, d'une collection des *Pères de l'Eglise*, d'une *Imitation de Notre-Seigneur*, d'une *Explication de la Sainte Messe*, si les tranches avaient été séparées, les règles alors pouvaient bien devenir celles de sa vie. Un jour qu'il avait trouvé le zèle de Jésus chassant les marchands du Temple pour traiter de « *Femme adultère* » sa malheureuse mère victime du divorce et d'un mari trop riche, son grand-père ayant objecté que l'exercice du chrétien est celui de l'intelligence et de la bonté, fut appelé « vieux noceur » parce qu'il croyait devoir pensionner une ancienne actrice : « Tes père et mère honoreras ! » riposta doucement le

vieillard. — « Voici ma mère ! voici mes frères ! » dit plus timidement le jeune homme en désignant les domestiques moqueurs et gênés. — Ni l'autorité d'un Père Mariste, ni les appels violents du vieux comte au bon sens, ni les doux entretiens d'Anselme avec sa mère ne corrigèrent son allure dans le chemin de la vertu : un quolibet d'une femme le conduisit ailleurs.

Un dimanche, comme ces jours-là, l'église Saint-Honoré d'Eylau vidait l'hôtel Maduron de ses domestiques, Anselme profita de la solitude pour commencer l'essai d'une vie monastique, par celui de démeubler sa chambre. Georges de Barasegel, condisciple d'Anselme et confident de sa mère en venant de chez elle pour venir chez lui se dressa dans un couloir devant son mobilier et devant ses projets et ne put rien sur leur direction. Georges avait la mâchoire, le front et les épaules carrées, les yeux doux : il comptait ses pas. Il était menteur, prometteur, préoccupé des plaisirs de la vie et non de ses problèmes.

« Mon ami, dit-il, cela ne se fait pas ! on ne déménage pas pour cause de convictions religieuses ! et puis ça n'est pas de bon sens et je n'admets pas ce qui n'est pas de bon sens ! Franchement, je suis partisan de certaines extravagances, mais quand cela touche à la religion, ça devient de la folie tout de suite. Franchement ! enivre-toi, trompe les femmes les unes avec les autres, mais appelle quelqu'un qu'on remonte ton lit ! »

Anselme, orgueilleux dans la solitude, s'inclinait vite devant qui la troublait.

Il dit pourtant :

« Georges ! les choses de la terre t'appartiennent, laisse-moi celles du ciel ! »

Sur le visage de la baronne Maduron vingt années de souffrances n'avaient pas altéré les grâces des vingt autres. Elle avait en Georges une confiance dont il espérait, en multipliant leurs rencontres, abuser un jour pour satisfaire ses désirs, sa vanité ou sa curiosité. Les excès du fils n'étaient-ils pas une occasion de montrer de l'attachement à la mère et sa solitude dans l'hôtel, de le lui prouver de quelqu'autre manière. Malheureusement pour lui, elle était aux prises d'ouvrières qui avaient copié en un costume un tableau représentant Diane qui la travestissait. L'émissaire d'un couturier célèbre dirigeait leurs travaux. Georges parut, dépeignit la conduite d'Anselme et fit l'éloge de la sienne.

« Oh ! le pauvre enfant ! je suis sûre qu'il n'a pas d'argent !... mais cette peau de tigre m'épaissira horriblement, mademoiselle... je l'adore ce pauvre petit ! — Rien ne saurait vous épaissir, Madame ! dit la première employée du couturier. — On ne lui sert pas sa pension régulièrement peut-être !... mademoiselle, ce carquois me fait bossue. — Diane n'aura pas été plus belle que vous le serez ce soir. Mettez vos boucles d'oreilles ; nous ferons beaucoup de bleu ce mois-ci ; il faudra que vos belles amies deviennent aussi blondes

que vous l'êtes naturellement. — Monsieur de Barasegel... mademoiselle, le croissant est près de vous ; merci. Monsieur de Barasegel, je veux qu'Anselme s'amuse : dites-lui qu'il faut qu'il s'amuse. Mon ami, soyez assez gracieux pour ouvrir mon secrétaire... oui... voyez-vous un petit portefeuille gris... dites à Anselme que c'est un présent de sa maman pour qu'il soit sage. Georges, mon cher, emmenez-le, distrayez-le ! c'est un charmant enfant ; il faudrait que je m'en occupe davantage et j'ai si peu de temps !... non ! ne m'embrassez pas les mains, elles sont poudrées... Oh ! le méchant ! Allez, enfant... on me déshabille... Les paniers sont bien larges, n'est-ce pas, mademoiselle ? »

La mère aimait dans l'adolescent ce qui plaisait à la femme et des espoirs qui n'avaient encore pu être déçus. Elle s'inquiéta de ne pas l'avoir aperçu à table et le costume de Diane s'aventura dans les couloirs et devant une porte un instant close encore. Ses caresses rencontrèrent un rocher et ses paroles l'Évangile.

Or, cette même nuit, soit que le jeune vicomte n'eut pas défait les liens de ses plaisirs habituels, soit que son ascétisme eut mérité le repos par ses combats, d'un coin du bar Fouquet il en contemplait les hôtes. Une jeune femme qu'ils surnommaient la Reine de Hongrie et qui les avait pour but de ses feux sembla particulièrement prendre pour tel, le vicomte Anselme. La satisfaction d'avoir fixé le choix d'une beauté qu'il

avait souvent appréciée de loin, le partage d'une demi-bouteille de whisky lui inspirèrent un madrigal et certains regards qui le commentait clairement.

« Eh ! mon cher, lui dit la Reine de Hongrie qui se piquait de n'être pas facile ; j'ai les pieds chauds au lit, je n'y mets pas de moine. »

Quand l'amour propre et le jugement se rencontrent, c'est au dépens du second. Anselme, vexé comme par une injure, ne comprit pas que le jeu de mots était un autre jeu.

« On sait donc tout ici ? qu'est-ce qu'un pauvre garçon comme moi peut leur avoir fait ? pourquoi s'en occupent-ils ? Ah ! mon Seigneur ! comme je reviens à vous !... ou plutôt non !... je veux devenir l'homme le plus corrompu du siècle. »

Son silence ne donna pas de prise à la moquerie : il n'en fut pas de même de sa conduite. Ce soir-là, place de la Madeleine, dans un appartement où pour un prix fixe et élevé une dame qui leur ressemblait donnait à des hommes du monde une marchandise vivante en location, Anselme fit pleurer une femme en lui parlant d'un livre de Tolstoï et rire, du coup, ses compagnes et leurs compagnons.

Le lendemain, dégoûté sinon de la corruption, du moins de ses esclaves, il essaya de coucher avec la portière de l'hôtel Maduron, d'apprendre par cœur des vers de Lamartine et de devenir un dandy.

SURPRIS ET CHARMÉ

A Madame Emma Henri Hertz.

Je confesse ici que l'inefficacité de mes efforts pour collaborer aux exercices de la caserne lassa la patience de ceux qui les dirigeaient. Et, quand la bienveillante vigilance des autorités militaires interrompit mes travaux après six semaines, pour m'en épargner les fatigues, je dissimulai mieux ma honte d'avoir été dérobé à ma charge que mes mes chefs la joie de s'être acquitté de la leur. L'École où devait s'élaborer à Paris mon avenir probable de fonctionnaire ne m'avait pas attendu cette année-là : la réforme, c'était les vacances ; elles durent encore.

Je devins artiste ou j'appris que je l'étais ou je crus l'être ou j'appris à l'être : en même temps que ma sensibilité exagérée par les loisirs et délivrée par la rupture des habitudes scolaires m'enthousiasmait, je connus les bienfaits de la liberté dans la nature et je les appréciai assez pour n'y vouloir plus renoncer. Ma ville natale où réside encore ma famille est dans une vallée entourée de mille vallées pleines de rochers, d'arbres et de ruisseaux : il m'arriva de pleurer sur les routes

à bicyclette. Les chefs-d'œuvre de l'art me semblèrent inconnus ; les hommes me firent éclater de rire. J'eus la pudeur de cacher mes rêves sacrés et les marques de ces émotions nouvelles à ceux qui s'en fussent moqués et je me consolai de mon silence avec l'orgueil naissant qu'il recouvrait. Hélas ! en courant à l'appât d'une amitié fragile, je sortis du silence en blessant et moi-même et ceux qui m'aimaient.

Le docteur Marius Alexandre était de la même ville, du même âge et du même lycée que moi. Il venait de quitter la société de ses maîtres à la Faculté de médecine de X... pour gérer une propriété rurale que la mort de ses parents laissait sans surveillance. Mais ni sa fortune, ni ses goûts ne lui permettaient de perdre le fruit de ses études. La population de sa ville natale appartenait à quelques médecins qu'il n'espérait pas déposséder. Dans les asiles, les Aliénés s'occupent à l'Agronomie et à l'Élevage ; Marius Alexandre leur acheta une petite vache et fut choisi pour leur docteur. Le domaine des Aliénés est à l'est de la ville une colline ronde et verte et la nuit une nécropole à cause des pavillons blancs qui la dominent. L'un de ces pavillons est le logement du médecin, de l'étudiant qui l'aide au service médical et d'un interné qui fait le domestique. La salle à manger des deux savants leur est commune et leurs chambres sont séparées par une porte. Je rencontrai Marius et l'accompagnai à l'Asile. Les boiseries blanches du pavillon médical

dénonçaient sa vétusté et leur saleté les mœurs des habitants : des assiettes humides encore d'avoir été lavées, des verres gris de poussière et rouges de vin n'étaient pas à leurs places sur la table à écrire d'une chambre à coucher. Je reconnus la collection de cannes du feu père de Marius, mais vous, dans le conscrit de l'hiver dernier, cannes du noble père Alexandre, eussiez-vous reconnu le coquet enfant de jadis, attristé par des versions latines.

Marius me montra par la fenêtre ouverte les kilomètres de verdure qui le séparaient du val d'Anaël, son patrimoine, et ce val lui-même une ligne de rochers à l'horizon.

« J'aime, me dit-il, le ruisseau d'Anaël, ses rochers blancs couverts de houx, ses landes où l'on se perd toujours. »

Il se mit à rire sans raison.

— Tu aimais cette terre déjà tout enfant. Tu voulais être fermier croyant l'aimer autrement qu'en poète.

— Poète moi ! avec mon ventre et ma médecine. Tu blagues, voyons ! C'était toi qui l'étais : tu avais toujours le prix de français.

— Je le suis devenu.

Et je lui confiai le secret de mes nouvelles émotions en le priant de le garder. J'avais trouvé un confident ; je m'en servis souvent.

J'aimais à venir à l'Asile parcourir des yeux les campagnes que j'avais parcourues enfant. Marius

se plaignait de l'Asile, du directeur, de l'interne, du domestique, de la ville, de la vie, buvait du cidre et riait. Il rougissait, dansait et jouait de la mandoline. A l'horizon les rochers du val d'Anaël cachaient la rivière. Nous nous y sommes baignés par bandes de collégiens absolument nus. Autour des noisetiers et des roseaux nous avons joué à cache-cache sous l'eau.

Un matin d'été que je tournais le dos à la fenêtre chez Marius Alexandre, mon regard rencontra à terre un papier près de la porte des deux chambres à coucher. Il était traversé d'une ligne d'écriture et placé comme si le battant et le plancher lui avaient servi de guichet.

« Ah ! Marius ! Marius ! ton voisin reçoit une femme la nuit. Tu essaies de l'attirer de ce côté du mur et sans doute pendant le sommeil de ton subordonné. Elle te répond par ces mots : « Je peux pas, je te dis, je peux pas ! »

Marius bredouilla comme un gamin en faute.

« Ne fais pas ton petit Sherlock, mon vieux, tu ne sauras rien. »

Il fit claquer ses doigts. Il était fier de savoir faire claquer ses doigts. Il rit.

« Cette femme appartient au moins à la bourgeoisie : je le vois à ton silence autant qu'à l'élégance de cette écriture. Ce papier a été écrit cette nuit puisqu'il n'est pas encore balayé. Les maris ne donnent guère la permission de la nuit à leurs femmes : la visiteuse de ton voisin est

une jeune fille. Comme tu parais gêné, mon ami ! Bah ! tu me connais cependant assez pour être assuré de ma discrétion. »

Cet événement me détourna du spectacle de mes révolutions intérieures, me délivra de la délicieuse angoisse née de mes enthousiasmes étouffés. Le jeu des policiers amateurs me parut digne d'un futur littérateur ; j'emportai le papier dont l'écriture et le style devaient être le fondement d'une enquête.

On lit plus de vieux livres dans les petites villes que dans les grandes, les bibliothèques vicinales sont plus fréquentées que les nationales. L'élite, la lie et le reste de la société de X..., l'amabilité de M. Majet, maître de la bibliothèque de la ville, transformaient une heure par jour en un salon presque silencieux le cimetière de trois mille volumes : les meilleurs romans du XIXe siècle, quelques-uns des pires et d'énormes reliques échappées à l'incendie d'une abbaye en 1789. Le balayeur de la salle, le père Lanson, un ancien gendarme dont les mitaines recouvraient les mains parce qu'il y manquait des doigts et dont les paupières ne couvraient plus les yeux de porcelaine désignait, une règle à la bouche, sur un gros registre le titre des livres qu'on emportait après avoir signé. Or je m'avisai que le registre du père Lanson était le dictionnaire de toutes les écritures de mes concitoyens : j'y découvris au

premier coup d'œil à la fois un second spécimen de celle que je connaissais et le nom qui m'intéressait.

Revue des Deux Mondes 1863, *tome II et III*

avait écrit le père Lanson. Une amie de ma sœur et de ma mère avait signé : Amélie Geay.

« Est-ce que c'est moi qui vous fait rire, monsieur Max, dit le père Lanson. Non ? aussi ça m'étonnait... vous êtes un jeune homme respectueux, vous n'êtes pas comme tous ces gamins qui viennent ici par dérision à mon égard ! »

Le nom d'Amélie Geay sur ce registre fut le terme de ma naïveté et le commencement d'imaginations nouvelles de la société. Quel qu'ait été son passé, un jeune homme qui préfère le bien au mal est révolutionné par la découverte des réalités. Cette victoire, d'ailleurs, en me faisant connaître mes facultés, m'encourageait à m'en servir. Je réfléchis que le ton familier du billet d'Amélie Geay impliquait les plaisirs communs d'une orgie, c'est-à-dire la présence d'une autre femme, la nuit, au pavillon médical de l'Asile des Aliénés.

En province, les femmes se soutiennent pour tomber. Sans avoir jamais vérifié cette loi je la pressentais assez vivement pour devoir rechercher parmi les compagnes ordinaires d'Amélie Geay sa compagne nocturne.

Les représentantes de l'aristocratie intellectuelle dont elle était aimaient à se voir autour du jeune professeur d'anglais du lycée de filles, Mlle Malvina. Un désir de moqueries, le mépris vengeur des foules, un goût pour le thé, Beethoven et les étoffes molles fortifiaient la réciproque sympathie de ces intelligentes demoiselles. La réputation de ma famille m'autorisait à les affronter. J'allai emprunter un livre à Mlle Malvina. Je sus demander l'auteur que le professeur étudiait, me montrer le jour de la réunion générale des intellectuelles, prévoir qu'un étudiant adopté par Paris serait adopté par elles, mener la conversation vers les mots qui devaient instruire mon enquête.

« Un boulevardier comme vous doit s'ennuyer dans un patelin comme celui-ci, me dit une grosse brune joviale, Marie Quenel.

— La campagne y est si belle.

— Vous n'avez pas assez de tout ce cresson.

— La vue de certains sites ne me rassasie jamais. Tenez ! le val d'Anaël, c'est sublime !

— Oh ! magnifique ! déclara-t-on.

— Et il faut voir cela au clair de lune, dit Mlle Quenel : un vrai décor de théâtre. »

Cet effet de lune fut accueilli avec admiration par l'assistance et avec satisfaction par moi. O Marie Quenel ! bavarde imprudente ! vous vous, étiez donc promené la nuit dans ces rochers éloignés de la ville avec madame votre mère ! n'était-ce pas plutôt Marius Alexandre, leur propriétaire,

qui avait choisi les heures poétiques pour vous faire visiter son domaine.

Le lendemain, dans la nuit, je prenais le train de Paris après la scène la plus douloureuse dont j'aie jamais été l'acteur. Si j'avais trop d'honneur pour faire part à tout autre qu'à Marius de mes découvertes, j'en étais trop joyeux pour avoir la prudence de les lui cacher :

« Marius, lui dis-je, vous allez le soir en voiture au val d'Anaël, Marie Quenel, Amélie Geay, ton interne et toi. Ces promenades sont suivies de petites fêtes intimes. »

Marius rougit, leva les sourcils.

« Tu sais ça, toi ! toi ? qui te l'a dit ? qui est-ce qui sait ça ?

— Personne autre que moi ne le saura si cela ne dépend que de moi.

— Tu es très fort ! Ah ! oui ! il n'y a pas à dire ! mais c'est bien mal ce que tu as fait ; je n'attendais pas un pareil espionnage d'un vieil ami.

— Qu'est-ce que j'ai fait de mal ?

— Sais-tu comment cela s'appelle en droit ce que tu as fait. Cela s'appelle un abus de confiance.

— Que m'avais-tu confié ? »

Là-dessus, Marius se mit à rire. Son ventre remuait.

« Ah ! c'est bien rigolo ! c'est bien rigolo ! »

Il fit claquer ses doigts, me tendit la main et reprit ses plaintes habituelles.

Le docteur Alexandre et mon père étaient membres d'un même club. Ce soir-là, feignant les plus tendres sentiments, mon ami avait décrit à mon père mes aspirations et dénoncé mon intention de briser ma carrière. Mon père fut ému de cette stupéfiante nouvelle au point d'être renversé par une congestion. Alexandre fut le premier docteur qui le soigna : ce fut avec ses ordres qu'on le transporta. Douloureusement étonné des tragiques résultats de sa vengeance, il avait des larmes aux yeux en informant ma mère des causes d'un si grand malheur et quand je parus au chevet du malade, ma mère m'ordonna de partir cette nuit-là pour Paris.

Alors commença cette vie de privations et de souffrances qui est encore aujourd'hui la mienne.

ENTREPOT VOLTAIRE

I

« Quelle idée ça a-t-il ça ? c'est vrai ? Quand vous resterez là à me regarder deux heures avec vos yeux bêtement... lisez les notes, Perigueux ! : « en réponse à votre avis du 12 courant nous avons l'honneur de vous informer que n'ayant pas fait la commande des cent douzaines de biblorapts nous vous les renvoyons ce jour ! » Et maintenant, regardez Lille : Entrepôt Voltaire à Lille : « Nous sommes surpris de n'avoir pas reçu les cent douzaines de biblorapts. » C'est encore une blague de vous ! Il n'y a pas de ci et ça. J'ai les preuves là ! Ah ! vous pouvez dire que vous êtes bien heureux d'être protégé par les patrons, vous ! Vous avez fait tout ce qu'il fallait pour qu'on vous envoie baguenauder ailleurs avec vos petits tours de jarnac à la graisse d'oie. Allez compter les encriers inversables : vous devez en trouver dix huit cent... »

Les vieux de la manutention qui endossent les injures et les crochets de paquet le surnommaient « Couenne de Lard ». Le gaillard du treuil qui tourne montre en main autour de son instrument,

espérant que son pied deviendra le plus alerte du commerce parisien et sera proclamé tel au champ de course le surnommait « l'Albinos ». On l'appelait M. Léonce, il s'appelait Moireau : c'était le sous-chef d'un Rayon de Librairie que j'occupai de mes sottises. L'effort d'attention que son écriture exigeait de la myopie, arrêtait sur son visage, l'expression de ses colères et ses repos n'y laissaient que celle de sa bonhomie. La protection des patrons sans doute me valait la sienne et sa considération. Plus volontiers qu'à mes égaux du Rayon : Louis dit « Boniche » et Victor dit « La Dent », il me confiait son admiration pour les acteurs du Théâtre Français, d'une voix que l'émotion baissait ou pour les humoristes des journaux, son souriant mépris pour les autres collaborateurs.

Certains employés avaient l'air servile, coquets et conquérants. Nous l'avions tous humilié à l'ordinaire, il l'avait plutôt boudeur et certains jours il n'avait même pas cet air-là. Alors les petites jambes rapides qui, le long du boulevard Voltaire portaient son vaste corps à la pension de la rue Béranger, semblaient en avoir absorbé toutes les forces et celles de sa figure rose. A ses père et mère, rue du Pré Saint-Gervais, il ne montrait jamais d'autre humeur que celle de n'en avoir aucune.

Les quartiers de Paris qui furent des villages en ont conservé les maisons : dans les chambres des demeures qui connurent le délassement estival

des princes, habitent différents ménages d'ouvriers. Le mobilier Louis Philippe des parents de Léonce Moireau emplissait un rez-de-chaussée. Là une vieille femme courbée et fureteuse soucieuse, administrait chaque mois les deux cents francs qu'apportait son fils et soignait son époux, un cuirassier de 1870, à demi paralysé. Deux maraichères luisantes de bijoux, de santé, et de pommades se distrayaient le dimanche du travail des potagers de Pantin en maniant des cartes à jouer devant la famille Moireau.

Ce n'est pas pour l'émotion du lecteur que j'ai parlé de mes grotesques étourderies ; on verra qu'elles n'étaient pas toutes de mon fait et que celles de Moireau eurent des suites. Mon passé d'étudiant studieux, de journaliste mêlé à toutes sortes d'élites par les circonstances, mondain par goût et assez éclatant par tempérament, m'offrait d'ailleurs par le contraste avec une situation bien nouvelle pour un jeune bourgeois des détails plus capables de le toucher que les ahurissements d'un « bleu » des magasins. Oh ! la laideur des femmes des faubourgs quand on n'a pas l'âge de la pitié ! La grossièreté des hommes ! et ne pas s'en choquer ouvertement pour ne pas le faire de ceux avec qui l'on doit vivre. Celui qui ne m'abandonna pas pendant mes malheurs avant que les siens le prissent à un ami et à l'étude P. P. dont le pinceau est devenu un instrument de gloire, s'il se rappelle l'épouvantable regard dont nous fixâmes un soir, du haut d'une fenêtre d'hôtel

la chaussée du boulevard Voltaire n'aura pas la force de sourire au souvenir du fiacre qui m'emporta vers les faubourgs bien loin de mon appartement du quai aux Fleurs et soutenus par nos genoux, un tub et ma lampe, la même qui éclaire ce papier, au souvenir du dîner de poisson pourri et de saucisson gazeux que nous fîmes debout, rue de la Roquette.

Le chef du rayon « Librairie » de l'Entrepôt Voltaire était M. Ligier ; on disait qu'il était plutôt celui de la Police Intérieure parce qu'on le rencontrait moins souvent dans son bureau que dans ceux de ses collègues et qu'on ne l'aimait pas. Il avait le nez, les cheveux et les yeux retroussés, des yeux bleus en boule, la tête petite, la taille grande. Avec les sous-ordres il cherchait des accents faubouriens et les trouvait facilement dans de récents souvenirs familiaux. Avec les supérieurs sa voix d'une amabilité gouailleuse dissimulait sa platitude comme son rire le faisait de sa pensée avec tous. Des qualités de ténor léger que j'avais découvertes un jour que se croyant seul il donnait au bout d'une cavatine et sans détoner le nom de l'ut dont il avait manqué le timbre — ainsi que la satisfaction de ses ambitions n'avaient pas apaisé ses haines sociales ; une maladie des reins, un beau-frère récidiviste du vol, la vue quotidienne du puissant administrateur de l'établissement les excitaient. Les grades de l'Entrepôt Voltaire étaient dus plutôt à la faveur qu'au mérite ou à l'âge, et bien que

les délations de M. Ligier lui eussent valu celle de M. Pompe l'administrateur, l'utilité qu'il avait ainsi prouvée empêchait qu'on lui en cherchât d'autres. Ses légitimes colères se calmaient ou non le soir dans les salles, où les mêmes opinions se réunissent pour s'approuver, le jour par des projets que sa conversation badine ne laissait pas apercevoir contre les jeunes bourgeois riches dont la maison était farcie. Je ne pouvais échapper à sa haine ; plus mon incapacité était évidente, plus la protection qui la couvrait paraissait telle et l'indisposait, mais ah ! que ne lui aurait pas fait craindre une valeur de commerçant jointe à mon avantage.

Le jeune M. Pompe, administrateur de l'Entrepôt Voltaire aussi soucieux d'enrichir son esprit que son coffre-fort, pour suppléer à l'expérience des hommes qu'il sentait confusément lui manquer écoutait les nouvelles de M. Ligier comme il le faisait des nouvelles commerciales apportées chaque matin par les chefs de service dans son cabinet monastique. L'Université avait donné un grand garçon barbu et socialiste au haut commerce qui l'habillait bien commençait à l'engraisser noblement et à le corrompre. Il était trop juste pour me détester comme créature des actionnaires puisqu'il en était une lui-même et trop honnête pour tolérer que je ne méritasse pas les faveurs comme il savait le faire. Le machiavélique Ligier connaissait Pompe et la manière de l'irriter contre moi. On avait changé le lieu,

le genre et la direction de mes occupations sans le faire des siennes en ce qui me concernait. Il lui disait : « Il est rigolo tout plein le petit ami de ces messieurs ! Ah ! il les cloue au rayon L ! il chante ! il fait des caricatures ! Bah ! ça distrait. »

Oui ! on chantait au rayon L ! Ah ! ma pauvre chanson ! M. Ligier ! il m'en souvient, c'était... mais non... je vais m'attendrir je ne l'ai jamais entendue depuis sans larme ! J'avais la faiblesse de demander à mes égaux un peu de la sympathie que me refusaient mes supérieurs. Les chansons unissent ; celles de l'Entrepôt étaient celle du concert Ba-Ta-Clan, mais non celles de mon éducation scolaire. Dans ma mémoire péniblement à l'heure du déjeuner, le long du boulevard Voltaire, j'en avais mis une, que je sortis négligemment en déroulant de la toile. Quant aux caricatures, j'avoue... j'avoue, M. Ligier, que ma plume avait appris à trouver dans les mêmes traits, votre ressemblance et celle d'un chathuant, et que ce petit talent, me donnait de l'estime aux dépens de celle qu'on vous devait.

Cependant mon absence n'arrêtait pas les erreurs du Rayon Librairie et les lettres des succursales vassales de l'Entrepôt apportaient chaque jour leurs plaintes. L'occasion de la vente des calendriers au nouvel an avait échappé à Perigueux, faute de l'envoi des trois grosses commandées. La brièveté d'une lettre commerciale cachait mal la douleur et la surprise de la succursale en dé-

tresse ; Nancy déplorait mille agendas in-gr. Jésus N° 7 partis pour La Rochelle depuis un mois et que personne n'avait revus. Lille fut déçue dans un espoir de chromo-primes qui ravirent Marseille et Aix dans celui de crayons BBB Vénus Drawing qui surprirent Nancy. Une dépêche « pourquoi pas reçu les cent boîtes Halls Mill Extra Super », transmise par Cherbourg et mise par le hasard aux mains de M. Michel Pompe lui-même, le décida à une enquête. Les fonctionnaires des gares furent atteints par des lettres. MM. Ligier et Léonce Moireau interrogés, Louis dit « Boniche » et Victor dit « La Dent » congédiés. Or ces jeunes gens partis, les villes gémirent encore. En vain Montelimar exprimait le besoin de copies de lettres par douzaines, Bar-le-Duc désirait en vain, cinq litres et demi d'encre Antoine.

Léonce Moireau était amoureux.

II

« Non ! pas la machine pour les affiches ! elles doivent être mises d'aplomb et en état d'être vues... écrivez, Mademoiselle, et des barres au t, et des points sur les i, je vous en prie..., et ne pleurez pas ! « Messieurs les employés sont... non !... L'administration a décidé... allons !... ne pleurez pas !... qu'est-ce que c'est ?... mettez

simplement : les colloques... d'employés... dans les cours... couloirs et escaliers... sont interdits... Les doléances... de MM. les employés... sont... toujours... écoutées... avec attention... par M. l'administrateur... et il fera droit scrupuleusement et de très bonne grâce aux réclamations sincères... tout... bavardage... est donc inutile!... »; donnez. Ah !... il y a deux fois » employés », on pourrait mettre « fonctionnaires » ? Ne sacrifions pas au style hein ? Je retoucherai cela cette nuit chez moi. Après tout, c'est encore aussi bien exprimé qu'un article du *Matin* et plus raffiné. Ils sont ligués, ils prétendent exiger le renvoi de Ligier à cause des erreurs de son Rayon. Ah ! Ah ! que je meure si c'est l'idée de justice qui les pique... les employés sont excités par le sentiment, non par l'idée ! L'idée de justice, ah !, ah !, je sais ce que c'est... eh bien voilà !, je suis le maître ; un maître exquis, mais un maître entêté. Vous pleurez encore, Mademoiselle ? allons, confiez moi ça, à moi à moi, voyons ! petite tête folle je vous mets au défi d'avoir un défenseur plus sage et plus affectueux, un conseiller plus avisé que moi. Demandez donc au téléphone pourquoi Moireau ne vient pas. Ah ! c'est certainement lui. Savoir dissimuler, c'est la science des rois. « Entrez » c'est vous, Moireau. Comment va ? Allons !... il paraît que ça ne va encore pas au rayon Librairie malgré mon enquête visant les erreurs d'exécution des commandes. Je vous considère Ligier et vous comme des employés

ponctuels, minutieux... qu'est-ce qu'il y a qui ne va pas. Soyez bref ; vous ne pouvez, vous ne devez pas mettre en cause les ordres ni les compagnies de chemin de fer, c'est sûr, c'est sûr, c'est sûr : les questions ont été sériées, élucidées, tranchées ; les notes rédigées par la maison et de votre main ont été scrupuleusement suivies par les gares. Ligier ne s'occupe pas des expéditions, c'est exactement vous qui êtes responsable. Allons ! est-ce que vous êtes malade ? Avez-vous des soucis, des troubles de la vue ? non ! personnels ? votre père est plus malade ? Ah ! ça ! vous riez, vous riez ?

— Je ne riais pas, M. Pompe, je souriais, c'est pas du tout la même affaire, c'est pas du tout la même chose.

— Moireau, vous me surprenez ! le fait est que je suis bon, mais je dois dire que mes colères sont terribles. Rien n'est plus exact. Je m'exprime avec calme : prenez garde !

— Pour ce qui est d'être bon pour l'employé, M. Pompe,... naturellement, c'est une justice absolue à vous rendre ; c'est un principe de la maison.

— Eh bien ?

— Je souriais parce que je vais me marier.

— Ah ! c'est différent, eh bien ! toutes mes félicitations !

Mlle Adèle ! Mlle Adèle ! vite ! voyez donc ! »

La secrétaire, Mlle Adèle qui avait caché ses pleurs ne le pouvait faire de sanglots sans sortir.

Pendant un silence des deux hommes un regard interrogateur et narquois du patron constata la jubilation que l'employé s'efforçait en vain de ramener à la modestie. Pour curieux d'un roman que le patron fut dans son ennui, il préférait se montrer tel devant un héros féminin, plutôt que devant l'autre. Entre deux intrigues, se satisfaire de la matrimoniale, ne froissait pas sa dignité. D'ailleurs, sa nature riche s'accommodait mieux des manifestations joyeuses que des actes d'autorité judiciaire. Devant ce qu'il pressentait à cause du sourire : la démission du fiancé, il défaisait la broderie de ses habiletés sur le canevas qui devenait celui de ses sentiments enthousiastes.

— Votre œil vainqueur indique précisément que le mariage est intéressant. Je prévois que la fiancée ne fait pas partie du personnel. Je vous en félicite... magnifique !... superbe... c'est bien !... et vous allez m'annoncer que vous me quittez pour vous établir, c'est fort bien.

— On peut dire que le mariage est intéressant, M. Pompe, on ne s'en fait pas une idée... elle travaille chez Caroline Berard, place de la Madeleine, elle est son associée, c'est-à-dire que... autant dire qu'elle l'est.

— Caroline Berard est une marque sérieuse : c'est un mariage intéressant.

— Oh ! très intéressant, M. Pompe.

— Il est piquant, je dois le dire, que j'aie à vous féliciter à l'instant précis où je vous avisais d'un renvoi par mesure disciplinaire ! il y a

même là... notez que ceci ne signifie pas selon moi, que l'accès de la maison vous soit interdit à l'avenir. Au cas, que je ne prévois pas, où il vous serait agréable de travailler à nos côtés, il vous sera fait bon accueil, vous serez très bien reçu. »

Hormis dans les conversations d'affaires... et encore !..... quand Moireau cherchait le ton sérieux, il ne trouvait que l'ému : c'était avec l'argot sa langue naturelle : « Brave M. Pompe ! ça, c'est hors ligne sur la place de Paris comme gentillesse, M. Pompe ! Je me disais : ton compte est fait, et pas de réclamation, voilà ton mois à partir du 15. Il y a pas à en vouloir à la société et à la canaillerie du monde, il y a pas à dire non conforme, qu'est-ce que c'est que ce pays-là, tu es saqué, et tu l'as pas volé ! C'est vrai, au lieu de çà je suis bien vu, vous me laissez le choix de revenir, cré bon Dieu ! j'en ai de l'émotion de ce moment ou je ne m'y connais pas ! Si c'était pas pour faire 600.000 francs d'affaires, 120.000 francs de bénéfice net et une gentille personne franco de port et d'emballage et pas de morte à cause de l'Amérique, je resterais bien à me crever ici pour vous, M. Pompe ! » Dans les milieux de convention la plaisanterie est habituelle non l'émotion. Moireau adoucissait le choc de l'une par l'agrément de l'autre. La main tendue du patron et son nez penché vers le bureau terminèrent cette effusion. « Il y a des ordres pour vous à la caisse »...

Ce fut en affectant la froideur, que le gros Léonce traversa la haute salle des courtiers, nue et jaune comme un corridor où les chefs de rayon assemblés attendaient l'heure de leurs audiences alternatives. L'idée des erreurs du rayon L et celle de la disgrâce que le sympathique Moireau incarnait rompirent les conversations, la nonchalance des attitudes et le pittoresque des groupes autour du comptoir brillant. Le pince-nez de M. Boiviel des Cuirs exerça sa perspicacité sur l'avenir du subalterne. Le dos philosophique de M. Tardieu de la Quincaillerie, un entêté travailleur, pensa : Ce qui prouve qu'il est important d'être sérieux » ! Le brave petit Demoulin de la Chemiserie, bredouillant, butant, bégayant, riait du froid accueil près du bouillant M. Evrard de la Bijouterie, et guidait son attention vers une règle morale à laquelle l'un ni l'autre ne firent exception. Le pâle M. Leclerc des Chaussures avait la peur de tout, même de ses pensées. Le paternel M. Genreau des Meubles luttait contre sa bonté, et M. Gérard de la Draperie jouait avec ses passions. Le susceptible M. Nocard des Nouveautés pour Dames que Moireau avait froissé rythmait ses rancunes avec un éventail de factures. M. Pajean des Jouets, qui ne satisfait pas les dames, que ses longues moustaches blondes et sa taille souple attirent, se comparait sans cesse avec les autres hommes pour les envier : « Compromettant, ce cochon-là ! » Pourtant le calme et frétillant M. Forgeot de la Porcelaine,

qui apportait le soir dans les salons bourgeois, la récolte de ses yeux curieux et pointus, s'approcha du disgrâcié.

« On m'a rapporté que vous nous quittiez pour des incorrections légères, Moireau ! vous étiez un collègue très sociable et de rapports faciles.

— M. Forgeot, je me marie, oui! avec Caroline Berard... son associée plutôt. C'est vous dire que je vais vivre aux crochets des rupins : je serai plein de sous, quoi ! » A ce moment on entendit le rire faux de Ligier, séparé de Moireau par le battant de la porte vitrée dont tous deux tenaient le bouton de cuivre. « C'est une histoire admirable, Moireau qu'est-ce que vous déclanchez ! Les responsabilités de la maison Caroline Berard, à quand la noce ? » Ces mots furent le signal d'un revirement pour tous et d'un triomphe pour le fiancé. Caroline Berard ! Peste ! La célèbre modiste ! L'enthousiasme atténué par la froideur de celui qui en était l'objet, par son grade inférieur, par le voisinage du patron, n'en alla pas moins jusqu'à l'offre d'un apéritif d'honneur faite par le bouillant M. Evrard de la Bijouterie, et accueillie sans ferveur par les modestes appointements de ses collègues.

« Oui, c'est beau ! c'est extraordinaire ! c'est épatant ! disait paisiblement Moireau. M. Pompe a été très gentil. Ah ! oui ! maintenant ça va marcher, c'est une affaire sérieuse ! »

« Dites donc, je cherche justement une place pour ma belle-sœur ? »

Pourquoi Moireau qui n'avait pas d'ambition et qui avait de l'amour jusqu'à l'ahurissement, ne montrait-il que ce qu'il n'avait pas ? était-ce par pudeur ? ou bien pour cacher encore la cause unique des erreurs du rayon L ?

III

Soit parce que ceux qui veulent de la pitié la demandent à ceux qui ont souffert, soit parce que la tristesse donne une gravité qui attire la confiance, mes huit mois de dur exil boulevard Voltaire, ont reçu plus de confidences que le reste de ma vie et ma blouse blanche plus qu'une soutane. Tu étais trop mauvais employé pour devoir l'être longtemps et les confessions évitent les carrières rivales. Tous les lundis matin la tête de mon supérieur hiérarchique inclinée vers la droite, m'appelait à sa table, les sourcils froncés. Moireau relatait les détails de ses rencontres avec l'aimée pour en prolonger les joies et m'en montrait les longues pages barrées par la règle et par une écriture régulière et paraphée : il désirait échanger de l'estime avec moi. Plus tard dans une scène de sa vie transformée en drame par l'aimée quand Moireau fit une réponse du titre « Journal de Fiançailles », Alice Horviller répliqua : « Ainsi, c'est à l'écharpe de M. le Maire que t'as pensé le premier jour dans le

tramway Louvre-Vincennes. C'était pas la peine de m'échiner le tempérament pour te mener là ». Journal de Fiançailles ! ce titre ! Moireau ne savait-il habiller le grand amour que d'une forme officielle ? Le Théâtre Français dont il était l'hôte, avait-il eu sur son âme une telle influence, ou l'avait-il exercée sur son style seulement ? Les sortes d'amour qui donnent le dévouement, font faire à ceux qui en souffrent un progrès dont ils bénéficient, car le dévoûment grandit, et les plus mauvais hommes le reconnaissent. Dans les amours qui ne sont qu'une joie préférée à toute autre, celui qui la donne ne songe qu'à duper celui qui l'éprouve. Plusieurs amoureux en voulant le bonheur d'une femme ont fait le leur. D'autres qui ne cherchaient que le leur ne l'ont pas trouvé. Moireau fut conduit à la paresse par le malheur, par l'un et l'autre à la noblesse, et revint par celle-ci à la maison qu'il avait quittée. Un Dimanche dans un tramway la mère de Léonce fut captivée par les prévenances d'une voisine et son fils par son élégance. Mme Moireau était une de ces ménagères plus prudentes au foyer que dans les rues de Paris. Le chaste Léonce ignorait tout ce que le bureau et le théâtre ne lui avaient pas enseigné. Pour Alice Horviller qui avait 30 ans, les hommes étaient des maris possibles ou ne l'étaient point. A l'amant qui vous mène à la campagne le dimanche mais vous abandonne un jour avec un enfant, elle préférait, au moins provisoirement, le mari qui consacre

l'argent gagné non à ses besoins qui n'existent pas, mais à ceux de sa femme qui sont grands. La manie du mariage la poursuivait même hors de toute espérance ; et tellement qu'elle avait pour chaque passant le regard connaisseur d'une courtisane honnête. Les doigts de maris avec l'anneau, coupaient son rêve de suite repris sur d'autres mains. Avant que l'héritage de son papa, veuf mort il y avait trois ans, lui eut donné du « bon temps », l'idée ne lui venait pas que le mariage fut autre chose qu'une collaboration d'intérêts et de travaux, mais les six mille francs disparus en amenant la paresse, le cinéma et les cafés concerts, lui en avaient laissé le goût; un mari pour suppléer à l'argent disparu était nécessaire, quant à l'amour on verrait... Elle n'était plus modiste et ne voulait pas le redevenir.

Dans le tramway, la conversation de maman Moireau ne fut que de sa vie dont le centre était les qualités de Léonce. Par une conviction de son coup d'œil aussi certain que l'expérience de la mère, Alice acquiesçait et non par flatterie. Sa résolution était prise et ses mesures aussi. Elle parla avec mépris des coureuses et des apaches de la rue Botzaris qu'elle habitait, avec amour et respect de sa patronne et amie Mme Caroline Berard. Celle-ci était très sérieuse, sa maison aussi et une certaine promesse, signée en contrat sur papier commercial ne l'était pas moins. Elle le sortit de son réticule et la mère le fit de ses

lunettes et du sien. La petite tête de Mme Moireau branlant d'émotion et d'émerveillement lut ce qui suit :

MAISON CAROLINE BERARD
PLACE DE LA MADELEINE

Je soussignée Diane de Montfermeil, s'engage à partager les bénéfices et les charges de ma maison de modes, connue sous le nom Maison Caroline Berard, avec Mademoiselle Alice Horviller, habitant 46, *rue Botzaris, aux Buttes-Chaumont, mon amie et ma collaboratrice, ce à dater de son mariage.*

Signé :

DIANE DE MONTFERMEIL dite CAROLINE BERARD.

La direction des pensées était la même, non celle des promenades, on s'engagea à faire coïncider celles-ci le dimanche suivant. Alice avait des cartes d'adresse ; Léonce se promit d'en faire imprimer gratis par l'imprimeur de l'Entrepôt Voltaire.

Rapidement, Léonce remplaça chez lui les repas copieux et les digestions faciles par le jeûne et les maux d'estomac, le silence par le bavardage, et le bavardage en argot par un pathos mélancolique ; à l'Entrepôt Voltaire, les plaisanteries par la méditation, la ponctualité par les distractions, l'exactitude par les retards, la mollesse par une sorte de brio léger, enfin les soirées

d'art dramatique par l'attente nerveuse des visites qui étaient fréquentes et irrégulières. La mère fit sur la fiancée possible une enquête qui vérifia ses dires. La concierge de la rue Botzaris avec un sourire, répéta la leçon de la généreuse locataire sur la maison Caroline Berard. La mère ne rencontra Caroline Berard qu'après treize demandes qui la faisaient moquer du personnel. Diane de Montfermeil était une grosse blonde à fossettes qui promenait dans chacun de ses salons, ses airs dolents et ses diamants avec activité.

« Oh ! Oh ! Oh ! Oh ! Oh ! ...je me rappelle... une copine de pension, nous avons fait un peu la bringue ensemble. Elle est si drôle, cette petite ! Diane de Montfermeil ! quelle histoire sensationnelle ! Oh ! Oh ! Ah ! faites pas attention, je ris ! c'est ridicule, c'est une habitude pour montrer mes dents probablement : elles sont fausses ! mais certainement tout ce qu'elle voudra, la pauvre chérie : on s'arrange en famille. Non ! elle n'est pas là aujourd'hui. Oh ! Oh ! Oh ! Oh ! Eh ben ! dites donc ! je veux être de la noce, hein ! j'espère qu'on m'invitera au moins, il faudra être rigolos ! Venez donc par ici, je veux vous montrer ce que nous faisons cet été. Croyez-vous si ce n'est pas un amour ce petit paradis-là : c'est correct, c'est comme il faut, il est très bien ce modèle-là. Ravissant, ravissant, ravissant, tout plein, je sais à qui ça plaira : à Mme de Berg, elle a tant de goût ! faut savoir s'arranger dans la vie. Moi j'ai trop d'idées, ça m'rend folle,

tiens il n'a pas de nom ; je vais l'appeler Diane de Montfermeil, c'est imprévu comme votre visite ! Oh ! Oh ! Oh ! Oh ! c'est égal ! elle est bien bonne ! Ça c'est ma collection de petites poupées ! c'est à moi, ça ! Je les adore tout plein, oh ! mes petites poupées, mes petites poupées, elles sont bien arrangées, hein ? »

Le croisement des ordres, des appels de téléphone, des demoiselles pressées et tranquilles, les odeurs de la dame, celles du vernis et de la colle, ahurissaient la pauvre vieille de Belleville : elle était charmée et se crut convaincue, elle partit chargée d'un présent dans un carton : un chapeau de mariage pour dame âgée rouge, doré, orné d'une aigrette blanche.

IV

Ni l'Entrepôt Voltaire, ni la maison Caroline Berard, ne furent représentés aux noces ; l'un des conjoints n'était plus de l'une, le second n'avait jamais été de l'autre. Le lendemain sur l'oreiller du lit de jeune fille qui était devenu le sien, Léonce trouva non pas une chevelure adorée, mais une enveloppe cachetée :

« Léonce !

Je t'ai menti ! Je t'ai trompé ! Pardonne ! Je t'aimais. Je te voulais coûte que coûte ! Je t'ai

aimé le premier jour ! Je suis honteuse de moi en voyant tes chers parents qui sont des gens de premier choix comme de raison, moi ! moi ! si indigne du baiser de ta mère ! oh ! mon Léonce adoré ! Oui, je t'ai menti, menti, menti, menti ! J'ai été chez Caroline Berard, ça c'est vrai ! Et je suis son amie, la belle avance ! Elle n'a été bonne qu'à m'engager dans une affaire qui n'est pas profitable. Mon chéri, c'est le commencement de tout. On était toutes les deux à sec, à l'époque, et tu ne peux savoir ce que c'est, quand on veut rester honnête. On est hors de sens, on a le diable au corps. Alors, tu vois... On s'est promis que la première mariée aiderait l'autre, et elle a fait sa pelote, alors par lubie, elle a imaginé le papier signé Diane de Montfermeil, qui n'est pas son nom, mais une divagation, comme tu penses bien, et j'ai accepté par bêtise. Oh ! que je suis coupable, mon gros chéri, mais je me punis et pas à bon marché, je m'en vais et ça me coûte gros. C'est fini, ma vie est brisée. Je donne mon bonheur par remords, car je n'en dormirai plus. Hélas, que faire ? Tu m'as dit que tu avais perdu une bonne place par l'amour qui t'avait tourné la tête, mais que ton singe te reprendra quand tu voudras de son propre aveu à lui. Cela étant, en conclusion pratique, va voir ces messieurs, et mets-moi tout sur le dos. Moi, je ne sais ce que je ferai, je suis plus embarrassée que toi, ayant fait le coup, et n'osant plus profiter du mariage ; car à quoi servirait-il de rester,

puisque tu sais ? Il ne s'en suivrait que des chicanes, par conséquence de la gaffe. Peut-être une fois morte, tu comprendras combien je t'ai aimé, puisque j'ai été jusqu'à raconter des sornettes, par l'amour que j'avais. Alors tu iras sur ma tombe m'apporter ton pardon avec un bouquet de fleurs. Adieu. En définitive, je préfère mourir ! Si tu me pardonnes, écris-moi à mes initiales poste restante, rue Sainte-Anne.

Ton ALICE. »

L'amour a du prix pour ceux qui l'ont ignoré longtemps et le mariage est sacré pour les simples : « Ça c'est plus soigné comme blague que la chronologie de Chilpéric ! »

« Ça ne fait rien. Reviens. Je t'aime comme avant. »

Cette première réponse inspirée par le cœur fut jugée trop brève par l'esprit. Les quatre pages de la deuxième commençaient par ces mots :

« J'ai toujours eu de la déveine. Ma mère a un caractère désagréable. Il faut bien la connaître. Mon vieux est infirme depuis..... » Et n'en contenait pas d'un autre ton.

Celle que reçut Alice Horviller, ressemblait aux semonces méritées que les pères de théâtre adressent à des fils qui n'en tiennent pas compte : « Madame, j'étais loin de m'attendre, etc... »

En cherchant un linge pour essuyer son binocle, Léonce s'aperçut qu'il n'en portait pas d'autre que sa chemise. Il n'en fut pas étonné, les grandes

émotions n'en comportent pas de moindres. Le rasoir guidé par une main sûre, enleva à sa face les poils qui n'y devaient pas paraître, sans entamer ni les touffes correctes et décolorées au menton, ni la chair rose et jaunâtre. A la fin de l'opération, des décisions irrévocables avaient remplacé les hésitations. C'était :

1° ne pas augmenter sa douleur par celle de sa mère en en faisant sa confidente,

2° d'aller se plaindre de Caroline Bérard à son ancien patron.

Rue Oberkampf la rapidité de ses pensées moins clairement formulées par lui qu'ici par moi, accélérait celle de ses jambes vers le salut. Un procès à la grande modiste ! Cette intention satisfit plus à sa vengeance que ne l'eût fait son exécution ; le bon sens et l'orgueil s'accordaient pour l'approuver ; la puissance et les capacités nécessaires lui manquaient, mais non à Monsieur Pompe et à Monsieur Ligier dont il espérait l'appui.

Les raisons de nos actes ne sont pas celles qu'expose notre muette éloquence. Que tout homme interroge « l'autre » qui agit pour lui avec des causes que lui-même ignore. Si le cerveau abrite nos pensées, nos arrières-pensées, la conscience et ses ombres, le fait-il de cet « autre » mystérieux dont les actes sont attribués à l'individu, dits par lui « spontanés » et ne semblent jamais soucieux que d'eux-mêmes. Ah ! bonhomme bénéfique ou maléfique, mais certaine-

ment falot, toi qui n'es pas moi et crois l'être, qui es-tu, bonhomme affreux ? où loges-tu, toi, l'autre ? l'autre ! quelquefois j ai cru ta vie finie en moi mais tu as ricané pour la proclamer. La simplicité de l'homme fait la complexité de « l'autre » et réciproquement. La simplicité est ma vertu, c'était celle de Moireau. L'autre n'ayant pas de pensées anime d'intentions celles de son compagnon qui lui sont étrangères ; l'autre ayant des pensées, le compagnon les ignore. Moireau n'aurait-il pas rougi, s'il avait connu la comédie que « l'autre » lui faisait jouer sur un théâtre dont je dois lever le rideau. « L'autre » pensait : « Impossible procès réussir. Patron salaud s'ennuie, adore scandale. Aveu vérité avec demande simple de réintégrer impossible. Fierté. Dignité. Demander conseil pour procès excellent. Offrira place acceptée d'avance. » Moireau pensait : « M. Pompe est un père pour ses employés, il va me dire comment me conduire pour ravoir ma femme. »

Cependant l'ardeur même que Léonce mettait à ces projets les devait dissiper. Le temps va son chemin et l'esprit va le sien sans que l'un s'occupe de l'autre. Le carillon de l'église Saint-Ambroise qui repeuplait périodiquement les trottoirs du boulevard Voltaire avait signalé aux restaurateurs et aux employés l'heure de leur réunion.

« Eh bien ! mon vieux, on est à la tête de la société Bérard et Cie, c'est le comble de la richesse en pleine exécution, là, hein ? mais ça n'a pas

l'air d'aller... faut pas être bien subtil pour voir sur votre figure...

— Ça va. »

Le nombre des questions venues d'un groupe le dispensa d'y répondre. La froideur qu'il ne se donna pas la peine de déguiser par un de ses sourires n'étonna pas : les employés ne sont pas habitués à un autre mode sinon aux accès de bienveillance et aux plaisanteries grivoises. Mais « l'autre » de Moireau était si troublé qu'il changea ses projets et Moireau le fit de sa route. Moireau connaissait la vie du Rayon et ne voulait pas qu'il le fît de la sienne et tandis que la peur des commisérations hypocrites et des apartés railleurs ramenaient Léonce chez sa maman « l'autre » sentait confusément que l'amour indispensable à l'existence et suffisant à l'emplir arrangerait au mieux celle de Moireau.

V

L'œil du père suivait une lettre froissée dans la main de sa femme couchée. Le beau mariage est la dernière ambition d'une mère chimérique pour un fils qui les a déçues toutes comme jadis le père. Montée le matin au logis de sa bru pour connaître la fin de ses misères, une lettre oubliée lui en avait appris de nouvelles. De plus haut est la chute plus elle est douloureuse. L'amour

est un voile de ses duperies et de ses chagrins, et Léonce n'était qu'amoureux, mais les yeux de la vieille n'avaient de voiles ni devant la triste vérité ni devant les affreux mensonges. Grelottant de fièvre dans son lit elle y cuvait ses douleurs récentes et les plus anciennes. Léonce entra comme un enfant coupable et sortit de même sous prétexte de quinine. Il rapporta trois journaux mais il aima mieux écrire et déchirer des lettres chez sa mère et chez sa femme où il les transporta le soir que de lire. Le guet des fiacres, des tramways, des rares passants, la contemplation des arbres des Buttes-Chaumont dont la cime coupait le ciel étoilé, emplit une partie de cette seconde nuit de noces, le sommeil le fit de la journée suivante. Le surlendemain à deux heures du matin, Alice, radieuse et bien mise, fatiguée et parfumée, se rendit à son mari muet de surprise et ivre de bonheur. D'abord à des paroles dont l'incohérence dénotait la plus grande émotion, la réponse de l'épouse fut un sourire protecteur et attendri, celles qu'elle devait faire aux demandes étaient préparées.

— « La plus belle et la plus gentille ! On ne s'en fait pas une idée comme c'est coquet ! As-tu reçu ma lettre ?

— Quelle lettre ? Ah oui ! je t'affirme que c'est faute de temps que je ne suis pas allé à la poste restante. En toute franchise, mon chéri, voyons, en définitive à quoi sert-il ! Il faut être raisonnables. Écoute-moi bien, tu vas me promettre

de ne pas faire d'extravagances par fureur de jalousie. Hein ? J'ai bien réfléchi que c'est moi qui t'ai fait perdre ta place... Si, si ! J'ai bien remarqué ! Je voudrais tant que tu comprennes ! Il est juste que ce soit moi qui te rembourse et intégralement. Je n'ai pas plus d'orgueil, qu'il n'est raisonnable, mais c'est l'honnêteté. Ah, je suis honnête, va. Tu verras, tu ne me connais pas. Rien de plus beau que l'honnêteté. Conséquemment je suis allé chez Caroline Bérard lui reprocher sa conduite, tu sais, n'est-ce pas... Alors elle m'a promis un mot de recommandation pour Giroux la maison de couture et finalement elle me l'a écrite et voilà ! Écoute, mais écoute-moi donc, reste tranquille au lieu de m'embrasser à ce point-là toutes les minutes. Oh ! ce qu'il est gentil !

— C'est égal ! des hommes chez ma nièce à cette heure de nuit, comme dit Hernani, mais ça a-t-il une idée, une petite idée de rentrer chez votre mari à deux heures du matin, première grande coquette.

— Eh bien écoute, tu vas voir. Tiens regarde. Ils ont tant de confiance en moi ces tas de bonnes gens de chez Giroux, qu'ils m'ont fait une avance pour la bonne raison que j'étais à sec. Je ne vois pas le mal qu'il y a, à accepter une avance de ses patrons, n'est-ce pas ? »

Il y avait cent francs dans le réticule qu'elle ouvrit et referma.

— Ah non ! ça c'est pour moi, tu comprends,

je n'en ai pas plus que de raison. Il faut que je fasse figure, le grand genre, le genre mondain, la crême fouettée. Il faut que j'ai un chapeau du soir pour les avant-générales, les répétitions des couturières, comme ce soir... et tous les faux frais... si tu savais... c'est à douter de tout, mais tu peux être tranquille.

— Dis donc ! J'espère naturellement que tu m'auras des billets de faveur... Oh mais, c'est épatant.

— Sois raisonnable, mon loup ! J'ai dit que je n'étais pas mariée, histoire de rire, j'ai eu peur que ça ne produise pas du tout bon effet de l'avis même de Caroline Bérard : suppose que ça ne leur plaise pas que je sois mariée... donc, il est très important que tu ne te montres pas pour ne pas gacher tout. Et puis à quoi sert-il ? Puisque tu auras ta petite femme à toi dans notre petit nid. Oh ! non, oh ! non, pas ça... je suis si fatiguée... »

A ceux de mes lecteurs qui devinent le cours de cette histoire et médisent de sa vraisemblance, la véritable profession d'Alice et qui doutent qu'elle l'ait choisie le lendemain de son mariage et l'ait attendu pour le faire, je réponds qu'Alice a trente ans, que comme les ouvrières de Paris, n'ayant pensé qu'à l'amour, à sa poésie, à ses profits elle est prête à tout ce qui tient à lui, que plusieurs filles de Paris ont d'autant plus de hâte de donner à un mari ce qu'elles ont refusé à un amant qu'elles se croient en droit de le donner à un amant

quand elles l'ont fait à un mari. L'espérance du mariage maintient les filles à ce dont sa réalisation les libère. La transformation inattendue pour son mari, était attendue par un autre sans doute. Une femme qui ne repousse pas complètement l'idée d'une vie galante ne le fait pas de ceux qui pourraient l'y aider. Au bureau de placement de l'amour, beaucoup de femmes retiennent leurs serviteurs sans les engager. Alice n'était probablement pas seule à préparer sa chute.

Moireau qui n'avait de relations qu'avec les fournisseurs de l'Entrepôt Voltaire songea à les utiliser en leur offrant ses services, mais il craignit de révéler indirectement à ses anciens collègues l'aventure matrimoniale et attendit le courage de les affronter avec la bienveillance de M. Pompe. Une vraie douleur devait le lui donner en anéantissant la valeur des contingences : les appointements du prétendu mannequin étaient irrégulièrement reçus mais relativement considérables. Mme Moireau s'habilla avec autant de richesse que sa belle-fille et avec plus de discrétion. De savants médecins tentèrent dans une maison de santé célèbre de rendre la vie aux membres engourdis du père paralysé. Léonce ne quittait ni ses vêtements d'intérieur, ni sa casquette pour aller chercher des provisions dans un filet de bouteilles ou échanger au cabinet de lecture des romans lus contre ceux qui ne l'étaient pas encore. Son cou était déshabitué du faux-col et sa peau du rasoir. Or cette famille qui adorait

Alice lui inspirait un dégoût dont les marques eussent été visibles pour d'autres. Trois mois après qu'elle y fut entrée elle l'abandonna pour toujours. La noble douleur de Léonce qui l'a débarrassé des plaisanteries, de l'argot, de l'art dramatique, et des petites bouderies, lui a valu à l'Entrepôt Voltaire le grade de chef de rayon qu'il a préféré au suicide.

NOTE SUR LA VIE DE ROSALIE FROMAGER FEMME GAETAN

I

Entre trois personnes également désabusées et qui partagent le même ennui naît une intimité pleine de charme. C'est ce qui me retint à la villa des Bamberger. Si ç'avait été comme l'ont prétendu mes amis l'amour que la royale beauté de Mme Bamberger inspire à ceux qui l'approchent croyez qu'il ferait ici de cette noble femme l'héroïne d'une nouvelle digne d'une si importante circonstance ; or je ne fais que transcrire une note petite et humble comme celle qui en est l'objet, Mme Gaëtan, fidèle vassale de mes hôtes. J'ajoute qu'au fond de ce petit golfe normand où mes connaissances de docteur en médecine étaient uniques, le sentiment de leur utilité me retint pendant un mois au chevet du lit de Mme Bamberger souffrante.

Deux fois dans la semaine, le jeudi et le dimanche, Mme Gaëtan y apportait dès le matin son silence, ses mains oisives et son regard étonné. Elle porte un sarreau de pensionnaire et des sabots de paysanne. Ses yeux d'enfant surprennent

dans une figure maigre de quadragénaire et un ruban de velours dans ses cheveux décolorés. Elle a la démarche modeste et la voix rude. Elle est douce ; ses gestes sont peu nombreux mais violents. Ses manières sont celles de la ville, la boue de ses sabots celle de la campagne. Sa pauvreté s'étale sauf dans sa conversation qui est de chiens de luxe et de fermages. Des accents d'autorité démentent l'humilité habituelle aux pauvres et à elle-même. La dévotion ne donne pas toujours l'onction à ceux qui vont à Dieu parce qu'ils ne peuvent pas aller ailleurs. La piété dont les insignes traînent sur sa poitrine et sur les images misérables qu'elle jetait à ma table le dimanche ne se lit pas sur sa figure osseuse, non plus que les déceptions et la douleur. Ma curiosité qu'elle éveillait était excitée et non calmée par les Bamberger qui s'en amusaient. Ils la surnommaient l' « ingénue comique » ; il paraît que des prix au conservatoire de Paris et des rôles au théâtre des Nouveautés ont justifié ce sobriquet. Mme Gaëtan en travesti ! Mme Gaëtan sur une scène !

La verdure et la mer reconquirent pour un jour Mme Bamberger sur la maladie. L'intérêt que prenait la convalescente à certaine portée de levrettes élevées par sa protégée et celui que je prenais à leur nourrice nous amenèrent à des sentiers boueux, à des landes rocheuses, à des falaises et finalement à une interminable maçonnerie le long de l'Océan. Mille jappements grêles

répondirent à une sonnette rouillée et Mme Gaëtan parut à une énorme porte blanche qu'elle avait ouverte. Sous des lauriers humides les levrettes grouillaient autour d'une sorte de cabine de bains haute de deux étages et qui n'en comprenait pas un seul : le logis de Mme Gaëtan. Quelle propreté ! Les murs de bois et le plancher venaient d'être lavés ; si haut que l'œil suivît le tuyau d'un petit fourneau à trois pieds c'était pour se réjouir de son éclat. La blancheur des poteries rivalisait avec celle d'un petit lit pliant pour encadrer quelques images célestes, quelques livres et un rosaire. La netteté embellit la misère mais la dévoile. Elle vivait, au milieu d'un domaine dont nous apercevions les serres immenses, en pauvresse non pas en avare. Je l'en aurais cru l'unique serviteur si je n'avais pas été persuadé que toutes ses ressources étaient dans la charité de mon hôtesse et l'unique propriétaire si j'en avais jugé par l'attitude capricieuse et autoritaire qu'elle y montrait.

« Eh bien, ma chère petite, faites-nous faire le tour de votre propriété, dit Mme Bamberger. »

La falaise déploie un éventail de cultures et le replie sur le château. Pour accéder à l'intérieur on en descend l'escalier. Les lauriers et les sapins aident à en cacher les façades ; les persiennes closes, de pauvres mobiliers de bonnes dans des chambres multiples. On ne voit que du grand salon la mer qu'on a oubliée dans toutes ces caves. Là, une collection de meubles gothiques

ferait croire qu'on est dans un musée si leurs rangées, face au large window, ne faisaient songer plutôt à une scène de théâtre ou plutôt si un piano à queue fermé et un harmonium en forme de prie-Dieu, ne faisaient rêver à l'intimité constante d'un habitant défunt. Mme Gaëtan qui m'accompagnait devant des tableaux anciens dit au portrait d'un homme en rouge dont les abondants cheveux étaient couronnés de lierre : « C'est mon mari ! »

II

« L'exactitude est la politesse des rois, me dit-elle un dimanche en m'apportant trois volumes. Chose promise, chose due ! Je me permets de vous offrir les livres de mon mari : inutile de vous dire que je prendrai la liberté de vous demander votre jugement. Il s'était lancé dans la littérature, malheureusement il est mort avant d'avoir réussi. C'était un intellectuel comme vous, mais c'était un gaillard râblé qui ne reculait pas devant le travail manuel. Oh ! non ! mais quel être, monsieur, charmant avec le monde et, chez lui, pas à prendre avec des pincettes... les artistes, n'est-ce pas ?... Il est allé à Paris, au Théâtre-Français, proposer sa pièce ; d'abord il leur a flanqué un savon parce qu'ils l'ont refusée et il s'est tué raide en habit noir en plein fauteuil d'orchestre un soir de première. Voilà un grand

péché, n'est-ce pas, monsieur ? Ah ! dame, je prie nuit et jour pour que Dieu lui pardonne et je fais pénitence. Mais enfin ! mettez-vous à sa place ! C'était un indépendant ! On a le droit d'être indépendant quand on est poli ! Il n'était pas de ceux qui se multiplient en révérence et qui jouent au grand seigneur ; il ne savait pas toujours être aimable mais il était poli. Il méprisait tout... le mal, bien entendu, les ganaches, les sales gens comme il disait, mais il faisait à chacun son plus gracieux sourire, et comme il était intelligent, il n'en pensait pas moins. Il a refusé les palmes académiques (c'est quand il a eu l'idée de faire valoir le bord de la mer en cultivant la vigne). Moi, je ne suis pas capable de déguiser, j'aurais fait un mauvais diplomate, moi, je suis trop colère. Ah ! il n'a pas su mener sa barque, non ! il était ébloui par les théories socialistes, vous savez, les utopies et par le luxe, le brillant : vous verrez... Vous lirez ses livres. La femme terrible, la pieuvre disposée au mal, c'est moi ! la femme idéale, c'est cette personne brillante à qui il avait offert l'hospitalité et Dieu sait que je ne lui fais aucun reproche ! que Dieu lui pardonne comme je lui pardonne, le pauvre bougre ! il est tout excusé ! une trempe d'homme comme ça, monsieur ! une pièce ! et sec ! Vous avez vu son portrait ! Il faudrait cinq cents pages pour raconter les trois années que j'ai vécues près de lui. Je crois n'avoir jamais connu le bonheur sur cette terre que ces trois années-là. J'étais

très malmenée, très malmenée et tout le monde était content. Il aimait passer la nuit sur mer quand ça hurlait. Quelle lutte épouvantable, n'est-ce pas ? Et moi qui suis poltronne ! une vraie brebis timide... je ne suis pas forte, eh bien, il m'attachait au gouvernail. Ces sorties-là me coûtaient ! on n'était pas très bien là-dedans. Maintenant je vois un peu de monde, je vends ses livres en fantaisie aux gens qui visitent les collections du château. Quelles gens, si vous saviez ! quelles sales gens ! oh ! ces procédés... nègres !... j'en ai le droit n'est-ce pas ? il n'y a rien là d'indigne ! Oh ! j'aurais été commerçante, j'aurais gagné tout ce que j'aurais voulu. A ce point de vue, remarquez qu'à l'époque que je rappelle, il a écrit des livres contre la religion... vous connaissez ce genre à dormir debout. C'était un impulsif mais il était très habile, il avait ses raisonnements enfin ! c'était un garçon très intelligent. Régulièrement je n'ai pas le droit de vendre de tels livres... ce serait très grave, cette histoire-là !... je ne m'en affecte pas plus qu'il n'y a lieu. Je m'entends très bien avec les braves gens de l'épicerie : J'ai besoin de biscuits pour mes chiens, de petites bougies pour mon autel... ils ont besoin de papier... c'est un mouvement de commerce perpétuel... commerçante toujours !

III

Pour un enfant, un individu est seul dans une espèce ; pour un homme, il y entre ; pour un artiste il en sort. Avant de quitter Mme Gaëtan je devais la voir avec d'autres yeux que ceux d'un enfant. Les contestations d'un fermier mirent sous mon regard le bail qui l'attache au château et le nom du propriétaire, une demoiselle Marguerite Fromager. Cette demoiselle trouvant commode pour elle-même et pour tous qu'on confondît la signature de sa fille avec la sienne dans les actes d'administration de son domaine l'avait légalement déclaré. Pour décharger sa pensée de certains soucis et sa conscience de tout remords elle contribuait chaque mois de trente francs à la vie de Rosalie Fromager, femme Gaëtan (Gaëtan d'Ivry). Le portrait à la robe rouge savait, lui, tirer autant d'argent de sa belle-mère, propriétaire, que de sa propre famille d'ailleurs. D'après Mme Bamberger, en épousant Rosalie, actrice du théâtre des Nouveautés, il est possible qu'il ait satisfait moins le goût qu'il avait pour elle que celui qu'il avait des châteaux. Avant que par la mort d'un vieux peintre, son amant, la demoiselle mère de Mme Gaëtan devînt propriétaire de terres et de meubles gothiques, elle l'était d'un modeste café situé dans un faubourg de Caen. La future Mme Gaëtan d'Ivry

naquit au milieu de filles qui donnaient de l'ivresse aux soldats avec des boissons et autrement aussi. L'art dramatique, puis le mariage durent paraître à cette malheureuse les premiers stades vers le Paradis qu'elle apprend pieusement à mériter aujourd'hui et dont je lui souhaite les félicités éternelles.

LA COLLATION

(fragment d'une confession générale)

... tant qu'à l'adultère d'un genre ou d'un autre, voilà en fin de compte ! et c'est le dix-neuvième ! hein, tout de même... et j'avais pas encore l'âge d'homme voyez ! Du reste ce n'est pas tout... c'est loin d'être tout... vous allez voir... Vous dites : pourquoi est-ce que vous ne vous mariez pas ?... Mon Dieu, m'sieu l'aumônier, je ne dis pas non bien que ce soit mal commode et un vrai malheur d'esclavage, mais à l'époque j'étais pas encore lieutenant, moi ! Pour quant à l'honneur de l'officier français, quant à la légion d'honneur, quant au respect dû à la médaille militaire, c'est autre chose... j'étais loin de savoir, c'est arrivé avec le bon Dieu, le Contre-maître comme je l'appelle. Mais vous n'avez pas à faire attention. Tenez, m'sieu l'aumônier, vous... Ah ! sacré nom ! j'ai oublié l'adultère avec la femme du chauffeur... ça fait vingt... Celui-là encore, c'était du joli... ah ! oui !... quand vous m'avez dit : « Il faut commencer la nouvelle vie par une bonne confession générale » je vous ai répondu : « Ça ne vous gêne pas de me donner rendez-vous dans un bistro ou n'importe ? —

Il y a pas grand mal. — Alors nous voilà à table ici, comme convenu, tous les deux. Mon Dieu ! c'est bien triste quand on regarde tout ça par en dessous, mais je n'avais pas de croyance, vous comprenez, m'sieu l'aumônier. Je n'avais pas touché la chose de ce que nous sommes vis-à-vis de Dieu, vis-à-vis de la mort. Quand même vous me mépriseriez, moi, n'est-ce pas, je ne demande pas mieux, que de me dénigrer, car je dois dire que je suis glacé à l'idée de ce que je suis. Donc apprêtez-vous encore à entendre des bêtises. Allez ! en avant, guide à droite et au pas de gymnastique.

Vous connaissez pas la rue de la Mare, m'sieu l'aumônier ? dans le XXe ? entre l'église de Belleville et Saint-Jean de Ménilmontant ? Non ? c'est là que je piquais mes cuirs de luxe en chambre, au 29, l'hôtel d'Angleterre. Alors j'habitais, — ah ! c'est bien le cas de le dire ! — autant dire porte à porte avec un collègue du même travail que moi. Mais vous ne voulez pas qu'on dise les noms : c'est embêtant ! comment voulez-vous que je débite mon boniment si je ne dis pas les noms. J'peux dire le prénom, hein ? eh bien donc mettons « Simon ». On sait ce que c'est que le voisinage, c'est l'un chez l'autre à l'abandon, en savate, en caleçon ou n'importe, politesse à part, quoi ! Un jour je dis : « Tiens ! il y a de la visite chez Simon ! à part que ce serait Jules, mais ça m'étonnerait, car Simon n'est pas loquace, à moins que ce ne soit une femme... Ah ! c'est

une femme, le salaud ! »... chose qui n'était pas dans ses habitudes.

Ah ! le coup d'épilepsie qui m'a pris, non ! ! mais vous ne pouvez pas avoir une petite idée de ce que c'est que le vice de l'homme. J'avais du plaisir et de la rage, car vous pensez bien que j'aurais mieux aimé qu'elle soit chez moi, n'est-ce pas, m'sieu l'aumônier. La belle avance ! ! ah ! oui ! ! dame je n'étais pas encore officier et décoré et tout. Simple roturier, quoi ! En résumé pour écouter j'ai enlevé la toilette qui était contre la porte condamnée peinte en marron sur le mur. Maintenant tâche de savoir qui c'est... Me voilà tout détraqué à rôder dans le corridor en sifflant et en chantant sous un prétexte ou un autre et mon œil à viser dans la serrure. Alors, ça y est ! c'est la boniche de l'hôtel ! Après ça, elle sort en farguant toute honteuse et après alors moi j'entre chez Simon sans desserrer les dents par rage de curiosité. Il avait mis des gâteaux et des poires sur un plat et du vieux vin dans deux verres. « Comme tu es lugubre aujourd'hui, qu'il me dit, t'as enterré ta belle-mère? Tiens ! prends un verre de vin pour te piquer le sang. Allons ! sers-toi, tu peux manger, va. — Tu sais quand on a les pommettes rouges près du nez signe de quoi c'est ? » que je lui dis en avalant tout par gourmandise malgré ma rage. Mais pas un seul mot de réponse : « C'est des sacs de dame que tu fabriques : tu travailles pour elles mais elles travaillent pas beaucoup pour toi. » Et voyez quel

sanguinaire j'étais m'sieu l'aumônier, c'était ma satisfaction personnelle de rester là à l'embêter. J'avais l'espoir aussi que je trouverais le moyen de savoir quelque chose mais ouiche !... rien du tout oui... des caractères comme ça.

Le soir on va prendre son dîner à la gargote des « Trois Maillets » avec notre copain Jules comme d'habitude et la conversation tire sur les femmes. Bien sûr que je peux pas vous donner ça très ressemblant, je veux pas vous scandaliser, hein ? Tant qu'à Jules il ne savait rien comme de juste mais il se met à dire qu'il aime les jeunes de la campagne à cause des joues bien saignantes, à parler de la boniche de l'hôtel. Rien qu'à l'idée, il se gargarisait, le salaud ! Tant qu'à Simon, lui, il dit qu'il n'aime que les femmes des villes rapport au faux rouge et à la poudre, tant qu'à moi alors je lâche le coup : « Pour ce qui est de tes goûts, Simon, toi, tu caches ton jeu ! » Ah ! je le vois d'ici retourner son assiette pour lire ce qu'il y a derrière par cachotterie. Ah ! là là ! Quel malheur tout de même ! Qui sait tout ce que j'ai sorti de bêtises après ? A l'époque j'avais la prétention de mener les femmes durement et je me vantais de ma méchanceté. Ah ! dépêchez-vous de me secourir, m'sieu l'aumônier, car si j'allais mourir subitement... est-ce que j'irais à l'Enfer ? Attention ici, voilà le plus dur. Depuis j'ai pensé à mes péchés : tous les soirs j'écris ceux de la journée sur un carnet et puis pas de distraction devant le bon Dieu, hein ! mais à

l'époque, cruel Seigneur... Vous ne devineriez jamais, je parierais, ce que j'ai fait le lendemain matin, par la méchanceté que j'avais. Eh bien j'ai acheté une collation pareille à celle de Simon : les gâteaux, les poires, le vin. Alors après j'ai vidé la bouteille tout seul, j'ai semé des miettes, j'ai chiffonné le lit. Pour mieux mentir j'ai acheté des épingles à cheveux de femmes et je les ai mis sur la cheminée comme elles font, vous savez, m'sieu l'aumônier... Ca arrive... enfin !... « Tiens ! que dit Simon en entrant dans ma chambre, t'engraisse de la volaille aussi ! — Pourquoi que je ferais pas honneur au plat comme les collègues ? — J'parie que c'est à la patronne que t'en donne ! — Non ! mais ! ! tu m'en voudrais... ! j'travaille dans le neuf comme toi. On n'est pas rétameur, hein ? — Alors ? c'est sa fille ? — Trop jeune ! — Non ?... alors ?... alors ?... c'est... la boniche. — Pourquoi pas ? — Au fait ! pourquoi pas ? » qu'y dit.

Carrément je vous dis ce que j'étais à l'époque, m'sieu l'aumônier. Jugez-moi, jugez-moi pour que le bon Dieu ne me juge pas à l'heure de la mort. Cré tonnerre, c'est que ça plaisante pas, l'Enfer ! Le soir même au bistro, il me met dans un coin de banquette : « Dis-moi si c'est la boniche. J'ai intérêt à le savoir parce que j'ai des vues sur la boniche ! » Je suis affligé de le dire, m'sieu l'aumônier, mais j'ai ri sans pitié, j'ai ri comme un imbécile, comme un sale bandit que j'étais.

Le lendemain était un dimanche et mo

l'idée d'aller sans faute au Cinéma du boulevard Ménilmontant. Après déjeuner me voilà en route comme convenu — en avant guide à droite et au pas — Qu'est-ce que je rencontre ? Simon et la boniche. Simon lui tourne le dos pour venir de mon côté : « Alors c'est comme ça que tu savais... Tu savais, bougre de cochon puisque tu l'avais vu sortir. En conséquence de quoi tu es un cochon. Eh bien fous-moi l'camp que je ne te voie plus. Voilà ! » Lâche comme j'étais à l'époque je ne réponds pas un mot et au lieu d'aller au Cinéma je vais à l'hôtel d'Angleterre : « J'ai bien réfléchi, je m'disais... pourquoi donc que je reste dans cette boîte là où la boniche couche avec les locataires au lieu de faire le service ? Ah ! ce que c'est sale là-dedans ! ce que ça sent mauvais !... il me semble enfin ! » Mais la vraie vérité c'est que j'avais peur de Simon, et aussi j'avais honte de ma bêtise et de ma méchanceté. Le soir quand j'ai descendu ma malle, la boniche rigolait ; elle n'a pas eu un sou de pourboire. On n'est pas forcé, hein ?

Alors voilà pour l'histoire des deux célibataires dans le corridor de l'hôtel, rue de la Mare. Maintenant pour en revenir à la femme du chauffeur qui est l'adultère n° 20 que j'ai oublié, c'est plus long ! j'avais...

LE COUSIN JOSEPH

La beauté du cousin Joseph fit l'orgueil de toute sa famille. Quand Gualbert était jeune, il était joli garçon, mais sa mère elle-même déclarait que la beauté de Gualbert ne valait rien auprès de celle du cousin Joseph. La nature qui a fait des hommes trop longs et d'autres courts, qui a mis des faces pâles sur des cous de hérons, des faces vineuses sur des cous d'éléphants, avait, paraît-il, bien proportionné les membres du cousin Joseph entre eux et ceux-ci avec sa figure. Ce cousin Joseph que Gualbert n'avait jamais vu était pour lui comme un dieu mystérieux. Quand il le vit, il avait soixante ans, il était veuf, il avait plusieurs enfants et l'air d'un marchand de vins qui ressemblerait au peintre Rochegrosse. Ajoutons que pour ressembler au peintre Rochegrosse il faut couper les cheveux en frange sur le front et la barbe en pointe. Le cousin Joseph ne se privait pas des plaisirs que lui donnait cette ressemblance. Le cousin Joseph, sentant que sa beauté n'impressionnait pas Gualbert, essaya sur lui l'effet de quelques centaines de photographies. Il y avait le cousin Joseph en soldat, le cousin Joseph en chasseur, le cousin Joseph en canotier,

le cousin Joseph en habit noir, le cousin Joseph à la campagne, au balcon au milieu de ses enfants, au milieu de ses amis, le cousin Joseph de dos, de face, de profil, de trois quarts, en lumière, sans lumière, le cousin Joseph à l'aurore, au crépuscule, à midi, sous la lampe, sous le gaz, sous l'électricité. Gualbert, qui avait l'esprit de contradiction, jugeait que son vieux cousin avait eu dès l'enfance l'air qu'il avait gardé : l'air d'un marchand de vins qui ressemblerait au peintre Rochegrosse. Le cousin Joseph était marchand de vins.

Dans son enfance, le cousin Joseph était sculpteur. A l'âge où d'autres ont les prix du collège. il avait eu ceux des écoles de sculpture, et ce qu'il montrait alors de talent faisait bien augurer de celui qu'il devait avoir un jour. Il satisfaisait assez le goût de son temps pour qu'on prévît qu'il satisferait le goût des temps à venir. A vingt ans il avait encore du talent, mais il avait surtout du cœur. Le cousin Joseph ne gardait rien pour lui qu'il ne dût partager à l'occasion. Son atelier de sculpture était un asile aux sculpteurs sans atelier, son repas, celui des camarades. Pendant les fêtes, noble, souriant, un peu triste, il semblait ne se réjouir que de la réjouissance d'autrui. On l'avait dit au cousin Gualbert et l'attitude de Joseph limonadier rendait vraisemblable les récits qu'on faisait de Joseph artiste en sculpture. Il paie les services d'employés que la maladie a empêché qu'on lui rende, et mieux

que tout autre limonadier ceux qu'on lui rend. Sa fille Georgette lui ressemble en ses vertus et les complète ; elle sait calmer d'un mot les discussions, distribuer la justice sans exciter de murmures et administrer avec autant d'économie que de générosité. Ses fils ont de l'habileté dans l'esprit et dans les mains. Heureux dans ses sentiments, le cousin Joseph ne le fut pas dans sa carrière, les uns nuisirent à l'autre. L'amour de la sculpture ne s'accommode pas toujours des amours des sculpteurs. Cousin Joseph eut les siennes à vingt ans. Aux assiduités d'un bel homme et qui ressemble à Rochegrosse, quelle femme eut pu résister ? Il épousa la mère de son enfant et comme il leur voulait plus de bonheur que les récompenses annuelles n'en donnent aux artistes pauvres, il tenta de l'aller chercher en Amérique. L'Amérique en ce temps-là c'était encore l'Eldorado, un Eldorado de chèques ! La misère d'abord ébranla sa foi dans le Paradis transatlantique. Pourtant un jour un grand bazar de la 5e avenue commanda des poupées de cire pour parer une vitrine aux fêtes du Christmas, et cousin Joseph intéressa par la représentation des célébrités mondiales : Sarah Bernhardt, le général Boulanger, etc... D'autres commandes annuelles l'enrichirent. Tant mieux, car le cousin aurait bien souffert de ne pouvoir donner à ses quatre enfants l'éducation dont il les jugeait dignes. Il avait vraiment bon cœur. Il avait tant de cœur qu'il ne sut pas refuser à sa femme un

ruineux retour en France. Napoléon de cire, Rodin, Sadi-Carnot firent le voyage sur l'eau sans en être endommagés.

Après 1889, en matière de poupées de cire, l'Exposition Universelle avait excité des curiosités que le Musée Grévin ne parvenait pas à satisfaire. Des poètes ont noté alors l'effroi que leur causaient les exhibitions de poupées dans des caves ; des philosophes ont disserté sur les spectacles de cire ; des suffrages ont été ralliés par un tableau « l'Homme et la poupée ». La moralité et l'immoralité possibles de la reproduction par la cire ont été mises en balance par un prédicateur. La mode y était : cousin Joseph en profita et pour s'enrichir plus vite il exploita à la fois deux passions de l'homme : celle des poupées et celle de l'alcool. Gualbert n'a connu que par ouï-dire la biographie du beau cousin et ne le fréquente que depuis peu. Aujourd'hui il gagne vingt mille francs par an dans un grand café du boulevard. Les poupées furent vendues. Il est veuf et se vante de réjouir malgré ses soixante ans une maîtresse qui l'aime pour sa beauté et non pour son argent. Quant à la sculpture, il ne la néglige pas le dimanche, il s'intéresse à ses grand-prêtres à l'époque des Salons ; il est persuadé que le lendemain de sa mort tous ses amis de l'Institut suivront son cercueil fleuri. Son intérieur est celui d'un bourgeois qui aime les plâtres peints, sa table est exquise, il verse de bon vin avec plaisir ; il comble ses enfants, et

ses petits yeux gris se mouillent quand il en parle. Ses mœurs sont patriarcales.



« Et Georgette ? lui dit Gualbert, jeune homme aux allures protestantes, en découpant une aile de dinde au foie gras. Ne la marierez-vous pas ?

— Sais-tu, petit, qu'elle m'est très utile au café, répondit cet excellent cœur en trempant sa moustache grise dans un Bourgogne (grande récolte 1903).

— A qui sera-t-elle utile quand elle ne le sera plus à vous, cousin.

— Sois tranquille, petit, sa dot est là. Mais tu ne peux imaginer combien sa présence est nécessaire ici. Elle seule peut accorder Paul et Lucien et j'aime tant la concorde. Tu ne peux savoir combien j'aime la concorde. Ah ! me séparer de ceux que j'aime !... Un jour viendra où je m'en irai, comme tout le monde. Que deviendra ma maison si Paul et Lucien ne s'entendent pas ? Elle seule peut...

— Georgette sera-t-elle moins conciliante mariée ?

— Ma parole ! tu en parles à ton aise ! un ménage de plus sur ma maison. C'est ça ! et puis que Paul se marie aussi ! que la fantaisie prenne à Lucien de se marier. Et alors ! et alors ! et alors ! »

Gualbert parle avec sagesse mais sa conduite est légère. A moins d'invitations particulières il n'approche guère les personnes graves qu'aux enterrements ou aux époques des grandes fêtes : au Nouvel An ou à Pâques par exemple. Gualbert n'aime point les gens qui le connaissent trop et il soupçonne la famille de propager l'écho de ses fautes. Il faut qu'on l'admire et les cousins se décident à le faire plus lentement que ses amis. Cependant l'on dîne bien chez le cousin Joseph et à défaut d'admiration Gualbert accepte un bon repas. Le voici donc à la table du limonadier.

« Eh bien, petit, tu vas être satisfait. Ma Georgette se marie.

— Ah ! tant mieux ! je me faisais mal l'idée qu'il y eut des limites à vos sentiments de paternelle bonté.

— Oui ! elle se marie à un jeune Anglais, un garçon très digne,... beaucoup de cœur... beaucoup d'avenir... Je dois avouer que les renseignements qu'on m'a donnés sont excellents. Il est employé à la coupe dans une grande maison de tailleurs. Sa famille est très unie, très respectable ; il est d'une bonne conduite, d'un bon caractère.

— Comment les deux fiancés se sont-ils connus ?

— Ici ! au café ! il l'a vue à la caisse ! ils s'aiment ! elle est très heureuse.

— On a tort de penser mal des mariages

d'amour. On prétend que les orages de la passion ne s'accommodent pas du calme d'un ménage et il est vrai que les excès de l'amour amènent ceux de la haine mais il n'est pas moins vrai que les souvenirs de ces excès cimentent une amitié amenée par les expériences de la vie. L'amitié est le bonheur des époux et l'amitié c'est l'agonie de l'amour.

— Tu parles bien, petit ! mais la question n'est pas là... Non ! la question n'est pas là... Franchement... ce garçon-là ne me plaît pas.

— Ah !...

— Non ! il ne me plaît pas. Il a dîné ici et il ne s'est pas tenu convenablement.

— Ah ! bah ! et cette morgue britannique ?

— La morgue britannique ! Ah ! je t'en ficherai de la morgue britannique ! Au dessert il a sauté par-dessus la table en ne s'appuyant que sur un pouce. Il n'a pas cessé de faire des calembours en français comme un rapin : il a enlevé sa veste. Enfin : il s'est mal conduit !...

— Oh ! comme vous connaissez mal les Anglais, mon cousin ! n'en avez-vous pas fréquenté en Amérique ? Toutes ces plaisanteries sont reçues en Angleterre, et c'est un honneur qu'un Anglais vous fait de se tenir chez vous en enfant gâté : il vous prouve ainsi qu'il se considère comme en famille. Tenez ! j'ai des amis qui ont de très belles relations à Londres. Mais, très belles ! de hauts négociants, des banquiers, des magistrats...

— Toujours de la pose, Gualbert ! ah ! tu es bien de ta famille, toi, tout pour le décor ! ta mère n'a jamais été qu'une mondaine ratée, ta grand'mère mettait de la politesse partout, ta grand'tante Adèle n'estimait que les hommes décorés. Les grades passaient avant le cœur chez vous.

— Pour en revenir à mes amis... l'an dernier ils ont invité aux fêtes de Noël deux nobles Anglais de passage à Paris. Deux vieillards démodés et magnifiques, des habits noirs, des favoris blancs, du ventre, de rares bijoux et précieux. Eh bien ! vous le croirez difficilement ! à une heure du matin ces messieurs qui avaient bien cent vingt ans à eux deux jouaient à saute-mouton au risque de briser les objets qui ornaient les consoles.

— Je n'en crois rien ! tu veux absolument que Georgette se marie. Vous êtes tous les mêmes dans ta famille : vous ne reculez pas devant un mensonge pour arriver à vos fins. Falguière m'a dit un jour : Joseph, tu sais, l'artiste menteur est un mauvais artiste. »

Quelques mois après, Gualbert et le cousin Joseph se rencontrèrent derrière le corbillard de la tante Jeanne. Gualbert avait un vrai chagrin de la mort de la tante Jeanne. Il avait passé ses vacances de collégien chez elle et la tante Jeanne lui apprenait des chansonnettes, ou plutôt des bribes qu'elle se rappelait des chansonnettes de jadis. La tante Jeanne avait la voix fausse et les

airs des chansonnettes étaient invraisemblables, mais Gualbert ne peut pas s'en souvenir sans être attendri. C'est la tante Jeanne qui a appris à Gualbert à danser et Gualbert reconnaît que s'il n'a pas fait honneur à la tante comme chanteur en répétant ses refrains il s'est fait remarquer comme danseur ; il le ferait encore s'il ne jugeait pas que les tangos nécessitent plus de travail qu'ils n'en méritent.

Le cousin Joseph, solennellement vêtu de noir, disait en pleurant :

« La tante Jeanne était une excellente femme. Quelle excellente femme ! Vois-tu, petit, c'est une génération qui s'en va. Les générations nouvelles sont égoïstes : il n'y a plus de cœur. Oh ! l'excellente femme !

— Vous l'avez bien connue ?

Le cousin Joseph s'essuie les yeux.

— Je l'ai vue une fois à l'enterrement de la tante Amélie et une autre fois à l'enterrement de ma mère. J'avais six ans.

— Oui ! c'était une excellente femme ! La morale a reçu bien des assauts depuis un siècle. D'autre part, l'instruction universelle ou censément telle... Quand marions-nous Georgette avec son Anglais ?

— Avec lui, jamais ! un homme qui saute par-dessus les tables après dîner !

— Mais c'est l'humour anglais, Joseph !

— Tu ne vas pas m'apprendre l'anglais, je pense !

— Pas l'anglais, mais les Anglais à ce que je vois.

— Petit, je vais te dire. J'ai eu des renseignements déplorables sur lui. D'abord il n'a pas de métier, ce n'est qu'un employé.

— Eh bien ! sa femme suivra avec lui les fluctuations de sa destinée.

— De plus il est ivrogne, voleur, menteur, sale, paresseux, violent, inconstant, coureur. Et ma petite Georgette ! elle va être bien malheureuse avec cet ostrogoth-là.

— Voilà bien des défauts ! un seul d'entre eux suffit à un individu de l'humanité moyenne. D'où tiens-tu ce tableau ?

— De source sûre ! d'une femme qui est venue tout exprès pour me les apporter et qui est sa propre maîtresse. Une personne très bien et une jolie fille par-dessus le marché.

— Vous êtes bien naïf, cousin Joseph... ou plutôt... il n'y a de pire aveugle que celui qui ne veut pas voir.

Gualbert a revu son cousin. Georgette est mariée avec l'Anglais. « Cette petite n'a pas de cœur, dit Joseph ; je crois qu'elle préfère son mari et son enfant à son père. Je ne compte plus... je ne compte plus, ma parole ! »

CHANTAGE

Comédie

PERSONNAGES

M. Iklé — *a une casquette, un tricot de laine, un pantalon de drap noir et des bottines fines. Il est marchand d'immeubles.*

Mme Iklé — *est une forte femme.*

Au lever du rideau ils prennent du café dans des porcelaines fines près du feu. L'appartement est en plâtre mais de style très moderne. Des affiches « appartement à louer, maison à vendre. »

M. Joseph — *paysan passionné et naïf.*

Mme Joseph — *positive, finaude, menteuse.*

La bonne

SCÈNE I

Mme IKLÉ

Est-ce que tu vas te décider à te décider ? voyons, Thomas ! je t'ai dit que je ne voulais plus te voir avec ce sale tricot de laine qui me fait honte devant nos amis. Tu n'es pas présentable ! Allons ! réponds mais réponds donc, sournois, au lieu de fumer ta pipe dans ton fauteuil déchiré comme un pourceau, là ! Quand il y a de si jolis

complets pour cinquante-neuf francs à la Belle Jardinière.

M. IKLÉ

Je ne veux pas entendre parler de la Belle Jardinière : les gens comme il faut ne vont pas à la Belle Jardinière. De quoi aurait-on l'air en allant à la Belle Jardinière? D'abord je ne peux pas sortir cet après-midi puisque mes cousins viennent. *(Il gratte le poële.)* Il faut que je fasse mes affaires ; je n'ai personne pour penser à mes affaires, moi. Ce n'est pas toi qui y penseras pour moi.

Mme IKLÉ

Pourceau, va ! oh ! vivre avec un pourceau pareil ! on ne sait pas ce que c'est que de vivre avec un pourceau comme celui-là. Tiens ! dis un mot et je ne sais pas ce qui me retient de te casser ta pipe avec le tisonnier. Cocu, va !

M. IKLÉ

Mon cousin croit que j'ai beaucoup d'argent parce que j'ai une rue à moi. Tout le monde le croit. Ils ne savent pas ce que c'est que le Crédit Foncier et les Hypothèques.

Mme IKLÉ

Sa rue ! non ! mais... je voudrais que vous voyiez sa rue, une rue en plâtre dans un sale faubourg où il me force à habiter ! Ah ! que je trouve un jour quelqu'un, tu verras que je te plaquerai comme un torchon.

M. IKLÉ

Ne sois pas comme ça, Eugénie ! tu vois que je suis préoccupé par les affaires, c'est le moment que tu choisis pour me taquiner. Ne sois pas taquine. Mon argent ! S'il fallait que je paie ce que je dois, il n'en resterait pas gras de mon argent !

Mme IKLÉ

Et ta femme ? est-ce que je suis ta femme, oui ou non ? dire qu'il ne pensera jamais à moi ! Si tu crois que je suis restée toute ma vie avec un porc pour qu'il ne me donne jamais rien. Allons ! donne-moi un louis pour que je sorte.

M. IKLÉ

Tu m'embêtes ! tu n'auras rien.

Mme IKLÉ

Au moins ! va à la Belle Jardinière t'acheter un complet *(elle s'approche de lui et l'embrasse)*.

M. IKLÉ

(ouvrant péniblement un porte-monnaie crasseux)

Voilà cinq francs ! ne dépense pas tout.

Mme IKLÉ

(haussant les épaules)

Regardez-le ! il est là dans son feu comme un rat ; sèche tes plâtres, va, mon vieux ! le jour où tu ne me donneras plus rien, je saurai bien

trouver de l'argent ailleurs ! Le divorce et... allez, ouste !

M. IKLÉ

Mais, fous le camp, à la fin ! fous le camp ou prends garde à toi. Ah ! *(il prend une chaise Louis XVI pour la frapper, se retient et retourne gratter son feu.)* Tu vois que j'aime ma tranquillité, eh bien va-t'en ! mon Dieu ! avoir une maison tranquille, bien rangée, un bon buffet en noyer ciré, une lampe dans une suspension, de jolis chromos sur les murs ! au lieu de ça je vis dans un bric-à-brac et on me dispute du matin au soir.

Mme IKLÉ

Plains-toi !... qui est-ce qui a vendu le tableau de dix mille à Lévy ? *(il hausse les épaules)*.

M. IKLÉ

Dis à la bonne que si ces gens-là viennent, les cousins, je ne suis pas chez moi, c'est-à-dire qu'il n'y a personne à la maison ! Je n'aurai donc jamais la paix !

Mme IKLÉ

Ils viennent pour réclamer les quinze cents francs que ton cousin t'a prêtés quand tu as quitté la Creuse.

M. IKLÉ

Ah ! tu as deviné ça !... eh bien, oui, mais laisse-moi faire mes affaires tout seul. Ça ne te regarde

pas. Tu ne vas pas voir Mme Benatout ? Tu lui dois une visite.

Mme IKLÉ

C'est bien toi, ça ! tu avais bien besoin d'emprunter de l'argent à ces gens-là en quittant ta cambrousse. Paysan de la Creuse ! va ! Oiseau !

M. IKLÉ

Oui... va jouer du piano chez Mme Benatout.

Mme IKLÉ

Tu l'aimes, hein ? Mme Benatout ! elle est plus comme il faut que moi... écoute, Thomas ! ils doivent avoir quelque chose tes cousins de la Creuse. Ces gens-là ça a toujours un bas de laine.

M. IKLÉ

Je te dis que je ne les recevrai pas. La bonne dira que je ne suis pas à la maison.

Mme IKLÉ

Tu as tort, Thomas ! tu ferais mieux de les recevoir. Profite de l'occasion, si tu es un malin, prends-leur leurs quatre sous au lieu de donner les tiens. Tu les roules et c'est pour toi.

M. IKLÉ

Tu veux dire que c'est pour toi... je sais ce que j'ai à faire. Hem ! hem ! hem ! si je leur prends leurs quatre sous, c'est parce que ça me plaira

à moi et, pas parce que tu me l'auras conseillé. Ça, tu peux en être sûre.

Mme IKLÉ

Comme tu veux !... mais tu ne peux pas toujours vendre les objets de ta collection pour vivre, tu n'es pas brocanteur, tu es marchand d'immeubles. Si on savait cette histoire-là... Mme Amoc et les Bonfils et les Benatout, à l'estime de qui je tiens tant,... heureusement ! il n'y a que moi qui sais que les tableaux, ici, sont à vendre.

M. IKLÉ

J'aurai mes loyers le quinze, tu pourras t'acheter une robe de dîner aux Galeries Lafayette.

Mme IKLÉ

Il faut que ce soit moi qui te rappelle l'intérêt des hypothèques à payer le 15 ! Bien entendu, je ne connais rien aux affaires... tu vois comme tu es ! Si j'étais toi, je leur proposerais de les établir dans ta dernière maison. Tu sais... la petite bicoque en bois et plâtre à côté d'ici.

M. IKLÉ

Oui ! pour qu'ils ne me paient pas leur loyer sous prétexte que je leur dois quinze cents francs.

Mme IKLÉ

Voyons ! ils n'y resteront pas longtemps, tu leur feras le coup de la faillite *(elle rit à gorge déployée)*.

M. IKLÉ

Qu'est-ce que tu veux dire ?

Mme IKLÉ

Tu sais bien ce que font les négociants en vins... on fournit tout... le petit commerçant s'installe... à la première occasion on le met en faillite. On est l'unique créancier ou à peu près !... toi, tu as un privilège comme propriétaire, c'est encore mieux... alors on les chasse. On profite de leur installation qu'on vend à un autre, y compris la marchandise.

M. IKLÉ

Mais je ne suis pas marchand de produits alimentaires, moi !

Mme IKLÉ

Tu te fais commissionnaire pour la circonstance.

M. IKLÉ

C'est trop crapule ! en somme quand cet homme-là m'a prêté quinze cents francs pour quitter la Creuse, il m'a rendu service. Non ! il faut être délicat.

Mme IKLÉ

Attends ! attends donc ! tu mets de plus dans le bail qu'ils doivent bâtir un étage à la maison... hein ? Faillite... plus-value... Et tout est bénéfice au lieu de tes idiots de quinze cents francs.

M. IKLÉ

Non !

Mme IKLÉ

Quel idiot ! pourceau, va ! vivre avec un imbécile pareil. Donne-moi de l'argent pour sortir.

M. IKLÉ

Je t'ai donné cinq francs.

Mme IKLÉ

On sonne ! ça doit être eux : tâche d'être raisonnable ! embrasse-moi, mon chéri. Au revoir ! Je vais rendre sa visite à Mme Benatout et nous irons ensemble aux Galeries Lafayette. C'est la seule personne avec qui je m'entende.

M. IKLÉ

Oui... depuis huit jours; dans quinze jours, ce sera le tour de Mme Bonfils ou d'une autre.

SCÈNE II

LES MÊMES, LA BONNE.

LA BONNE

C'est deux espèces de croquants qui demandent monsieur.

Mme IKLÉ

Écoutez-moi, Marie ! on dit : « Est-ce que monsieur reçoit ? » ou bien « On demande monsieur au bureau ! » On ne dit pas « C'est deux espèces de croquants qui demandent monsieur. Voyons ! de quoi est-ce qu'on a l'air... Deux espèces de croquants ! Tâchez d'être un peu correcte, Marie ; vous n'avez pas de genre ! vous donnez un mauvais ton à la maison ».

(La bonne sort.)

Mme IKLÉ

Donne-moi de l'argent pour sortir, chéri ! Qu'est-ce que je peux faire avec cinq francs ?

M. IKLÉ

Tiens ! coco ! voilà un franc cinquante !

Mme IKLÉ

Je suis vraiment contente de cette domestique : elle est très docile.

(Monsieur sort.)

Mme IKLÉ

Marie !... Marie !... vite !

(La bonne revient.)

Mme IKLÉ

Prêtez-moi dix francs, Marie.

LA BONNE

Madame me doit cent francs déjà... Je ne peux pas prêter davantage à madame. Madame sort ? Je dois dire à madame que je sortirai tantôt...

(Madame sort.)

SCENE III

M. IKLÉ, M. JOSEPH, Mme JOSEPH.

M. IKLÉ

Entrez par ici, mes cousins, c'est le salon ! on va boire un petit verre : j'ai du marc de mon pays ! Avez-vous vu mes parents avant de partir ? ils sont bien... oui ! j'ai reçu une lettre de mon père : la récolte de chanvre a été bonne cette année et il y a eu beaucoup de fruits. Mon frère s'occupe de charbon de terre. S'il plaît à Dieu il réussira dans la pierre, il est fait pour la pierre. On dirait que tu as changé, Joseph ; tu as grandi ! Eh bien à quand le premier bébé ? on travaille pour ça ? allons ! Marie ! apportez le marc... Marie ! Marie !... elle est sortie...

M. JOSEPH

Oh ! pour la repopulation, je ne dis pas ! mais pour le plaisir, demandez-lui ! moi, je ne dis rien !

Mme JOSEPH

Si vous ne donnez pas plus pour le baptême du premier que vous n'avez donné pour les noces, nous ne vous ruinerons pas, pour sûr !

M. IKLÉ

On croit que j'ai de l'argent et je n'ai rien !

Mme JOSEPH

Vous avez vendu un vieux meuble que vous aviez quatre mille francs et vous avez une rue à vous. Vous êtes propriétaire de toutes les maisons de la rue, ici !

M. JOSEPH

Quand ta bonne s'est mariée, tu lui as fait cadeau d'une bague de cent cinquante francs.

Mme JOSEPH

Sans doute elle avait bien servi monsieur ton cousin ! mais moi je ne voudrais pas le servir : ce n'est pas qu'on n'ait pas besoin de monnaie ; nous sommes plutôt pauvres en arrivant dans la capitale, mais on sait ce que c'est que servir pour une bague de cent cinquante francs. C'est la mode de Paris.

M. IKLÉ

(va à une armoire vitrée pleine d'objets d'art, en sort trois petits verres sales et une bouteille. Silence.)

Si ça plaisait à Eugénie, ma femme, je vous

prendrais bien comme bonne ! mais elle est très contente de la sienne et j'ai peur qu'elle ne veuille pas s'en séparer, ma cousine.

Mme JOSEPH

Combien me donneriez-vous ?

M. IKLÉ

Puisque vous êtes ma cousine, je vous donnerais trente-cinq francs et bien nourrie ; vous coucheriez dehors.

Mme JOSEPH

Je n'ai jamais servi à moins de quarante francs à Guéret, moi, monsieur !... et à Paris on donne cinquante. Et puis je ne coucherai pas avec vous comme l'autre, faut pas croire.

M. JOSEPH

Ça ! non !

M. IKLÉ

Ma femme ne voudrait pas et puis vous voyez bien que je plaisante... allons ! un petit verre de marc du pays ! Tu ne fumes pas, Joseph : tu n'as pas de pipe ? veux-tu que je te prête une pipe. Attendez que je donne un coup au feu. Le poële est très mauvais, je l'ai réparé hier, mais il ne fonctionne pas. Alors, tenez ! j'ai une affaire, décidément, j'ai une affaire à vous proposer *(il change de ton)*. Journellement des personnes de mérite quittent leur pays natal où leurs légitimes ambitions ne trouvent pas à se satisfaire, elles viennent à Paris, attirées par la facilité

qu'offrent les grands centres aux gens actifs désireux de faire leur fortune en peu de temps. Ces personnes se trouvent souvent arrêtées dès leurs premiers pas par des difficultés qui pourraient paraître insurmontables et qui le sont en réalité : 1° manque de capitaux ; 2° manque de relations ; 3° manque des connaissances de la vie parisienne. Il n'en est pas ainsi pour vous, mes cousins : vous arrivez à Paris ; vous débarquez du pays de la Creuse (un beau pays, un peu montagneux, mais bien cultivé), vous arrivez chez le cousin Iklé, vous vous dites : il va nous aider. Eh bien oui ! je vais vous aider.

M. JOSEPH *(donne un coup de coude à sa femme)*

Ah ! millé dious ! intelligento, puto !

M. IKLÉ

Les qualités commerciales sont la correction, l'ordre, l'économie, l'habileté en affaires. Qu'est-ce qu'un commerçant qui n'a pas au moins l'une de ces qualités ? rien, ou presque rien, sinon moins que rien. Ces qualités, Joseph, tu les as et je crois que ta femme les a également. Mais qu'est-ce qu'un commerçant qui, ayant les qualités du bon commerçant, n'a pas une base d'opérations solide, et je n'entends pas par base d'opérations solide l'argent monnayé, j'entends un commerce dans lequel il ait à défaut d'entente spéciale un excellent conseiller, j'entends une boutique dont le propriétaire soit suffisamment

intelligent et indulgent pour n'être pas trop dur dans les paiements au début.

M. JOSEPH

Ah ! millé dious ! millé dious ! cousin, tu es un brave !

M. IKLÉ

Voilà : j'ai une petite bicoque ici dans le faubourg ! cette bicoque a un magasin ! on m'a proposé souvent de me la louer, à cause du grand avenir de ce faubourg et des facilités d'agrandissement que je puis donner, étant le seul propriétaire des maisons du voisinage. J'ai répondu : « Je ne suis pas un propriétaire vulgaire, je suis le père de mon quartier. Mon quartier n'a pas d'épicier digne de ce nom, je ne louerai qu'à un épicier digne de ce nom. »

Mme JOSEPH *(bas à Joseph)*

Prends garde, Joseph.

M. IKLÉ

Cet épicier, ce sera vous, madame Joseph ! et qui empêchera, pendant que vous prendrez soin de la boutique que Joseph trouve un petit emploi au gaz ou à la mairie de l'arrondissement ? J'ai des relations, moi, je peux lui faire avoir quelque chose. Plus tard, quand vous vous agrandirez, il y aura besoin d'un homme à la maison, d'une tête solide ; alors il quittera son emploi, il reviendra près de son épouse.

Mme JOSEPH

Et alorsse ? quelles conditions faites-vous ?

M. IKLÉ

Je prends tout sur moi ! je suis votre cousin, je suis votre ami, je suis arrivé avant vous à Paris, j'aide les nouveaux venus. Voilà ! ça te va-t-il, Joseph ?

M. JOSEPH

Millé dious ! si ça me va !... tope-là ! mille dié ! nous aurons du bon vin dans la cave.

Mme JOSEPH

Vous prenez tout sur vous, mais ça ne dit rien. Laisse-le parler, Joseph, et pas de menteries, vous savez, parce que vous savez, je n'aime pas qu'on me mente, moi !

M. IKLÉ

Je vous établis épiciers, je me fais commissionnaire, c'est-à-dire que je me charge de vous fournir toutes les marchandises avec des latitudes pour le paiement. En revanche, vous signez un bail... et à de bonnes conditions ; vous pouvez avoir confiance en moi. Je ne vous demanderais qu'une chose en échange des grands services que je vais vous rendre : vous vous chargez de hausser la maison d'un étage.

Mme JOSEPH

Hausser la maison d'un étage ! et pourquoi

donc ça ? Elle n'est donc point assez haute, votre maison.

M. JOSEPH

Tenez ! au pays il y avait un homme qui a commencé comme ça avec un cousin à lui... il est riche à plus d'un million aujourd'hui.

M. IKLÉ *(à part)*

Je crois que ça mord. *(Haut.)* Eh bien ça vous va-t-il, madame Joseph ?

Mme JOSEPH

Ça dépend !

M. IKLÉ

Je vous mets la fortune en main et vous répondez « Ça dépend ! »

Mme JOSEPH

Laissez-nous réfléchir quelques jours. On ne peut prendre une maison chat en poche comme on retourne une omelette, dame ! Il n'y a pas de bonne soupe sans beurre.

M. IKLÉ

Eh ! bien ! je vous laisse dix minutes ! débrouillez-vous ! J'ai besoin de tabac, je vais aller chercher du tabac. Il est trois heures, à trois heures dix je serai remonté. En deux ans vous pouvez faire votre affaire si vous voulez m'écouter. Dame ! quand on a une occasion en main, il n'y a qu'à marcher. Vous savez ! il y a un proverbe

qui dit : « L'occasion est là ! l'occasion était là ! l'occasion ne reviendra pas ! » Ne vous gênez pas pour prendre du marc. La boisson est le luxe de la maison, ici ; ça ne coûte pas bien cher !

M. JOSEPH

Toi ! tu es un homme capable ! tu es riche à millions ! je te prédis que tu iras jusqu'au billion, au trillion et même au quatrillion. Ah ! millé dious ! que tu parles bien !... tu te rappelles quand nous allions chercher des nids dans la montagne ? mais que tu parles bien, nom de chien ! que tu parles bien. J'aurai jamais cru ça de toi !

(M. Iklé sort.)

SCÈNE IV

M. Joseph, Mme Joseph.

Mme JOSEPH

Méfie-toi, Joseph ! il est malin ! oh ! qu'il est malin. Je te dis, Joseph, de te méfier, c'est un diable d'homme, c'est un rusé, c'est un Satan, c'est un Gaspard !

M. JOSEPH

C'est toi qui es une femme du diable ! rusée et

en dessous ! toujours à tripatouiller ! toujours à voir le mal.

Mme JOSEPH

Eh bien ! débrouille-toi tout seul si tu ne veux pas m'écouter ! Je t'ai prévenu ! Méfie-toi de ce diable-là : j'ai mon idée, c'est un coquin.

M. JOSEPH

Quoi ! c'est mon cousin ! nous avons été ensemble à l'école, c'est sacré ! nous avons gardé les bêtes ensemble, nous avons déniché les oiseaux ensemble !

Mme JOSEPH

Bêta ! c'est devenu un monsieur, maintenant, et toi qu'est-ce que tu es ? qu'est-ce que tu te crois, donc ? Je te dis : méfie-toi.

M. JOSEPH

Tais-toi, femme ! tu vois ce que je dis : nous voilà riches ! on n'a qu'à écouter le cousin. Je le connais comme si c'était moi. C'est un homme, ça !

Mme JOSEPH

Sûrement il est plus malin que toi ! il y a un trafic du diable là-dessous. Il tâchera de nous vendre plus cher que ça ne vaut ! quelque manigance. Moi ! je ne sais pas, mais cette construction d'un étage en plus, ça m'affole. Il en veut à nos écus... pourquoi donc qu'il ne le construit pas,

lui, son étage ? pourquoi que tu veux que je le construise cet étage.

M. JOSEPH

Rien ne m'ôtera de l'idée qu'il ne veut que notre bien, cet homme-là ! Tu vois toujours le mal partout.

Mme JOSEPH

Si nous ne réussissons pas, il reprendra sa marchandise et sa boutique avec la plus-value de l'étage. Je suis plus maligne que toi.

M. JOSEPH

Tu as peut-être bien raison.

Mme JOSEPH

Il en a roulé de plus fort que toi. Comment ! voilà un homme qui ne sait pas mieux lire et écrire que toi et qui a toute une rue qui ne lui a pas coûté un sou, cet homme-là doit savoir faire des calculs de tête à frémir. Et tu ne te méfies de rien. N'aie pas peur, toute cuisinière que je suis, je vais lui en remontrer. D'abord tu vas lui dire que tu as beaucoup mieux... après quoi, il faut que tu sortes d'ici avec tes quinze cents francs dans la poche et ton mouchoir par-dessus pour que ça ne tombe pas.

M. JOSEPH

Comment ça ? j'ai beaucoup mieux ? puisque je n'ai rien. Tu vois bien que tu déraisonnes.

Mme JOSEPH

Tu lui diras qu'on t'a proposé une boutique d'épicerie à Meudon, toute installée, confort moderne, gaz et eau ; tu lui demanderas le prix de son loyer et tu diras que le loyer est meilleur marché. Alors on verra ! Pour les quinze cents francs, laisse-moi faire.

SCÈNE V

LES MÊMES, M. IKLÉ.

M. IKLÉ

Vous avez laissé éteindre mon feu ! *(il le gratte)* eh bien ! vous n'avez pas bu de marc, mauvais signe ! Vous avez réfléchi à la petite proposition que je vous ai faite. Vous ne voulez pas ? hem ! hem !

Mme JOSEPH

Parle.

M. JOSEPH

Parle, toi.

Mme JOSEPH

Je te dis de parler. C'est toi l'homme, c'est à toi de parler.

M. JOSEPH

Non, je te dis. C'est toi qui décide.

Mme JOSEPH

Eh bien ! je dis : « Ça dépend ! » Je dis que ça dépend.

M. IKLÉ

Ça n'est pas une réponse, ça. Répondez ! de quoi est-ce que ça dépend ?

M. JOSEPH

Ça dépend du prix du loyer... de combien est le loyer ? ah ! ah ! c'est ça ! c'est-y ça ?

M. IKLÉ

2.600... net de toutes charges !

Mme JOSEPH

(donne un grand coup à son mari et se met entre eux) Nous avons trouvé 1.800 à Meudon, une maison... mais tout ce qu'il y a de bien. Confort moderne... eau et gaz partout et pas d'étage à construire.

M. IKLÉ

Ne soyez pas bête, voyons ! je vous dis que je vous fournirai tout. C'est une occasion. Je sais ce que vous voulez dire... à Meudon... je connais la masure. Méfiez-vous ! elle appartient à un vieux ladre.

Mme JOSEPH

Comment s'appelle-t-il, puisque vous êtes si malin ?

M. IKLÉ

Je ne sais plus son nom ; vous savez, on connaît tant de monde à Paris ! mais il a la réputation d'un vieux ladre, c'est une canaille.

(M. et Mme Joseph se tordent de rire.)

Mme JOSEPH *(à son mari)*

Tu vois bien !

M. JOSEPH

Tu es roublarde ! tu es fine !

M. IKLÉ

D'abord cette partie de Meudon n'est pas commerçante du tout. Et puis...

Mme JOSEPH

Nous voulions vous parler aussi de la petite dette.

M. IKLÉ

Vous voulez parler des quinze cents francs que Joseph m'a prêtés quand j'ai quitté la Creuse. Je n'ai pas encore pu les lui rendre, tant j'ai eu d'ennuis depuis une dizaine d'années. Ne croyez pas que je sois bien heureux, allez ! ma femme est terrible ! Eugénie a un caractère insupportable ; c'est une femme très bien, elle est très comme il faut et elle comprend les affaires mieux que moi, mais elle dépense tout ce que je gagne à la sueur de mon front. Je suis obligé de travailler comme un nègre. Elle a été malade...

Mme JOSEPH

Qu'est-ce qu'elle a eu comme ça ?

M. IKLÉ

Mal aux reins.

M. JOSEPH

Il faut lui faire de la tisane avec de la fleur de ronces et des cataplasmes de genêts.

Mme JOSEPH

Madame doit avoir un médecin...

M. JOSEPH

Ça coûte cher ! vois-tu, c'est ma femme qui te demande les quinze cents francs. Moi jamais je n'aurais osé. Oh ! je sais ! tu n'es pas aussi riche qu'on le dit dans le pays.

M. IKLÉ

Bon Joseph, va ! tu as toujours été bien aimable ! nous sommes de bons amis et je n'en ai pas beaucoup. Ils m'ont tous déçu et les femmes m'ont joué des tours bien que je ne l'avoue pas. Toi, tu es un homme digne et fort et tu es une bonne personne.

Mme JOSEPH

Tatata ! monsieur Iklé... mais est-ce que madame sait que vous avez donné une bague de cent cinquante francs à votre bonne quand elle s'est mariée.

M. IKLÉ

Ah ! ce sacré feu qui est éteint. Il faudra que je démonte ce poële-là demain.

Mme JOSEPH

Je vous demande si votre dame sait que vous avez acheté une bague à Anna ?

M. IKLÉ

Hein ? qu'est-ce que vous dites ?

M. JOSEPH

Elle te demande au sujet de la bague... Anna était une fille du pays. Elle s'est vantée à Guéret que tu lui avais donné une bague quand elle s'est mariée.

Mme JOSEPH

Oh ! tu peux être tranquille, madame ne sait pas que monsieur a donné une bague à la bonne. Moi, j'ai une bague de mariage, mais c'est mon mari qui me l'a donnée.

M. IKLÉ

Montrez-la ! oh ! c'est de l'or ! du vrai or ! elle est jolie, ma foi.

Mme JOSEPH

Celle que vous avez donnée à la bonne était plus belle. Elle avait deux pierres. Est-ce que c'est madame qui l'avait choisie ?

M. IKLÉ

Oui ! j'entends bien ! j'entends bien... écoutez... si vous voulez accepter mon épicerie, je me chargerai de construire l'étage, moi-même.

Mme JOSEPH

Et moi, je vous dis qu'Anna, votre ancienne bonne, est mon amie là-bas au pays et qu'elle m'a dit tous vos micmacs et quel filou vous êtes avec les filles qui sont chez vous. Vous couchez avec elles, après quoi vous les renvoyez avec un cadeau ou bien vous les mariez et madame n'en sait rien... quelquefois vous les mettez dehors sans rien dans la poche. Capricieux que vous êtes.

IKLÉ *(riant)*

Allons ! un verre de marc ! Alors puisque ça ne vous plaît pas, je tâcherai de faire autre chose. Je ne laisserai pas des cousins dans la misère.

Mme JOSEPH

Vous nous devez quinze cents francs.

M. IKLÉ

Voulez-vous que nous prenions un temps fixe pour un à-compte.

M. JOSEPH

Ah ! c'est ça ! qui a un terme a la somme.

Mme JOSEPH

Qui a terme ne doit rien ! Pas de termes ! pas d'à-compte. La somme ! la somme tout de suite ou je parle à madame.

M. IKLÉ

Écoutez ! je n'ai rien ici ! ne soyez pas dure. J'ai bâti avec le Crédit Foncier. Je n'ai pas un sou. Nous vivons de crédit.

Mme JOSEPH

L'argent ! l'argent ! ou je dévalise tout ce qu'il y a ici.

M. IKLÉ

Prenez ce que vous voudrez.

(Mme Iklé paraît au fond ; elle a ouvert la porte.)

M. JOSEPH

Je m'en fiche pas mal de tous vos tableaux ! où est-ce que je mettrai ces saloperies-là ?

Mme JOSEPH

Où est-ce que je vendrai ces saletés-là.

M. JOSEPH

Ma femme a raison, millé dious ! rends-moi mes quinze cents francs ou je dirai au pays que tu es un coquin, le plus grand diable du monde et un gaspard.

Mme JOSEPH

Je dirai à madame que vous avez couché avec la bonne. Allons ! l'argent !

SCÈNE VI

LES MÊMES, Mme IKLÉ.

Mme IKLÉ

Eh bien ! en voilà des histoires ! en voilà un tapage ! il a couché avec la bonne ! est-ce que vous croyez que vous me l'apprenez ? C'est moi qui le lui ai conseillé parce qu'il a trop de tempérament pour moi. Et maintenant ! allez, ouste ! vous allez vous en aller tous les deux ! et qu'on n'entende plus parler de vous ! jamais.

Mme JOSEPH

Mon Dieu ! madame ! on n'est pas des malhonnêtes gens parce qu'on réclame son dû.

M. JOSEPH

Voilà douze ans qu'il me le doit, je ne lui ai jamais réclamé, mon dû. Faut avouer que je suis un homme patient.

Mme IKLÉ

Savez-vous comment ça s'appelle, ce que vous

faites : c'est du chantage ! Vous allez vous en aller si vous ne voulez pas que je vous poursuive en justice.

Mme JOSEPH

En justice ! en justice ! des braves gens qui n'ont jamais fait de tort d'un sou à personne. Qu'est-ce que vous êtes, vous autres, pour me mener en justice ? je suis une brave femme, moi, et vous n'êtes que fripouilles, cocus et Cie. Je connais la vie, moi, je connais le bourgeois, vous n'êtes que des cocus et des avares. Voilà.

Mme IKLÉ

Allez-vous-en ou je vous frappe.

(Elle les poursuit avec un parapluie.)

M. JOSEPH

Touchez-moi ! touchez-moi ! touchez-moi !...

Mme JOSEPH *(à Joseph)*

Laisse-la frapper ; c'est nous qui la conduirons en justice.

(A ces mots, Mme Iklé baisse son parapluie.)

Mme JOSEPH

Ils ne sont pas même mariés !

M. IKLÉ

Allez-vous-en, mes braves gens !

Mme JOSEPH
(sur le bas de la porte)

Ménage de cocus.

SCÈNE VII

M. et Mme Iklé.

Mme IKLÉ

Maintenant, à nous deux ! ah ! c'est comme ça que tu couches avec les bonnes ! tiens.

(Elle le frappe avec son parapluie, il attrape une chaise.)

Imbécile ! qui ne sait pas même rouler deux paysans. Ah ! j'en ai assez de vivre avec un porc pareil.

LE TESTAMENT

— Nous sommes plus qu'amies, nous sommes sœurs, disait Anne Laghouat à ses deux compagnes, pourtant si l'une de nous mourait, son bien irait à sa famille.

— Nous sommes plus que sœurs et plus qu'amies, nous vivons ensemble depuis trente-trois ans et il n'y a jamais eu de querelles entre nous ; les sœurs se querellent et les amies se brouillent ; nous avons su travailler ensemble à notre métier de couronnes mortuaires, nous avons su mettre nos bénéfices de côté sans échanger d'autres paroles que des paroles de paix, disait Émilie Tanguy.

— Si l'une de nous mourait, son bien irait à sa famille : faisons notre testament pour déshériter nos familles, disait Catherine Tanguy.

Le jour qu'il y eût le choléra en ville, Anne Laghouat fut atteinte dans la nuit du 4 janvier au 5.

— Anne Laghouat, notre chère compagne, est malade du choléra et son testament n'est pas fait. Elle va mourir et son frère le douanier viendra réclamer son héritage. Que faire ?

— O ma chère Catherine Tanguy, ne parlez

pas d'argent devant nous au moment que nous sommes touchées par le malheur, disait Émilie.

— Laquelle de nous deux osera parler à Anne Laghouat ? Il le faut pour satisfaire son propre désir et nous épargner des ennuis.

— Parlez-lui donc si vous en avez le courage.

Anne Laghouat se tordait sur son lit comme une femme qui accouche. Le docteur secouait la tête tristement par politesse.

« Docteur, nous nous sommes promis de nous laisser l'une à l'autre en mourant le bien que nous avons gagné ensemble. Vous plairait-il d'aller chercher le notaire en sortant ?

— Il est trop tard, mademoiselle. Votre amie ne sera plus de ce monde dans un quart d'heure. Faites-lui écrire et dater le testament, elle en aura peut-être la force ; surtout, qu'elle le signe.

Anne Laghouat n'était plus que sueur et pâleur sur son lit et Catherine Tanguy lui présentait la plume.

— Anne, revenez à vous, retrouvez votre esprit, disait Catherine, écrivez votre testament ; vous n'auriez pas le cœur de laisser vos amies dans la peine si vous mouriez.

La malade se redressa et prit la plume en tremblant.

— Voilà une mauvaise action ; nous en serons punies, Catherine, disait la troisième.

— Non, non, Émilie, disait Catherine ; ce qui est raisonnable n'est jamais mauvais. Écrivez, Anne Laghouat.

Anne Laghouat, appuyée sur son coude, n'avait plus la force d'écarter les cheveux qui cachaient le papier. Émilie voulait prier pour se faire pardonner par Dieu, mais malgré elle ses yeux étaient à la page blanche .Quand tout fut fini, Catherine replaça la malheureuse dans ses draps : elle avait les jambes froides.

— Mon Dieu, dit Émilie, elle n'a pas signé le testament ; il ne vaut rien.

Toute la nuit, Catherine et Émilie se regardèrent devant le lit de la mourante sans oser lui remettre la plume. Catherine s'y décida, mais Anne Laghouat était morte.

*
* *

Quand la morte fut ensevelie, le douanier son frère fut chez les deux amies :

« La démarche que je fais près de vous ne sera peut-être pas de votre goût, mesdemoiselles. Ma sœur avait du bien, mais ce bien-là fut autant gagné par vous que par elle. Il n'est pas très logique que j'en devienne possesseur. Cependant ma situation ne me permet pas de faire le délicat : je ne suis qu'un douanier et je n'ai que ma solde.

— Monsieur, dit Émilie, c'est votre droit. Il est bien douloureux de parler d'intérêt quand on est dans le chagrin.

— Émilie, dit Catherine, allez dans votre chambre et laissez-moi causer avec M. Laghouat.

— Mademoiselle, il ne s'agirait que de mon

bien-être, j'aurai peut-être le devoir ou le droit de faire le généreux, mais j'ai trois enfants et mes enfants pourraient légitimement me reprocher un jour un acte trop désintéressé.

— Monsieur, dit Catherine, votre sœur a fait un testament ; le voici.

— Ah ! s'il y a un testament ! je n'ai plus qu'à me retirer. Est-il bon ?

Il regarda le testament et il sortit. On ne le revit plus.

Émilie disait à Catherine :

« Nous avons volé ce pauvre garçon-là ! »

BONNES INTENTIONS

La présence de Dieu dans les différents sanctuaires ne se manifeste pas chez les mêmes dévots par de mêmes émotions. Des affiches dénoncent l'existence des voyages pieux et celle des agences qui les organisent vers les sanctuaires les plus émouvants. Je respecte, j'admire, j'aime l'ardeur des pélerins pour la connaissance de Dieu par ses multiples aspects. Je ne les veux croire ni des habitués, ni des sensuels, ni des gourmands de sentiments pas plus que je ne fais du savant devant la vérité, de l'explorateur devant la terre inconnue. Vraiment, il y a de beaux caractères dans la pépinière de Dieu... j'en ai fréquenté... j'en fréquente... dans celle du diable aussi... c'est troublant. Je ne puis parler de ces fortes âmes que l'espoir de s'approcher de l'Œil et du Cœur de N.-S. transporte souvent pauvres d'argent bien au-delà des gares, en Italie, en Espagne. Je ne veux pas parler davantage des fidèles de nos fêtes paroissiales à Paris qui à Sainte-Geneviève et à Saint-Sulpice le 2 et le 19 janvier, à Saint-Médard le 8 juin, à Saint-Eustache le 29 septembre, à Saint-Roch le 16 août, à Notre-Dame-des-Victoires en tous temps et certains

dimanches au Sacré-Cœur apportent leur zèle d'organisateurs dans les processions, leur calme douleur résignée, qui se connaissent et se reconnaissent sans se saluer, déplorent dans les coins le malheur des temps, notent les coups de la vengeance de Dieu ou les miracles de sa Miséricorde. Je ne veux parler que d'un seul de ces pélerins des églises parisiennes, j'en veux parler, car personne ne s'aviserait de le faire.

Il est si petit, il a si peu de corps qu'on ne le remarque pas ; il a les traits si rougeauds, si ronds, si effacés qu'il semble n'en avoir aucun. Plus de cheveux, pas de moustaches, point d'âge. A-t-il un nom ? « Il est ici tous les jours », me dit un Suisse près de qui je m'enquérais de lui parce qu'il avait parlé à un prêtre trop gaiement en l'appelant « Monsieur » en s'excusant, en bredouillant. « Oh ! c'est un monsieur très bien : il est très donnant... toujours ! tenez ! le voilà à la chapelle Saint-Joseph en train de pleurer. Il fait toutes les églises de Paris comme ça. » Je le regardai : il a la bouche mince et méchante, les yeux sans vie... ou plutôt... oui plutôt... plutôt pervers... ma foi ! Ses habits sont élégants mais fatigués. Son chapeau a coûté cher à quelqu'un mais pas à lui ! son pardessus est superbe mais ne lui va vraiment pas assez ! Le voilà qui s'essaie à l'onction près du suisse : c'est un comédien ! Tiens, il sourit ! Oh ! quelle souffrance secrète, quelle naïve bonté ! c'est un philanthrope par désespoir et par habitude. Non ! Il n'est pas

pareil aux dévots. Je le surnomme le « petit homme des églises », c'est le héros de cette histoire qu'on m'a contée.

A tout petits pas assez rapides, il tourne autour de la nef dans une église de faubourg : il ne prie pas, il est dur et orgueilleux ; il cherche la sacristie, elle est devant lui, il la cherche encore, il est myope ou distrait. « Sacristie ! ah ! c'est là ? » Il hésite encore, il entre ; il s'arrête ; il attend qu'on le remarque, mais qui le remarquerait ?

« C'est un mariage ?... c'est pour un enterrement ?... » Le petit homme des églises prend beaucoup d'onction et de politesse.

« Je... c'est... non... moins important que... excusez-moi, monsieur l'abbé, c'est mon agenda... un petit service que... pouvez-vous... ce n'est pas un livre de messe... les monuments de Paris... mon agenda ne mentionne dans ce quartier que Saint-Jean de Belleville et Saint-Joseph de Ménilmontant. Est-ce qu'il y a d'autres églises ?

— Il y a boulevard de la Villette la chapelle de la Vierge dans une imprimerie. Il y a rue de Bagnolet l'église flamande de la Sainte-Famille : il y a près du canal Saint-Martin...

— Je la connais... je suis désolé... merci... je la connais... désolé... mais si ! mais non ! oh ! ne me reconduisez pas. »

Le prêtre l'a pris pour un étranger qui visite Paris et peut-être pour un fou s'il l'a vu se remettre à pleurer sans savoir pourquoi.

Depuis qu'ils n'étaient plus retenus par les

devoirs de la guerre, les hommes de cette époque songeaient à ceux de la famille : au mariage ! et on demandait à Dieu de consacrer les unions plus souvent que jadis, les douleurs de la guerre ayant attendri les cœurs et les ayant rapprochés du Consolateur Divin. Un samedi vers midi le grotesque petit homme des églises entra à Saint-Joseph de Ménilmontant, sanctuaire neuf mais souillé par les foules comme une école communale. Les cortèges de noces étaient plus nombreux que les prêtres et moins nombreux que les chapelles de la grande église.

« Bénissez tous les fidèles qui sont venus recevoir le Sacrement de mariage, disait le petit homme à genoux sur les marches d'une chapelle. Donnez-moi un peu d'intelligence aujourd'hui et je ne mangerai que des légumes ce matin, un peu d'intelligence car je ne comprends rien de rien. Saint Joseph, donnez-moi des pensées plus chastes car l'obscénité est dans mes yeux, dans mes oreilles et dans ma tête. Sacré-Cœur, donnez-moi l'amour de l'humanité, disait-il ailleurs, car je me réjouis de son malheur et la méchanceté et la vengeance sortent de moi naturellement. »

Il avait parlé à la moitié des saints honorés d'autels en ce lieu et s'apprêtait à visiter les autres quand il fut arrêté par les cortèges nuptiaux. Alors derrière chacune de ces nouvelles familles il médita sur ses malheurs possibles priant Dieu de les détourner d'elles. Toujours priant, toujours pleurant, il arriva près d'une

porte grande et close et près d'une chapelle qui eût été claire si les vitres en étaient restées blanches et qui devait être égayée un jour par les boiseries d'une consécration. A cette grotte sans miracle deux marches conduisaient que deux cierges n'éclairaient pas. Là trois malheureux attendaient un prêtre : il vint sans faste portant un livre. Un ouvrier noir le suivait plus fait pour servir les morts que les vivants. Oh ! le pauvre mariage que voilà ! pas de chaises ! pas d'amis ! un témoin, un seul, bossu, falot, louche et blond, accroupi sur un prie-Dieu :

« Rébecca... patriarches... pas de brutalités... Dieu d'Israël... la femme forte... Jésus-Christ... »

Le prêtre lit très bas. Le grotesque petit homme des églises n'écoute pas ; il regarde la triste humanité, la robe et le chapeau secs que cette servante mariée a cousus en suivant la mode vaguement, et, le teint rougi par la timidité ou par des travaux militaires récents, ce garçon de café endimanché. Le prêtre dit très vite : « Mettez votre main droite sur celle de votre épouse. Vous êtes unis devant Dieu. »

« Enfants, mes enfants ! pense le grotesque petit homme des églises, enfants de ce peuple. Il y avait un ami à votre noce, mes enfants. Mes prières valent celles d'une foule, ma prière est plus forte que celle des mondains impies, mes enfants. Vous n'avez pas eu de messe mais vous avez eu des prières amicales. Bénissez-les, mon Dieu.

— Attendez-moi là, dit simplement le prêtre. Je vais jusqu'à la sacristie chercher le registre des mariages. Vous savez signer ? à la bonne heure !... je... n'ai pas parlé des bagues... houm ! Attendez-moi là... »

Alors l'époux dit devant Dieu :

— Tu le connais le petit vieux qui est vissé derrière depuis le commencement. Si ! tu le connais, va ! t'as toujours aimé les vieux. Il pleure parce que tu t'maries tiens, c't'idée.

— T'avais promis qu' c'était fini après le mariage.

— T'as juré qu't'en avais jamais eu d'autres que moi. A preuve qu'on se mariera à l'Église, t'as dit. On se mariera par le prêtre, à preuve que j'suis pas une saleté. Eh bien ! ça fait que t'es deux fois plus saleté.

Le témoin bossu et blond mettait les doigts dans le nez. C'est un savetier de la rue de Tlemcen qui a troqué contre l'apéritif et le déjeuner une matinée de travail et de gain.

« Et toute ma vie je prierai pour eux : ils ne me verront pas et Dieu les comblera de prospérité. Ils me devront le bonheur et nul que Dieu ne le saura. Saint Joseph n'était pas plus riche quand il prit Marie devant Dieu... devant Dieu... devant Dieu. »

Ainsi pensait le petit homme des églises et malgré l'envie qu'il en avait il n'osa pas avec le témoin bossu et blond signer le registre apporté par le prêtre.

Une heure après au milieu d'ouvriers bruyants et résignés le petit homme des églises rêvait devant un couvert de fer, une table en marbre blanc, un plat de haricots roses et une carafe d'eau. Il ne comprit ni la présence debout, à cette table, du marié qu'il avait béni, ni les paroles qu'il lui disait.

« Alors ! c'est-y à Madame que vous en avez ? D'où donc que vous la connaissez, Madame ? Vous pouvez y faire société à Madame car nous autres on va bouffer ailleurs, pas, Charles ?

— Laisse-le donc, disait Charles, tu vois bien que c'est un louftingue.

— J'aime pas beaucoup qu'on se foute de moi. »

Le petit homme des églises n'eut ni le courage d'achever son maigre repas ni celui de l'abandonner, ni celui de répondre aux paroles brutales des hommes, au regard douloureux de la pauvre mariée solitaire. Vaguement il devinait toute intervention nuisible, toute explication inutile. Le premier pas vers la sainteté est la conquête du calme intérieur, il s'essaya à retrouver ce qu'il en avait perdu.

Le même soir, dans une chambre d'hôtel, rue des Amandiers, un garçon de café enlevait son habit de travail :

« Je te ferai parler ! Je t'en ferai tant que tu finiras par parler ! »

Il y avait une voix qui venait du mur, de la nuit, des épaules, et qui disait :

« Pas celui-là, j'te dis, Alfred ! Pas celui-là. »

Le petit homme des églises s'appelle M. le marquis Mesmin Crescent Lepan de la Cressonoye.

ENTREPOT VOLTAIRE. GROS ET DÉTAIL. ARTICLES EN TOUT GENRE

L'arrivée d'un petit garçon au Rayon des Porcelaines.

M. Delestre, le chef de Rayon de la Porcelaine, est un homme grand et mou. Il est, dit-on, plus habile pianiste qu'habile commerçant. Il a les cheveux blonds et dressés en brosse. Ses vêtements sont plus recherchés que propres. Il est liseur de romans, amateur de théâtre. Il se dépêche souvent, mais sa précipitation se perd dans le vague et il finit par s'asseoir. Il est distrait, préoccupé de « bien faire » socialement.

Pour remplacer Albert qui s'est engagé dans l'infanterie de marine et qu'il avait « formé », comme on dit dans le commerce, on lui envoie de la Direction un petit garçon de treize ans qui en paraît huit et qu'il devra « former ». Le petit garçon a l'air d'un séraphin pour pâtissiers à cause de ses cheveux qui sont comme un matelas encadrant son front et de ses yeux éteints.

PERSONNAGES

M. Delestre, *chef de rayon de la Porcelaine.*
Henri, *le nouveau,* 13 *ans.*
Alfred, *l'emballeur de la Porcelaine.*
Employés, emballeurs.

SCÈNE I

Le Chef : Alors ! c'est toi qu'on m'envoie pour remplacer Albert.

— Oui, m'sieu.

— Tu auras fort à faire, car c'était un excellent employé. Ce n'est pas parce que c'est moi qui l'ai formé, mais c'était un excellent employé. Peut-être pas toujours très commode... J'espère que tu seras plus agréable que lui... mais c'était ce qui s'appelle un excellent employé.

— Oui, m'sieu.

— Comment ? oui... m'sieu... tu connaissais Albert.

— C'était un ami à moi ; ma sœur n'a pas voulu se marier avec lui parce qu'il n'avait rien que ce qu'il avait sur le dos.

— Quel âge as-tu ?

— Treize ans.

— Tu as ton certificat d'études ?

— Oui, m'sieu.

— Tu étais au Rayon de la Comptabilité. Qu'est-ce que tu as appris à la Comptabilité ?

— A tirer une escompte sur les factures.

— Ah ! tu sais tirer les escomptes... il faut dire un escompte... tu sais lire et écrire par conséquent... et nager comme on dit à la caserne. *(Henri rougit.)* Tu verras ça quand tu seras à la caserne. Je ne te demande pas si tu es marié et père de famille. *(Henri rougit.) (Rire général des employés et des emballeurs sous la vitre.)* Tu es chez tes parents ?

— Non, m'sieu.

— Comment ! non ! m'sieu ? Chez qui es-tu alors ?

— Chez ma sœur.

— Elle est mariée, ta sœur ?

— Non, m'sieu ! Elle a quéqu'un.

— Ah ! elle a quelqu'un. Bon ! Quel métier a-t-elle ?

— C'est-à-dire qu'elle est brunisseuse mais Lui a pris le métier de mon frère parce qu'on gagne plus.

— Et ta sœur ?

— Lui est aux halles le soir pour les oranges.

— Et ta sœur ?

— Elle est aux halles aussi pour les oranges.

— Et toi, tu n'as pas eu envie d'aller aux halles pour les oranges.

— Ah ! il n'y a pas de place pour tant de monde que ça.

— Ah ! il n'y a pas de place pour tant de monde que ça, aux Halles. Qui est ce monde là qui ne laisse pas de place aux Halles pour les oranges ?

— Y a ma sœur, y a son frère à Lui, mon beau-frère censément, y a le beau-frère de son beau-frère, vu qu'il est marié avec une sœur à Lui.

— Tu manges avec eux le soir ?

— Oui... chez sa mère à Lui.

— Ah ! et qu'est-ce qu'elle fait sa mère à Lui ?

— Elle est aux Halles aussi avec eusses.

— Pour les oranges ?

— Non ! pour les escargots.

(Rire des employés et des emballeurs.)

— Il y a longtemps que tu es ici à la maison ?

— Deux ans, m'sieu.

— Deux ans, c'est un petit bail déjà. Eh bien ! tâche de bien te conduire, tu es jeune, tu as l'avenir devant toi. Ici tous les employés ont leur baton de maréchal dans leur poche, c'est le cas de le dire.

— Oui, m'sieu !

— Allons ! on te mettra à l'emballage de la vaisselle pour commencer. A toi de te décrotter si tu aimes mieux tirer les escomptes. Attention ! si tu casses quelque chose, tu resteras à l'emballage jusqu'à ce que tu ne casses plus ; si tu ne casses rien, on verra à te renvoyer aux escomptes.

SCÈNE II

(Entre Alfred, alsacien colosse, en tenue d'emballeur.)

LE CHEF. — Alfred, tu vas mettre ce petit au courant de l'emballage.

ALFRED. — Vous allez mettre ce gosse-là à la vaisselle. Vous n'êtes pas fou ?

— Alfred, je vous prie de ménager vos expressions.

— Je dis ce qu'il faut ! Je sais ce que j'ai à dire. Je n'en veux pas de ce gosse-là. D'abord je le connais, c'est un vaurien.

LE CHEF *(à Henri)*. — C'est vrai que tu es un vaurien ?

HENRI. — J'sais pas, moi, m'sieu.

LE CHEF. — Ah ! vous voyez bien... Voyons, Alfred... je vous en prie.

ALFRED. — Je dis que je n'en veux pas... ça suffit. Pour qu'y m'casse tout !

LE CHEF. — Et si je vous l'ordonnais... Alfred... je vous intime l'ordre...

ALFRED. — Alfred ne connaît pas ces mots-là.

(Sortie d'Alfred, puis du Chef minutieusement suivi par le petit.)

LE CHEF. — Enfin ! c'est un peu fort... dans mon propre rayon...

(Rire discret des employés et des emballeurs.)

C'est Albert qui les a tous mis sur ce pied-là. Albert était une forte tête mais un excellent employé. *(Il se mêle aux emballeurs.)*

Alfred, voilà assez longtemps que ça dure ! il faut que ça finisse.

ALFRED *(colère)*. — Oh ! la ferme !... ça va bien.

LE CHEF. — J'en ai assez et assez ! Je vous le déclare à vous, ainsi qu'aux autres, d'ailleurs. Vous avez des façons qui ne me vont pas du tout... depuis quelque temps... Ah ! ça, est-ce que je compte, oui... ou non ! Répondez-moi.

ALFRED *(détournant la tête)*. — Eh bien ! qu'est-ce que vous avez ?

LE CHEF. — Je me plaindrai, Alfred, je vous en avertis. A la fin ça devient de la bêtise. En somme, vous n'êtes pas le seul emballeur de la place de Paris. On verra lequel aura raison de vous ou de moi ?

(Alfred qui n'a pas cessé de montrer le derrière pour emballer se relève et croise les bras.)

— Qu'est-ce que je vous ai dit ?

(Le chef croise aussi les bras, cherche les mots, ne les trouve pas, se calme tout d'un coup.)

— Voyons, Alfred, voilà un enfant qu'on nous envoie de la Comptabilité pour le former à la vaisselle. Je vous demande de le dégrossir ; je vous en prie même au besoin (ce que je ne devrais pas être obligé de faire entre parenthèses) et voilà

comme vous me recevez. Voyons, Alfred, mon petit, c'est pas tout ça. Vous allez vous occuper de ça et que tout soit oublié.

— Alors, vous trouvez qu'il n'y a pas assez de casse ici ?

— Alfred, c'est-y oui, c'est-y non... *(silence)* eh bien, c'est bon... un autre veut-il s'occuper de ce petit-là ?

(Silence profond.)

— Alors c'est une révolte ? une révolution ? Eh bien, c'est bien. Viens avec moi, petit.

Le chef entre dans sa cage, installe l'enfant sur une chaise et compulse son courrier, tandis qu'Henri dessine des bonshommes sur du papier blanc.

ENTREPOT VOLTAIRE : LA FACTURE EN ANGLAIS

SCÈNE I

DELESTRE, HENRI.

« Quelle boîte ! ah ! je suis furieux ! qu'est-ce qu'ils veulent que je fiche avec ça ? c'est établi en anglais, ça ! Psssz !... est-ce que je comprends l'Anglais, moi ? Je ne vais pas me crever pour une facture en anglais, toujours ! disait M. Delestre, le chef du Rayon des Porcelaines et Cristaux. Tu ne sais pas l'anglais, toi, gamin, hein ? *(Il sourit)*. Non ! il me faudrait un homme de bonne volonté pour traduire... eh bien, viens ici, gamin ; va trouver le second de la Bonneterie, M. Lambert. Tu le connais, M. Lambert, c'est un ami à toi, hein ? et tu lui demanderas gentiment qu'il vienne me parler, tu lui diras que je compte sur lui immédiatement.

SCÈNE II

LAMBERT, DELESTRE.

« Dites-moi, Lambert, vous avez été dans les Banques, par conséquent vous savez bien un peu

d'anglais, vous ? moi aussi, ça va de soi, mais est-ce que vous comprenez un traître mot de cette facture ? moi je crois que je n'en sortirais qu'avec un turbin énorme.

— Écoutez, monsieur Delestre ! non ! n'est-ce pas ? moi j'ai demandé une augmentation à partir du 15 courant à valoir sur mes réclamations... on m'avait promis de me récompenser, n'est-ce pas ? moi je suis pour la justice : je comptais dessus : chose promise, chose due. Le patron ne marche pas pour une augmentation parce qu'on est en morte ! Quelle boîte ! Eh bien vous comprenez qu'en ce qui me concerne, c'est pas le moment de me demander du travail supplémentaire. Je ne suis pas engagé comme traducteur juré, pas ? alors je vais pas me donner du coton pour votre rectification. Non ! je rouspète jusqu'à la gauche... pas ?

— Lambert, vous connaissez mes sentiments... eh bien, bref ! vous me refusez un service d'ami *(il porte la main à son cœur)*. C'est mal !

— Monsieur Delestre, ce n'est pas un refus d'obéissance dans le service, c'est pour le principe. Je ne suis partisan ni des retards, ni des avances. Fais ce que dois, advienne que pourra.

— Vous me désolez ! eh bien, ça va bien ! Ah ! ce que c'est dur le personnel !

(Un instant après M. Delestre entrait dans la cage vitrée occupée par le bureau de M. Labbé, chef du Rayon des Confections pour Dames.)

SCÈNE III

LABBÉ, DELESTRE.

« Veuillez m'accorder un moment et je suis à vous, très cher... des affaires sérieuses... tout retombe sur ma tête, je suis littéralement accablé... je continue... continuez, Georges !... « *et que nous avons lieu d'être surpris, ces messieurs et moi de n'avoir pas encore reçu.* » Hem ! pour la formule finale il s'agit d'être correct sans laisser deviner son jeu. Voyons ! si je mets « *J'ai l'honneur de...* » j'ai l'air... non ! soyons froids, mais corrects ; mettez « Veuillez agréer nos salutations empressées ». Signature illisible. Ces bougres-là sont d'une habileté merveilleuse, mais ils comprendront à qui ils ont affaire... Je suis imperturbable, moi !... un rocher... Mettez ça au courrier et voyons autre chose... Ah... je suis à vous... Comment ça va-t-il, très cher ? Et... qu'est-ce qui me vaut l'avantage de votre charmante visite ? ce n'est pas tous les jours que nous avons le plaisir de vous recevoir à notre Rayon ?... Quelque drame, quelque mic-mac, je suppose ?... l'arrosage du chien ?... la demoiselle du téléphone ? non ?

— Pour l'instant je me contenterais de vous demander si vous avez une connaissance assez approfondie de l'anglais pour traduire ceci...

— Ah ! l'anglais ! la langue du monde chic.

Beuh ! oui ! quelques mots par ci par là comme tous les jeunes gens qui ont reçu une certaine éducation.

— J'ai en mains une facture anglaise... qu'est-ce qu'ils veulent que je fiche avec ça ? Je trouve triste et désagréable d'ennuyer ainsi les chefs de Rayons d'une façon aussi... peu intéressante. Sapristi ! il me semble qu'ils pourraient bien se donner la peine d'écrire les factures d'une façon compréhensible. Est-ce que je comprends l'anglais, moi ? qui a eu la satanée idée de passer une commande à ces Englishs ?

— Quels sales gens que ces Anglais ! le fait est qu'en matière de correction... les Anglais ne sont pas mal réussis. Évidemment il est certain que chacun écrit dans sa langue maternelle, mais le français est la langue diplomatique... ah ! ah ! ah ! Etes-vous partisan de l'esperanto... notez bien que bientôt il faudra être licencié ès-langues vivantes pour être chef de Rayon dans une maison un peu importante de la place.

— Est-ce que vous n'êtes pas bachelier ? Ma naturelle discrétion m'interdit de... mais je vous confie que je vous croyais bachelier.

— Bachelier ! Évidemment, mais ça ne prouve rien. Croyez bien que si je savais l'anglais je ne serais pas ici à l'heure qu'il est. D'ailleurs j'ai passé mon baccalauréat avec l'allemand. Enfin... vous... Bon ! en ce qui concerne la facture, ne vous affectez pas plus qu'il n'y a lieu, j'arrangerai ça : je vais aller voir Lutut aux Jouets d'Enfants...

Il a des notions d'anglais et nous nous entendons très bien.

SCÈNE IV

DELESTRE, LABBÉ, LUTUT, BONNET, EMPLOYÉS.

Le Rayon des Jouets d'Enfants était ému. Une troupe de fonctionnaires venus des différents Rayons attendait de phonographes tout neufs un petit concert. Or la boîte des aiguilles indispensables à la mécanique était égarée.

« Ah ! si jamais je pouvais me douter qui m'a joué ce tour-là, disait l'employé des Phonographes: il pourrait être sûr de son coup celui-là. Non seulement renvoyé, mais envoyé en correctionnelle, et ça ne serait pas long.

— Mes hommes ne sont pas des voleurs ! je suis sûr de mes hommes, disait le chef.

Ce n'était pas le moment de parler de la facture en anglais. M. Labbé et M. Delestre, la facture à la main, prenaient un air de circonstance, la figure des grandes catastrophes.

— La voilà ! la voilà !... Je savais bien qu'on ne vole pas dans mon rayon. » Immédiatement la petite troupe qui attend le concert entoure le comptoir où sont les disques et on examine les titres. MM. Labbé et Delestre essaient de s'approcher du chef de rayon Lutut ; mais celui-ci est très pris.

« Qu'est-ce que c'est ? une facture en anglais ? excusez-moi, messieurs, vous voyez ?...

Effectivement plusieurs messieurs près de lui examinent une mandoline.

« Dans ma mandoline les cordes ne sont pas si loin que ça du bois. J'appelle ça des chaudrons, moi !

— Ça ?... c'est de l'article de bazar... ça vaut 7 ou 8 francs.

— La mandoline n'est pas mon instrument, c'est la flûte.

— La flûte ?... un biberon, oui ! parlez-moi du violon.

Cependant aux cris des douces mélodies et des fanfares assourdies les plus lointains employés des deux sexes lèvent la tête et changent le travail en rêverie. M. Labbé s'approche habilement de M. Bonnet, des chaussures, qui regarde par-dessus son propre coude ; il se montre aujourd'hui amateur de musique et passe généralement pour savant.

Il prononce :

« Street, ça veut dire rue... London, ça veut dire Londres... and C°, ça veut dire et compagnie... mais le reste, vous savez... »

— La mandole est à la mandoline ce que le violoncelle est au violon.

— Vous avez des mandolinistes à l'Opéra.

— Un médiateur doit être très pointu. Tant qu'à choisir un médiateur, ce n'est pas celui-là que je choisirai.

— J'ai une véritable mandoline napolitaine, plate au dos.

— Ah ! c'est une mandoline d'accompagnement.

— Comment ? D'accompagnement ! ! Dites donc ! oh ! non, non et non ! une véritable mandoline : la vraie mandoline, la seule !

— Vous appréciez le charme de ce crin-crin-là, moi je trouve ça exécrable. C'est horrible ! Ah ! parlez-moi du piano : le piano me plaît énormément, dit M. Labbé. Ah ! oui ! une virtuose les bras nus dans un salon. Ah ! Écoutez donc, Lutut ! — C'est le triomphe du crétinisme, ces histoires-là — vous êtes lancé dans les études, vous avez des notions d'anglais ? Voilà Delestre qui a reçu une facture en anglais de ces imbéciles d'English ; voudriez-vous avoir la complaisance de jeter un coup d'œil là-dessus.

— Montrez voir ! comment allez-vous, Delestre ?... ah ! diable ! c'est que c'est tout entier en abréviation... Si c'était en toutes lettres, je ne dis pas... et encore !... je ne suis pas si fort que ça, moi, vous savez ! Ah ! si ma femme était là ! elle va à Pigier tous les soirs. Ce que vous auriez de mieux à faire ce serait de monter à la direction ; le patron sait l'anglais.

— Mon bon, j'hésite ! comme c'est désagréable ! ! non ! pour que le patron apprenne que je ne sais pas l'anglais ? non ! c'est désagréable !

— Le patron n'est pas là ! il est à Bordeaux, dit quelqu'un. Collationnez la camelote avec les

chiffres de la facture et déclarez conforme. Tiens ! pardi !

— Vous avez raison ! »

Delestre se sépara de ses collègues dans l'intention de collationner, mais Labbé lui dit :

« Ce sont des garçons assez aimables, mais quel milieu ! pauvres bougres ! la mandoline ! et ça se gobe encore ! ça se pose et ça n'a pas une idée en tête. Voilà à quoi on s'occupe dans une maison sérieuse au lieu d'étudier les langues ! »

Or on ne trouva pas la « camelote » anglaise ! Nulle caisse offrant l'apparence de « camelote » anglaise ! nul avis ! nul récépissé la signalant, à la Réception ni au Rayon.

« Inutile de chercher davantage, elle n'y est pas ! »

On téléphone à la gare du Nord en vain. Ah ! quand M. Delestre s'y décida, avec quelle joie il déchira la facture hiéroglyphique ! avec quelle joie il en jeta les débris au panier.

NUITS D'HOPITAL
ET L'AURORE

Chapitre premier.

Mon cher Pierre,

Ta lettre m'a fait pleurer. Un peu d'anémie : le lit, les nerfs, des sentiments de malade la nuit, ou plutôt ta tendresse délicate et la hauteur de ton caractère m'ont fait sentir les inégalités sociales. Ces hommes si pareils à toi, à moi et si mal traités par des hommes pareils à toi et à moi. Je les connais les causes des haines ! et si je n'étais pas Max Jacob, ah ! que j'aurais de joie à être Brieux. Pourquoi renvoyer de l'hôpital des êtres pas guéris et qui ne savent où aller ? pourquoi les renvoyer avec des tutoyements de mépris et des paroles de haines ? Pourquoi renvoyer sans Dieu avec des paroles sans Dieu de l'hôpital sans Dieu des êtres sans Dieu et qui ne savent sans Dieu où aller ?

Le matin son œil du maître a numéroté les figures les moins sympathiques. Je soutiens, je soutiens que cela n'avait...

Enfin ! quoi ! en voilà un qui hier avait des pointes de feu ; il est guéri brusquement ? et cet autre dont on a changé le traitement avant-hier. Autre médecin, autre avis ! mais vous ne me ferez pas croire que les avis puissent différer

à ce point. Il y a là de l'indifférence du général qui envoie mille hommes à la mort pour sauver la patrie. Mais ici on sauve qui ? quoi ? Il n'y a pas de place ? allons donc ! tous les lits sont vides. Alors ? Il en a fichu dix dehors d'un coup. Pourquoi dix ? pourquoi d'un coup ? pourquoi dehors ? il n'y a donc pas d'œuvre transitoire entre le lit d'hôpital et la chaussée de Paris ! Qui s'occupe de la créer ? Pourquoi pas moi dehors qui suis moins malade et plus riche ? Ah ! c'est que moi ce n'était pas une mauvaise action et que la mauvaise action a un attrait, ne serait-ce que celui de nous mettre en colère.

Mais socialement quel luxe que la colère, la brutalité, la méchanceté, etc...

« Ne lisez pas la lettre, ça peut pas être d'une autre. Elle me poursuit jusqu'à l'hôpital, elle me poursuit jusque dans mon lit de mort, elle n'a que des droits et moi aucun. Voilà le râle qui vient... est-ce que je l'entendrai demain... Écoutez, voisin de lit, puisque vous tenez la lettre, ouvrez-la, lisez-la.

— « Voilà ce que c'est, mon pauvre chéri, je sais où tu es et que je suis la cause de tout, si l'un de nous doit mourir avant l'autre que ce ne soit pas sans un mot de pardon...

— Voisin de lit... Si elle vient demain matin et que je sois mort, je lui ai envoyé un baiser et

mon pardon pour son inconduite et pour ma mort, car c'est elle... c'est elle.

— Voilà l'interne.

Et moi, tiens, mon Dieu, la bande de tulle de ma douleur... J'étends le bras et quel plaisir de l'étaler. Ah ! douleur qui est dans le dedans mystérieux de mon souffle intérieur, qui est dans le soufflet chaud, veux-tu être ma femme et avoir confiance en moi. « Ah Ah ! Ah Ah ! Ah Ah ! » Tu la reconnais la berceuse de mon père ?

Je te sens sur mon corps ou plutôt je te protège contre les coups d'une foule, ou plutôt je protège mon peuple, car je suis habillé en officier de marine. Faut-il consulter ce qui perche au-dessus de mon lit et dont le souffle est humide et chaud.

RÉFLEXIONS CLINIQUES

La douleur unanime de la salle arrive aux mêmes heures : il faut que l'un des malades l'exprime, car si l'un se tait, l'autre reprend, et souvent les deux reprennent ensemble. Alors toute la salle hurle pour approuver les deux ténors douloureux et le premier ténor se tait comme le petit tambour Bara quand la victoire est assurée. La poitrine de la terre s'ouvrira, la poitrine de l'hôpital s'ouvrira et le sang va sortir, le crachat qui ronronne depuis sept minutes.

C'est la toux, la toux, la toux,
C'est la toux qui cherche la porte.

Viens, infirmier pareil à un arbre qui a mal poussé, tu es mon ami parce que tu as refusé mon pourboire. Depuis que j'ai appris que tu ne peux plus faire ton métier de mécanicien, depuis que j'ai appris que tu attends d'être tout à fait aveugle, tu es mon ami. Tu es mon compatriote et tu as un nom de ville, un nom de village, un nom de château, un nom d'église. Tu es au-dessus de la douleur, car tu as le sourire de la résignation : tu sais que tu vas à la cécité et tu as déjà la beauté des aveugles, tu es mon ami. (Réflexions philosophiques sur la sympathie de la douleur : l'estime pour les résignés, la sérénité.)

NUIT DE CARNAVAL PAR SUITE DE 42° DE FIÈVRE (J'EXAGÈRE) ET D'AILLEURS MARDI GRAS

1° Pour approuver la fièvre.

2° Pour remercier la fièvre qui occupe l'ennuyeuse et longue nuit.

3° Pour remercier la fièvre qui éveille les fonds refroidis de mon imagination surannée.

4° Pour remercier la fièvre qui m'endort assez d'années pour faire un siècle et demi et m'éveille vers les 17.. du temps de madame... honneur à toi, chloral, ô suprême liqueur. C'est du temps de madame... ô liqueur de mon cœur.

Madame la madame, madame remarquée, madame ribaba, madame ribabée, madame Lariboi, madame la marquise.

Car Lariboisière est chéri...

Ainsi mademoiselle Lange, la favori...ite de Marat *(sic)*.

Du haut de nos balcons j'attendais tes malades.

Pourquoi le tortillé se croirait-il joli ?

Pierrot noir et or étant à genou, c'est comme un tortillé serpent de filigrane. Pourquoi le tortillé se croirait-il joli. Pourquoi les hautes fenêtres

sont-elles d'une époque, dit-on, où l'on prenait, dit-on, le petit pour le joli, dit-on... dit-on... dit-on... dit-on... Aussitôt qu'exprimé par cette bouche impure, (oh ! sa peau, sans l'amour) par l'homme, le vrai devient ce qu'il n'est pas : horreur ! et tout ce dix-huitième. C'est un problème d'architecture. Mais les hautes fenêtres vous mettent à votre place dans le vaste univers, un rien devant le ciel. Tricorne qui sert de lunette à un officier de bronze malgré les rubans le long du canon. A tout... je préfère !... le son du canon... le son du canon... Ah ! ma poitrine que la douleur transforme en oiseaux croassants. Des rouge-gorges ! Des rouge-gorges. Soyez ma doctrine et mes armoiries en ce pays de l'arbre pulmonaire, rouge-gorges ! On comprend difficilement que le goût des canons et celui des rubans se marient au point d'avoir fait d'un seul mot deux sens et même trois, car les musiciens naissaient à la fugue, renaissaient, connaissaient.

Ah ! j'ai tort de me fatiguer !... dans cinq minutes... Sous la haute fenêtre, le bonnet phrygien de mon voisin l'arabe ; quand on t'a fait ta piqûre dans le projecteur échiquier, tu as jeté, pauvre vieillard, coiffé d'un bonnet phrygien sous cette guillotine, un regard de reconnaissance avant de mourir à la république qui va naître. Rien à signaler du côté marquise de Lariboisière. Je crois que tout le XVIIIe siècle revient chez feu la marquise de Lariboisière avec l'intention exquise de s'amuser de nos souffrances du haut de

son indifférence morte. Sans cœur non à cause qu'il est XVIIIe siècle dur et grimacier, le XIXe seul étant signalé bienveillant par Stendhal (si on l'eut été avant lui on l'eut dit avant lui). Sans cœur parce que ces revenants ici ne peuvent être que des démons vu le cas, l'ipéca, l'euréka. Or les démons suivant les cas ne peuvent être... oh ! que j'ai mal à ma...

Ah ! ma... oh ! Est-il vrai qu'au XVIIIe le paillasson était la seule fourrure permise aux cuisinières. Aujourd'hui, tout le contraire ! La Révolution de 89, la seule décidément qui m'intéresse, a trop bien réussi les choses. Dans un hôpital très XVIIIe sans meuble, rien que du convenable puisqu'il n'y a rien (applicable à la morale, aux mœurs, etc...) (faut bien avertir le lecteur autrement il ne voit rien), rien que du convenable à l'époque selon le goût du grand Jules, ou du grand Pie... comme si les grands quelqu'un faisaient vraiment quelque chose. On pourrait démontrer que Molière aurait noirci du papier mieux que Feydeau, même sans la mode des perruques. Tout est à refaire dans les vocabulaires historiques.

Quand la gardienne change, tout change ; plus de pierrot, la marquise de Lariboisière reçoit le Coq. Le Coq est un monsieur très bien, mais en pantalon de velours brun et sur deux jambes, comme les Plantes. Son chapeau est pareil au bec. Tout change : acteurs différents, cris différents. Le tableau est toujours d'époque, mais la bougresse n'apporte pas le même talent. Donc

moi qui veux me faire des relations pour avoir des commandes de tableaux... je ne plaisante pas... croyez bien que je suis persuadé que personne ne manquerait de rien si tout le monde savait s'arranger — même l'État — et c'est toute ma science en Économie Politique. Le mal est venu du jour où la marquise de Lariboisière a mis l'Économie Politique « en Science » « côté Science ». Jusque-là on savait s'arranger ou on ne savait pas s'arranger. On était peut-être plus malheureux, mais nous ne nous en apercevons que deux siècles après parce que nous savons... oh ! mon râle... nous... aïe... arranger... nous arranger le râle... Le râle... oui... continuation de la douleur au cas où tout le monde saurait s'arranger, car Dieu n'a pas fait de cadeau plus grand que celui de la vie, mais pour l'apprécier il nous faut approcher la vie en approchant la mort. Est-ce compris ?

En conclusion donner de l'argent aux artistes comme l'a fait la marquise de Lariboisière, c'est très mauvais, car cela les éloigne de la mort et par conséquent de la vie. Je ne sais pas bien formuler cette vérité monastique mais elle est la base de toute esthétique pratique et il n'y a pas d'esthétique en dehors de celle-là ; mais vous ne comprenez pas ? Oh ! si ! vous me comprenez, vous,

— Visiteurs de la marquise Lariboisière,

— Les honnêtes hommes des siècles sans inaugurations de statues et de statuts,

Sans légion d'honneur, sans grands enterrements, sans vestibules de ministère, sans comités consultatifs, sans compétences, sans cours, sans courses et sans concours et tout ce qui a tué, tue, tueras l'art, les arts, les hasards et les lézards, car c'est la vie, et l'art ne vit que de la mort.

Mais vous n'y comprenez rien ! rien ! rien !

AUTRE NUIT — « L'INTELLIGENCE DES YEUX FERMÉS »

« Oh ! mais il ne faut pas les habituer comme ça ! » (les malades ! les malades ! les malades !) Sous-entendu : « Je me suis fait infirmière pour avoir votre peau. Je veux voir du sang ! » Est-ce avec intention qu'elle a enfermé Blondinette avec un vieil aliéné dangereux : Blondinette perçait les murs de ses cris, mais on est habitué aux cris dans la nuit. Heureusement ! c'était l'heure de la visite des faïences. Blondinette avait défendu sa vie avec une faïence : elle fut punie pour l'avoir brisée. Et la malle aux médicaments que l'on emporte tous les soirs... Fermons les yeux au moins la nuit, n'est-ce pas, malades ?

C'est pourquoi les nuits d'hôpital me feraient souvenir de l'enfer si j'étais le Dante. La nuit, pas un verre d'eau, vous m'entendez bien ! L'eau claire est dans la malle, la malle est sous clef, la clef est loin. Et l'interne qui regarde le journal que tu lis avant de te parler... Ah ça ! qu'est-ce qui me prend, est-ce que je suis venu ici pour espionner ? est-ce que je vais claquer la porte en m'en allant comme une femme de chambre. Je suis venu ici par charité et j'en profite pour faire

des potins. Vraiment oui ! c'est tellement utile de dire la vérité ! par contre c'est presque toujours nuisible.

J'ai fermé les yeux pour comprendre ailleurs. Le portrait de..., la nuit, dans la glace. Dieux sortants ! est-il vrai que... ? tout de même je me le rappelle moins « couleur lampe ». Je le préfère en costume moins carnaval ou seulement genre 1885 sur une grand'route glacée en route pour le Purgatoire ou l'Enfer. Cette route décrite par Swedenborg. Rassurez-vous ! il n'est pas mort ! il est bien vivant ! il fait ses affaires, les affaires du sang.

(Inutile de dire qu'il s'agit de moi).

Je n'ai jamais pu chercher ce que j'ai perdu que les yeux fermés. J'ai retrouvé par la vue intérieure douze douzaines de serviettes appartenant ou ayant appartenu à l'Assistance Publique et qui crevaient les yeux de tout le monde sans qu'ils les vissent alors que moi les yeux crevés je les voyais : lacet rouge et vert et clair. Mais aujourd'hui, j'ai tous les bureaux, les barreaux de l'Ancienne Angleterre entre l'estomac et le ventre et plus haut.

Fermons les yeux, fermons les yeux pour retrouver la vie. Fermons les yeux sur les fautes pour retrouver la vérité ou chair insensible. Si la chair de Jésus est insensible et sensible, c'est qu'il a rejoint l'intelligence des yeux fermés et l'autre. Or imitons Jésus et fermons les yeux jusqu'à ce que nous ayons conquis le droit de les

ouvrir. Pour Le reconnaître il faut Le connaître et pour Le connaître il faut L'imiter.

« C'est fort ! c'est fort !

— Eh bien ! dormez.

A onze heures branle-bas ! tout s'illumine ! on amène un palanquin se mouvant (c'est moi).

« Qu'est-ce que vous avez ? lui dit une infirmière.

— C'est à vous de me le dire ! répond le malade.

— Insolent ! Quel toupet ! Si c'est pour parler sur ce ton-là que vous êtes venu, vous n'avez qu'à vous en aller !

Et puis voici le calme nécessaire à l'expression de la douleur de chacun...

Terrifiez-vous !

Maintenant l'abat-jour et les allées et venues des voiles sous la lampe, les papiers administratifs donnent de l'importance aux dames si bien, sous la lampe. Et puis la veillée commence sous la lampe : l'infirmier et l'infirmière s'installent sous la lampe. Et loin de la lampe, s'étend le royaume des râles, ces cris de chiens qui s'amusent, ces cris de singes : et tous ces instruments de poitrines qui rendent juste ou presque juste le sentiment du martyre les yeux fermés si loin de la lampe. La lampe (elle est électrique).

« Étienne, c'est vous qui tiendrez la bande de tulle.

— Oui ! mais ne me cachez pas votre figure derrière l'abat-jour.

— Voulez bien tenir la bande droite ou je ne puis rouler droit. Pas de taquinerie, Étienne, soyez sérieux.

— C'est vous qui riez, Étiennette, comment serais-je sérieux.

Étienne dort, Étiennette somnole, et moi, les yeux fermés, de mon lit :

« C'est votre pays, et c'est votre fiancé !

— S'il veut je veux bien.

— Il ne peut pas faire son métier de mécanicien, il devient aveugle.

— Bah ! quand il ne pourra plus travailler, je travaillerai pour deux.

Petite bretonne rousse qui prenez en secret des leçons de grammaire la nuit, tu ne ressembles pas à l'infirmière pintade du matin, Dieu bénira ta modestie et ton courage et ton amour révélé par la lampe.

« Vous devez comprendre que la situation n'est pas la même, vous arrivez pour râler au hasard sur cet excellent sommier métallique, nous, nous savons que dans trois jours vous ne souffrirez plus et que dans quinze jours vous aurez oublié l'hôpital. » Cela est ainsi 2.000 fois par ans. Au bas de la raie au mur et de carreau fendu il y a un malade qui a le don d'expression, il ne gueule pas plus qu'il ne ressent : il est sympathique : ce n'est pas moi.

— Quand j'ai vu qu'on me mettait dans le pavillon du fond de la salle, je n'ai pas pensé qu'on n'en sortait pas vivant, car je fermais les

yeux et ne pensais à rien. Mais à travers mes paupières j'ai vu que l'hôpital est entre deux gares pour qu'à chaque douleur de chien réponde un sifflet. Apparaissez aux yeux fermés, rouge-gorge, pigeon poignardé, avertissements de la nature au sujet de la fluxion de poitrine.

Animalité, folie, hurlements. La douleur donne des coups de pioche dans les poitrines pour rapprocher l'avènement du Sacré-Cœur de Jésus. Animalité, folie, hurlement, la douleur est divine, car la mort est divine, mais la douleur est animale alors... Note de la rédaction : Ce qui est divin, c'est l'accueil fait à la douleur.

Fermons les yeux... le portrait de... dans la glace couleur lampe, c'est moi, moi moins la fièvre qui n'existe pas, mais j'appelle fièvre ce que vous appelez maladie. Je t'ai revu, je te revois, toi mon second, mon double, tu n'as plus ta figure des anciens jours. Toujours un peu de perversité dans les yeux, un peu de fatigue autour des paupières. Quelque chose qui ne rappellera jamais la Joconde. C'est pas un homme, c'est une femme ! c'est même pas une femme, la Joconde, c'est un nom d'artiste comme Mayol. Et puis pourquoi cette figure longue et basanée, orientale : allons-nous jouer enfin... enfin !... les grands poètes ou les pères de famille pris pour un autre Louis XVI au Temple ? O cette salle neuve ! les ouvriers ont tant fumé avant l'arrivée des locataires, tant fumé qu'on dirait qu'il y a déjà des meubles. C'est les lits. Quant à moi j'ai tout

meublé à la romaine pour être sûr d'être Caïus Julius... « Dans l'intimité, ma jolie, appelle-moi Néron simplement, ton petit Néron pour me faire oublier les pompes impériales. » Y a-t-il quelque part un mort ? il y a quelque part un mort. Ce mort passe pour vivant. Il y a un vivant qui passe pour un mort parce qu'il a les yeux fermés. Assistance très élégante. Remarqué dans l'assistance nombreuses maladies de poitrine. Le cercueil est trop petit, il y a erreur. Non ! vous n'enterrez ni votre sœur, ni votre frère ! c'est moi. Mais quelle que soit l'erreur, il faut bien qu'il y ait mort puisqu'il y a cercueil ; on ne conçoit pas l'un sans l'autre. Et si l'homme est dans le cercueil, pourquoi ces résurrections en blanc encore couchées mais qui ne tarderont pas à environner ce portrait de moi couleur lampe dans cette glace-étang de la mort. Je ne pourrai jamais entrer dans ce cercueil, il n'est pas fait pour moi ; il n'est pas pour moi.

Synthèse de l'infirmière laïque moderne (pour conclure cette nuit) : « Le Lycée Fénelon en sabot blanc ou l'air d'avoir l'art ou l'art d'avoir l'air de préparer un examen, alors qu'on ne sait pas lire. » Dialogue dans la nuit des revenants pacifiques hurlants les yeux fermés.

L'interne. — J'ai trop longtemps fermé les yeux, madame Richeaubé Teyssières. Je n'admets pas qu'on laisse soixante malades sous prétexte que c'est la nuit sans quelqu'un capable de leur faire une piqûre à l'occasion. Ne laissez pas

souffrir inutilement des hommes qui peuvent mourir demain.

L'infirmière. — Oh ! quant aux remèdes ou aux piqûres, qu'on soit là ou qu'on n'y soit pas, ça n'y fait rien. Tout est sous clef, la clef est loin et la dame qui a la clef elle ne viendra qu'à son tour.

L'interne. — Dans ce cas-là, madame Richeaubé Teyssières, et si tel est le règlement, le règlement et le système, j'en suis désolé.

L'infirmière. — Il n'y a pas là de votre faute, ni de la mienne : c'est le règlement.

L'interne. — Ils hurleront toute la nuit, le règlement leur refuse le verre d'eau sucrée s'ils n'ont pas pétitionné le matin.

Le petit cercueil est devant la glace et ma tête couleur lampe s'y reflète. Il n'y a pas de glace dans les salles, mais il y a mes yeux fermés.

Mes yeux déjà fermés pour commencer à comprendre la vie, ce qu'on peut en comprenant la mort.

Remarqué dans l'assistance : râle de chien, râle d'oiseau et râle de comédien tout de même le mien.

LE JOUR
HISTOIRE DU BEL ARABE

Dans cette histoire n'apparaîtront pas les convives ordinaires de la marquise de Lariboisière : les râles et les revenants pacifiques qui hantent les hautes fenêtres. Il est question d'un bel arabe ou pour mieux parler d'un Syrien qui ignore la langue française et jusqu'à présent ne s'en était pas mal trouvé. J'ai appris qu'il était dans son pays « instituteur » et gouvernait deux cents élèves, mais en France son métier est différent : après la guerre il fut hébergé par une de ces belles personnes qui attendent le matin les bouchers de la Villette et le soir les autres passants. Je ne sais par suite de quelles circonstances la belle personne se dégoûta de lui et comme elle ne parvenait pas à s'en défaire, qu'il est d'une force herculéenne et qu'il n'est de pire sourd qu'un Syrien qui ne veut pas comprendre le français, elle eut recours à un stratagème : elle l'amena comme en promenade ou comme en un lieu de plaisir à l'hôpital le plus voisin de leur domicile, le recommanda à un infirmier de passage dans les couloirs comme un grand malade et s'en fut. Un interne s'approche et l'interroge,

mais quel renseignement médical tirer d'un Syrien qui se porte bien et serait bien en peine d'expliquer son mal même s'il en avait un. Parle-t-il l'espagnol ? l'anglais ? l'italien ? l'allemand même ? il ne parle que syriaque. Vous ne voudriez pas qu'on cherchât dans Paris un interprête pour le Syriaque. On pourrait finir par s'entendre. Mais non !... on essaie de l'ausculter ; il ne se laisse pas approcher. Que se passe-t-il dans la tête de cet instituteur oriental ? Il pleure ! il gémit doucement : on croit qu'il souffre. L'interne a une idée : il l'endort à demi pour en être le maître, on le déshabille, on l'emmène en palanquin dans une salle et dans un lit avec cette note : en observation.

Il resta deux mois en observation : on lui découvrit plusieurs maladies, et on les lui guérit toutes. Un jour il disparut : dans son uniforme de malade, il se glissa hors de la maison et on ne courut pas après lui. Il se souvint de la maison qui l'hébergeait, il en trouva le chemin : Hôtel du Périgord ! Chambre 33. Le 33 n'avait plus la même hôtesse, mais il y reçut cependant bon accueil. Un jour que les deux locataires du 33 prenaient le frais boulevard de La Chapelle, ils rencontrèrent celle qui les avait précédés dans la chambre et dans le lit. On se connaissait, on rit de l'aventure, on se raconte l'aventure de l'hôpital. Le Syriaque ne comprend rien et ne descend pas de son calme. Mais l'actuelle locataire du 33 est pensive.

Un jour elle reconduisit le Syriaque à l'hôpital. Or le Syriaque avait compris, il se laissa abandonner, ignora le français plus que jamais, jeta plus que jamais le trouble dans les internes, les externes et les stagiaires. Il y serait encore s'il n'était arrivé une aventure assez imprévue : une dame française arriva avec des papiers dont un contrat de mariage en règle : elle expliqua que le Syriaque était son époux, qu'elle était elle-même Syriaque mais Française, puis elle supplia ces messieurs de lui expliquer pourquoi le Syriaque n'avait jamais voulu se servir d'elle comme un mari se sert d'une femme, elle supplia qu'on fit la leçon au Syriaque. Ces messieurs répondirent que cette partie de la santé du client ne les intéressait pas. Quant au Syriaque il refusa de suivre sa femme et comme la loi veut que la femme suive son mari, mais non le contraire, on ne le contraignit pas d'abord. Il fallut que la petite dame démontrât à la Faculté que son Syriaque n'était pas malade pour qu'on consentit à le mettre dehors. Que sont-ils devenus ?

L'auteur de ces lignes s'aperçoit qu'il a des dispositions pour la littérature. Il choisit donc un héros sympathique autant qu'il est possible : c'est-à-dire lui-même ; il se demande si le récit des circonstances qui l'amène dans cette vallée de larmes qu'on appelle hôpital nocturne ferait un beau livre et commence. Le héros doit être exotique : un nom peut contenir tant de poésie. Mais d'abord le caractère : nos auteurs ne s'oc-

cupent pas assez du caractère : quand ils le font profond, ils le font vague, et quand ils le croient juste, il n'est que superficiel.

Mon héros s'appellera Schwevischenbund.

Schwevischenbund n'osait pas entrer écrire la lettre d'une sublime délicatesse, par timidité il n'écrivit que la lettre grossière : encore ne l'écrivit-il pas, mais il ne se décidait à rien. Tous les becs d'hôtel dans leurs rayons projetaient le seul mot « Hôtel », mais ce n'était pas dans un hôtel que l'automobile qui avait écrasé Schwevischenbund le conduisait, c'était dans la vallée des Drames, dans la vallée des Larmes.

« Vos noms, prénoms, adresse. Le nom de demoiselle de vot' mère ! »

Il était évanoui dans son habit noir trop petit. On l'avait laissé deux heures sur une chaise de jardin dans un rectangle bitumé qui était une salle pour attendre une « baigneuse » et quand la baigneuse était venue, comme elle avait montré un peu plus de bonne grâce que les agents de ville en civil si nombreux et les agents de ville en uniforme qui s'informaient du nom de demoiselle de sa mère avec tant de sollicitude, car il n'y avait encore que cela dans l'hôpital endormi, Schwevichenbund avait éclaté en amabilités fondantes.

L'humanité, selon notre héros, se divisait en gens qui se ressemblent et en gens qui ne se ressemblent pas : il lui parut soudain indubitable qu'il ressemblait à la « baigneuse », laquelle était

en retard ce soir-là. Il quitta donc son râle et ses côtés brisées dont il ne distinguait d'ailleurs rien du tout et il appela doucement : « Maman ! » Ce mot sympathique lui valut d'avoir un bain deux heures après, car il n'y avait dans l'hôpital ni eau froide, ni eau chaude. Il y resta le temps de gagner cette fluxion de poitrine qui le tient encore. et il en fut tiré par ces mots : « Dites donc, vous, y en a d'autres qui attendent d'aller au bain aussi, hé ? » il était plus de minuit. C'est l'heure du bain probablement ! mais il est toujours l'heure d'attraper une fluxion de poitrine. Le moment est venu de faire remarquer que Schwenvischenbund est en habit noir, car il se rendait à l'Opéra ce soir-là.

« C'est le député de l'Amour au Sovief, dit un malade. Veut-il parler du fleuve Amour ou des intérêts du cœur.

— Tu parles que mes frères étaient mal vus chez les Sœurs.

Lorsque le jour parut, le cercle des hyènes qui entourait le campement se dissipa ; les hurlements se turent et on aurait pu croire que les animaux avaient quitté le cimetière de marbre blanc. Alors parurent les enfants qui ne vont plus à l'école et qui vont déjà chez l'homme. Ils touchent la chair douloureuse de nos seins et s'efforcent avec une rage charmante de découvrir la dernière erreur de leur maître, l'endroit que le maître a touché et qui crevait les yeux. Certes

il fallait qu'il les crevât pour crever aussi bien les vôtres. Pleins de zèle pour l'examen, pour l'examen ils ont des « ailes », mais non pour celui des malades. On ne cultive pas chez eux l'amour qui est pourtant à la base des sciences.

N.-B. L'auteur qui compte parmi les internes et les externes nombre d'estimables amis laisse parler ici un héros « tout conventionnel », car il est entendu qu'on ne saurait dire que du mal de ce dont on sort. Ici est l'intérêt de ce livre ironique. L'auteur doit des remerciements à tous ceux qui l'ont soigné. Il ne partage pas l'opinion du Boche Schwevischenbund.

S'il est impossible de trouver une aiguille et du fil, un bouton et une couseuse dans cette cité de la mort et de la résurrection, ce n'est pas la faute des blonds internes.

Schwevischenbund, malgré son délire sans fièvre, se confondait en remerciements et répétait à ceux qui les lui demandait son nom et le nom de demoiselle de sa mère. Il lui semblait que le devoir d'un homme qui entre dans un univers nouveau par un coup violent est de répéter son nom et le nom personnel de sa mère.

« Chez les « .... », à l'âge de treize ans...

Il est certain que c'est bien jeune, mais c'est une bonne manière de parvenir : à une époque napoléonienne comme la nôtre on ne parvient jamais trop tôt.

C'est encore Schwevischenbund qui parle, car moi je ne suis pas du tout d'avis que nous vivions une époque de lutte à outrance, mais au contraire une époque de groupements et d'idées collectives avec effacement des individualités, sauf chez les « êtres d'avant-guerre ».

Mais ceci est de la divagation.

AUTRE NUIT

Constatations : La fenêtre Louis XVI décorée d'une figure mobile de la Flagellation, le tout sur un balcon dans la nuit entre deux échelles. Devant la fenêtre à l'intérieur de l'électricité un magnifique orang-outang. C'est Schwevischenbund qui compose et qui pare, mais tout travail littéraire est suspendu.

Schwevischenbund bout, Schwevischenbund boude.

Schwevischenbund mourant avec une épine, une couronne d'épine dorsale, une fluxion d'épine a donné une leçon de français à une infirmière. Celle-ci a des cours de français en ville. Elle pleure l'école, elle déplore la mort de sa mère qui l'a privée d'école ! Tant de petits qui pleurent pour n'y pas aller ! Elle a bien cru qu'elle aurait la mention très bien si Schwevischenbund l'aidait à faire son devoir : il s'agissait de faire l'éloge de l'hiver. Schwevischenbund pense à l'hiver, il pleure et fait pleurer son élève. Mais le surlendemain on apprend que la composition de l'hiver n'a obtenu qu'un « Bon-passable ! » L'élève est déçue, le maître est vexé.

*
* *

« On n'aurait jamais connu mon identité à l'hôpital malgré tout, si un vieux pylon n'avait déclaré me connaître : « C'est mon voisin, a-t-il dit, et le roi des déménageurs. »

*
* *

Je ne guérirai que par la crême des Vaches du Pérou qui blanchit aussi les mains.

*
* *

Ah ! une convalescence à Caen ! les ponts de brique qui servent aussi de fortifications. A quand ?

*
* *

Nous avons ici des tables à roulettes pour le transport des viandes, des médicaments et autres. Le jour de la Mi-Carême, les plus belles infirmières, un tambour de basque en main, y prendront place ; les plus galants malades en couvertures pittoresques accompagneront le cortège et les plus grands médecins de la maison viendront nous féliciter.

Lit 23. — Dentiste arabe.

Lit 24. — Ancien chauffeur tuberculeux parce qu'il a voulu gagner 5.000 francs pour sa femme

Alors des métiers ! le matin on va aux Halles, on transporte de la marée des Halles à Ménilmontant : 6 caisses de poissons. 8 francs. On se dépêche ; on revient : autant ! ainsi de suite ! côté Pigalle. A la cloche à onze heures, y a des retardataires, bonne affaire. Aux courses le dimanche ; vous êtes, j'admets, devant la Porte Maillot, 5 francs la place, il y a cinq places ! vous allez au grand galop, vous revenez. Vous faites le manège dix fois. A la fin des courses il y a ceux qui voient qu'ils ont perdu, ils se jettent sur vous, avant la fin. Aller à Paris, retour ! vous recommencez. Eh bien la semaine il avait une comtesse qui ne dormait jamais, c'était sa seule cliente : Auguste, rue de l'Arcade, vous m'attendrez ! à 3 heures du matin, elle lui faisait porter par la bonne un café chaud, car il faisait très froid : elle mangeait, elle buvait et le poker ! le poker rue de l'Arcade ! le poker rue Nouvelle et ailleurs. Et les nuits. « Je les ai eus mes 5.000 francs. J'en avais 200 le jour du mariage, 5.000 quatre ans après. J'ai eu une belle petite fille, mais je ne peux pas la voir. J'ai peur de lui donner ma maladie. Ma femme... ah ! monsieur !... Ils m'ont coûté cher mes 5.000 francs. »

Lit 25. — *Le roi des déménageurs.* Confiance absolue des patrons, mène les meubles à travers le monde, et se brouille avec les compagnies de chemins de fer, fait et gagne des procès. Laryngite aiguë, ne peut plus parler, souffre un supplice.

Lit 28. — Le jeune enfant de quinze ans. Fri-

quet ou la mémoire du Tour du monde en 80 jours. L'espiègle ravissant : le perpétuel sourire et un bavardage un peu monotone. Or j'ai découvert qu'il collectionne le pain par peur d'en manquer (ça ne coûte rien) et quand le premier morceau est trop dur, comme il est interdit de jeter le pain, il le dépose sournoisement près d'un paralytique ou d'un aveugle.

Lit 30. — Le vieux pouilleux qui n'a plus de poux. Il vit de sa bronchite. Quand il a fait tous les asiles de nuit de Paris, il va passer quinze jours dans un hôpital : on l'appelle « grand-père ». Il est un peu malade d'esprit aussi et toujours de mauvaise humeur. Le lit 7 est le même personnage, mais en gai luron : en général, ils sont exigeants et difficiles à servir.

Lit 31. — Un jeune ouvrier peintre qui m'apprend l'art de la lettre. Je l'ai cru très instruit, il a l'air si fin ! Oui ! il sait lire, mais à peine écrire. Arrière-petit-neveu d'un saint, vieille famille pauvre. Seul au monde, il va d'un hôpital à l'autre soigner une cruelle maladie de cœur. Il paraît qu'il est prévot d'armes, champion de l'aviron. Oh ! pauvre, pauvre champion ; il n'a plus de fesses, la tête du fémur a percé la peau à force de frotter les draps des lits.

Lit 32. — Je sais bien, monsieur, qu'elle a un enfant ; c'est ce qui me plaît, elle l'aime tant ! ça fera une bonne mère encore une fois, allez ! mon Dieu, elle s'est laissé aller avec un jeune homme, il l'a trahie. Eh bien, je la consolerai,

moi ! Avec ça que j'en ai pas un d'enfant : j'ai été trahi aussi, moi ! Et puis travailleuse, belle fille avec ça, infirmière c'est un bon métier. Je pourrai peut-être bien me faire infirmier : oh ! vous devez lui parler pour moi : elle fait pas semblant de s'apercevoir, elle ne pense qu'à son enfant, elle en est comme idiote de cet enfant : moi j'y ai acheté des gâteaux, mais il est trop jeune pour les gâteaux, c'est elle qui les a mangés. Oh ! je saurai bien lui parler à elle ! et puis notez ceci c'est que comme fille-mère... elle a droit à 1.200 francs par an à l'assistance publique. C'est pas mauvais à toucher, hein ?

Lit 33. — Le mien. « Ca ira mieux... ça va mieux ! hein ? » Un jour : « Respirez !... comptez... cet homme-là a de l'eau, faut lui faire une ponction. Voyez-vous cette conformation : la gauche inclinée, pas de thorax. La tête toujours inclinée du côté des os brisés. On ne vous fera pas mal.

Moi : Ah ah ah aïe... hi houm ! houm ! houm !... e e e e e... Eh bien, pas d'eau, seulement un souffle, hein ? oui, j'en étais sûr. Le lendemain : « Cet homme là a sûrement de l'eau ! » Le surlendemain : « Qui a dit que cet homme-là avait de l'eau ? c'est égal nous avons eu raison de le piquer, ça lui a fait une révolution ! » Trois jours après : « Ce n'est pas un souffle, c'est un frottement ». Ce que j'aime le mieux de vous, messieurs, c'est les potions qui abrutissent et font oublier de vivre et de souffrir.

Lit 34. — Une erreur de la Providence. Une

grosse moustache, une belle figure, un corps d'athlète : cet homme devient aveugle et se meurt d'un autre mal que j'ignore.

Lit 35. — « Ce qui ne m'empêchait pas de brocanter à droite à gauche. On travaille la nuit, mais peut-on dormir le jour dans une maison. Vous dites au voisin : Je travaille la nuit, il se tait sur le moment, le lendemain il recommencera à chanter. Alors ? on dort quand on peut. Alors je faisais venir du beurre de mon pays, pour le revendre, et puis du cirage par boîtes de mille. Je ne pouvais pas quitter ma veille de nuit, mais on arrivait à nouer le budget pas trop mal. Je me suis mis à tousser l'année dernière, maintenant je vois bien que je... »

Lit 36. — Je n'ai pas encore pu vous dire : le jour que vous vous approcherez de mon lit je vous dirai. Venez près de mon lit ; quand on sera guéri je viendrai vous voir, je vous dirai et puis quand vous sortirez vous viendrez me voir chez mes sœurs. C'est mes sœurs qui viennent me voir, je n'ai plus ma femme. Pendant la guerre elle a tout vendu les meubles, elle a envoyé ma petite fille chez ma mère et elle est partie avec un homme. C'est ce que je voulais vous dire. Maintenant je ne pense qu'à ma fièvre, mais quand je suis bien, je pense à ma femme. On était marié depuis quinze jours en août 1914. C'est la vie ! c'est le paludisme ! mais il y a les étouffements aussi.

Lit 37. — Vous avez des pays comme la Roumanie par exemple...

Lit 38. — Il est de tous les partis à la fois : il pelote aussi bien l'infirmière-major que la commandante jusqu'au jour où tout a cassé. Ces dames étaient intimes malgré la différence des grades ; un jour une observation de la patronne a irrité la seconde ; le lit 38 ignorait cet incident quand il parlait agréablement à l'une devant l'autre ? Il est beau de vouloir la paix, mais à bénir la gauche et la droite on risque de se faire mordre les deux mains, monsieur 38 !

Lit 39. — L'accent alsacien sur le ton gémissant : rien de plus triste. Faites la connaissance du 39 : il est ironique, comique et très positif ; il sait y faire.

Lit 40. — Un homme, un véritable homme, un homme malade, mais un homme.

Lit 41. — La vie considérée comme une série de manquements à la politesse ou, au contraire, tout ce qui est des égards dus ou non dus ; c'est un ouvrier tourneur en cuivre qui occupe ce lit. Il est père de famille et sa femme n'a pas de métier: il n'y a pas d'économies à la maison, mais la politesse occupe sa pensée avant tout.

Les docteurs sont des peintres aux yeux nyctalopes : ils ont de la radioscopie au bout des doigts, au bout des cils ; cela leur sert à voir tout ce qui se rattache aux livres.

« Mon vieux, disait un externe, si tu mêles

de la science pour la guérison médicale, alors tu ne guériras rien.

— Pourtant dans les examens si tu n'as pas la science...

— Dans les examens il ne s'agit pas de médecine.

— Alors, la science ?

Je les crois polis, policés, honnêtes et facilement héroïques. Il y en a un qui se tue les mains à faire de la radio.

— C'est comme la politique tant qu'ils n'en feront pas une science, ça n'ira pas. Deux et deux... La République demanderait le sacrifice de chacun dans l'intérêt de tous : ça ne peut exister qu'en cas de danger national ou au moment de la fondation de la République. Autrement la République de tous est l'intérêt de chacun, c'est-à-dire le désordre. S'ils disent que la République a fait la victoire, ils ne se trompent pas, mais elle ne peut faire que cela, car il n'y a République que dans les crises. S'il y avait toujours crise, ce serait le gouvernement idéal et la victoire éternelle. En temps de paix, il n'y a qu'une seule tête qui soit capable de penser à tous, car tous ne sauraient penser qu'à soi.

— La République c'est le mélange. Le mélange des castes, des nations, des races, c'est la République qui amènera la paix universelle par les contacts.

— Le chef !

GRANDE NUIT DITE DU WALPURGIS MÉDICAL

Sept et c'est l'hiver et non trois... heure et c'est le degré du temps dans la nuit. Le spleen se rétrécit car l'heure des malades est une consolation, c'est l'attente du matin qui délivre la porte et fait sortir les démons et toute la puissance des ténèbres. On a éteint l'électricité et il n'y a même plus de féerie ni de Musée Dupuytren des têtes. L'infirmière a hâte de commencer la rédaction de ce livre faux, mémoire des heures, où chaque heure porte le mensonge : « les malades sont calmes. » Elle écrit : on a donné du sirop d'éther au 31, et sa piqûre d'huile camphrée au 22. Or il n'y a ni sirop, ni éther, ni camphrée dans la salle où l'on meurt. On a éteint et la lumière n'étouffera plus les râles, et le pied de la lumière ne se pose plus sur la poitrine des animaux humains. Coucou ! coucou du désespoir ! Confié à la nuit. Le coucou porte bonheur ; la voûte est heureuse, elle couvre la douleur ; elle est en pierre ; elle ne participe pas. Qui est-ce qui participe ? la pitié des passants qui lèvent le regard vers les ampoules bleues : « Là on souffre ! » Personne ne

pense que la puissance des ténèbres est ce qui me tue.

Mais pas d'appel du soir. C'est ce qui nous change de la caserne. Autour de la lampe et du cahier de la jeune infirmière, les aboiements de chien de la souffrance, les colloques de singes dans les branches, et le déchirement du rire enfantin d'un gâteux et comme des brouilles et des réconciliations et l'appel de « ma mère » qui ne m'entend pas de si loin et qui ne vient pas.

Le lit 42 s'est dressé dans un suaire :

« Chaque rayon de tes roues est dans ma poitrine, Paris l'indifférent... Sifflez, tramways, petits pendules qui coupez tout sous le sternum.

« 42, à votre lit ! qu'est-ce qui vous prend ? »

Le lit 39 s'est dressé dans un suaire.

« Un œil de chacal dans mes côtes pour voir, pour voir et pour savoir ! un œil pour voir ce qu'il y a de cassé dans mes côtes. »

Et tous les chacals entourent la lampe suprême de la jeune infirmière et son cahier « les malades sont calmes ! »

« Oui, je crois que Satan existe pour tenailler les peaux ? »

Le lit 28 : « Je... je... je... viens en mangeant, je viens pour avoir mangé... j'ai eu tort de manger du... du... du... gâteau. »

Le lit 37 a quitté les roseaux, le lit 37 a quitté les serpents des roseaux. Déjà ! Déjà ? et pas le petit pied blanc de marbre que j'attendais. Ce soir, le lit 37 a quitté les chacals de l'ombre.

Les draps de lit sont allés casser les vitres de la nuit avec ce cri de la douleur qui est celui des voitures dans la rue.

A un coup de signal, à un coup de sifflet.

L'infirmière et la lampe sont inquiètes : elle est « nouvelle » dans le service, on l'a introduite dans cette salle obscure au milieu des revenants, elle tourne la tête à droite et à gauche.

L'infirmière-major arrive. L'infirmière-minor lui confie des inquiétudes.

« Il tousse ? il tousse ? eh bien ! tout le monde tousse ! moi aussi je tousse ! »

Et on écrit sur le registre des heures : « Les malades sont calmes ».

On ne sait jamais.

Le docteur Massenet a dit le lendemain :

« Eh ! bien ? qu'est-ce que c'est ? *on voulait quitter les beaux-arts* »,

et il a fasciné son peuple gémissant par un seul de ses regards. Il est vrai qu'il faisait jour et qu'à ces heures-là les lits ne sont plus des revenants et que la puissance des ténèbres est conjurée.

Mais nous n'en sommes pas là, cher lecteur et vous, aimable lectrice. Nous avons laissé l'infirmière en tête à tête avec son devoir de français (j'ai parlé de cette rédaction), son devoir de français et son devoir de française, elle fait celui-là mieux que celui-ci (devinez !) Et notre héros dit :

« Ombre wagnérienne ! je t'embrasse dans un râle, ténèbre « Buridan », de quel côté me coucher

pour ne pas râler, Buridan, Marguerite ! Marguerite ! un sac et la Seine ? Mais l'oiseau chante déjà pour le salut des peuples. Cet oiseau est le rouge-gorge, emblème des bronchiteux : non ! c'est le pigeon poignardé, charmant emblème des congestions pulmonaires. Vous ne savez pas, vous qui n'avez pas aimé la mort et la douleur. » J'ai mal ! eh bien j'aime mieux ça... au moins on est ici pour quelque chose.

Naissance de la lune ! un ventre apparu jusqu'au nombril ! laideur de la chair humaine ! et saluée (ô coin d'ombre rond) par toute cette eau qui bout, les chants d'oiseaux d'un seul arbre.

Sujet tentant
Succès d'antan
Suis chez Dantan,
Chaussée d'Antin.

Dédié à Jean Bastia, qui m'imite dans *Comœdia* en croyant imiter un autre. Et il s'en vante.

J'admets qu'on appelle oiseau de ténèbres et de feu une locomotive, mais non l'inverse : je veux dire je n'admets pas qu'on appelle un oiseau de nuit : locomotive. Pourtant...

Tout ce chapitre est manqué, je le recommence.

Le monde est parti, c'est maintenant que les glaces vont s'animer sur l'air sublime de ces plaintes humaines ; les esprits de la nuit vont commencer des tableaux vivants pour celui qui sait les voir. Premier portrait, celui d'un médecin, tracé par les esprits sur le miroir du fond — il n'y a pas de fond — c'est conquérir l'air du

bourru bienfaisant que de voir par le raisonnement philosophique ou le cœur des gens qui ne sont pas de votre monde. Le monde des esprits est le seul qui m'intéresse, cher docteur. Voilà pourquoi je me suis créé un héros et voilà pourquoi je l'ai baptisé de cette allusion ironique Schwevischenbund. Revenons au portrait nocturne : Ce n'est pas notre héros qui, comme messieurs les externes ou internes, aimerait mieux se servir de la cuvette du chef. Il est la délicatesse faite gentleman. Ce n'est pas lui qui mettrait les doigts dans le nez ou qui les tiendrait toujours comme si elles sortaient de l'eau, ou qui *se taperaient mutuellement* sur les fesses des infirmières (ô locomotive ironique des gares voisines et leurs inflexions des voix chères).

Je n'ai plus jamais faim, je n'aurai donc plus faim, ni de tabac, ni de pain. Oh ! langueur ! la tête sur le blanc et ne pas savoir... J'ai déjà parlé de la politique des yeux fermés, ou de la véritable intelligence par voisinage de l'agonie Devant une douleur intolérable que personne ne peut, ou ne veut, ou ne sait calmer, je n'ai qu'une ressource : me mettre à l'aimer, la transformer en volupté. Mais ce qu'on ne peut transformer c'est l'impuissance du lit, la faiblesse des bras, les maladresses de manchot et l'indifférence majestueuse majestueuse majestueuse des autres pour soi et de soi pour les autres, les autres... Au contraire... la maladresse isole, la faiblesse alanguit et l'indifférence fait voir, fait voir, fait

voir, les yeux fermés. Une très jeune infirmière venue de la campagne refuse un légitime pourboire et dit après : « Alors ! c'est vrai ! vous êtes homme de lettres ! j'ai servi un homme de lettres ! » Littérature ! et vous, Muses, écoutez cet hommage ! et savourez-le dans sa rareté exquise. Et toi, nuit toute tremblante des crânes imprévisibles et imprévus, océan atmosphérique et sombre de cette nuit, frémis de cet hommage rendu par cette bergère à la littérature.

Toute la famille Lariboisière, le jeune Schwevischenbund, le cerf, l'homme assassiné, et pas un seul souvenir de romans, ni de cinémas, rien que du frais, du neuf... mais la plume à la main ne sait pas rendre. Ce jeune Schwevischenbund abuse de son autorité aussitôt qu'il l'a, mais il est timide en général. Il souffre souvent d'avoir de l'autorité. Ce jeune Schwevischenbund appelle « chère petite amie » une jeune fille qu'il regarde d'un œil chaste il s'intéresse philanthropiquement à elle et un jour...

J'ai des dispositions pour la littérature, j'en suis bien sûr, maintenant, et je veux profiter de mon séjour chez le docteur Massenet pour écrire un roman. Je commencerai au jour levant, c'est-à-dire dans trois quarts d'heure.

Et dominant le hourvari, adouci d'ailleurs par l'aube, des plaintes, notre héros écrivit.

AURORE

SOMMAIRE DU LIVRE

Chapitre Premier

État de la Pensylvanie au moment de la naissance de notre héros. — Sa triomphale défaite. — Prix des bas de soie. — État de la marine marchande. — Curieuse collection de pipes chez un Pensylvanien. — Efforts pour la propagation de la tuberculose. — Naissance de notre héros. — Formes de berceaux. — Curieuse collection de berceaux gothiques chez une dame pensylvanienne. — Curieuse superstition des Pensylvaniens au sujet des enfants qui naissent avec une dent. — Biberon ou nourrice ? — Opinions de plusieurs esprits distingués dans l'antiquité et de nos jours.

Chapitre II

Grandeur de mon héros même dans la colère. — Signes d'intelligence précoce tempérés par ceux d'une candeur dangereuse. — Souvenirs personnels

d'enfance de l'auteur (style conférence des Annales) : l'école de Maria Rabot et la mort du petit Georges Le Berre « qui est au ciel avec grand-père de Paris et monsieur Fauconnet ». — Un peu de poésie véritable : les neiges d'antan ? — Description d'une institution laïque enseignante au début du xxe siècle après J.-C. — La même quarante siècles auparavant. — Comparaison qui n'est pas à l'avantage de celle-ci. — Comparaison n'est pas raison. — Minutieuse description du nez d'un professeur de grec. — Mademoiselle Morane de Sylvie, danseuse russe, sa présence au parloir. — Révélations des grâces de la femme : notre héros sera poète. — Mechtilde ou la tante à giffles. — Fondation du Syndicat des Enfants martyrs. — Madame de Maintenon et le calcul différentiel. — Je suis refusé au baccalauréat. — Le secrétaire du Syndicat et la carrière politique.

Chapitre III

Son arrivée au château de Presles en qualité de secrétaire. — Un secrétaire de qualité. — Un tour de parc. — Description d'une tour, d'un mur, d'un amour : jolie perspective sur la Loire. — Nuque affriolante. — Description d'un champ de blé, d'une route, d'un matin d'hiver, d'un toit d'été. — Effet de brume matinale. — Description d'un vieux gentilhomme. — Découverte de l'honneur du nom. — Découverte de la bonne compa-

gnie. — Notre héros se découvre une généalogie. — Il sera député. — Culture de la vigne et ses limites : les rois fainéants mangeaient du raisin de Seine qui poussait sur des voitures à claies (thèse intéressante). — Considérations sur la descente des limites vinicoles et fourragères. — Mouvement lyrique au sujet du vin. — Henri III peut-il être considéré comme un roi fainéant. — Opinions de quelques grands hommes au sujet du vin. — Ce que le chancelier Oxenstiern pensait du vin. — La science moderne devant l'opinion. — Bistros et racoleurs.

Chapitre IV

FLORINE OU LES TATOUAGES DU NORD

Comment on devient licencié en droit. — Ce que c'est qu'un professeur de droit. — Découverte de l'honneur de la science. — Légion d'honneur. — Découverte du sport. — Comment on devient glob-trotte. : un wagon de 1re classe entre Paris et Blois. — Apparition, disparition et comparution d'un gentleman cambrioleur dans les vérandahs d'un train de luxe. — Origine du mot Canasson. — Découverte du modernisme. — Notre héros sera mécanicien. — Vaincre ou mourir. — La méthode Rockfeller. — Les grandes journées de sport. — Les magazines.

Chapitre V

La licence en droit et la république. — Notre héros mène la vie de famille en attendant mieux ou plus mal : La vie de famille. — Le vœu de quelques personnes pieuses : Hector sera journaliste. — Une bouteille de Porto et un coup de pied au c... — La question irlandaise ; les chiens du Bosphore ; héroïque folie ; jamais deux sans trois. — Le monde de l'amour. — Comment on devient directeur des mines. — Le cœur d'une grande dame ; espoir de fiançailles. — A côté du bonheur par délicatesse. — Un thé-tango rue Richepanse. — La bande des Foulards Verts, les dos verts, la langue verte. Découvertes du microbe de la volupté. — Ce que l'amour coute à un licencié en droit. Un vieux libertin et un jeune enthousiaste. — La Diarascodimie. — Considérations sur la couleur verte. — Diarascose.

Chapitre VI

« De l'art au bonheur » ou « tout n'est que préjugé ». — Notre héros découvre la vraie reine de France dans un château des environs de Grenoble où elle était servante d'auberge. — Il la présente à l'Opéra de Milan et l'épouse morganatiquement sur le champ et sur la scène. — Une chasse à courre

qui est une chasse à l'homme. — Un collier de deux millions. — Un divorce imprévu qui rapporte une fortune ramène la vraie reine de France au couvent de San-Remo et à un époux qui n'avait pas cessé de plaire... Une carrière exploitée mais toujours fructueuse. — A bas l'Amérique !

Une quinte de toux interrompt tout. Nous n'irons plus au Bois les matins de printemps : il y fait trop frais. Plus de chevaux au trot, au pas, plus de caquets à l'ombre des boulingrins, il faudra maintenant prendre à l'heure du footing un lavement de gorge et l'ipéca. D'ailleurs je n'ai aucune disposition pour la littérature, sinon pour l'épistolaire.

REPRISE DES HOSTILITÉS ET DES NUITS SANS LUNE

Première considération. . . . .
. . . .

Puisqu'il est entendu que vous n'avez pas su conserver la santé, c'est-à-dire la force d'éviter une congestion pulmonaire, ou le triomphe absolu de Dieu en vous, c'est-à-dire du moral sur le physique, je vous amène au banquet des malades le banquet des râles nocturnes, l'estaminet du diable blanc, je vous offre une stalle à l'orchestre de tous les coins de la douleur. Espérons qu'on ne profitera pas de ma maladie pour défigurer comme à l'ordinaire par des fautes d'imprimeurs ma... mes...

A l'heure où les gens qui servent de piédestal à nos gastralgies allument d'un geste universel toutes les lampes d'un coup, les lits devant la splendeur féerique de ce spectacle ne peuvent rester modestes grâce à la blancheur de leurs centimètres, les vieux lits de justice sur lesquels des peintres ont mis les rois de jadis. Ils ne le peuvent mais pour être opéras, ils s'animent, ils se parent doucement tous les jours à six heures moins dix. Je vous présenterai le jeune pierrot

grenat étalé sur mon inexistante descente de lit, masque noir forme oblongue et plate. Chapeau-soulier. A la même heure, on donne rendez-vous... donne rendez-vous aux petits seins des draps, aux petits vers solitaires agités, draps, le tout de lá grosseur d'une marionnette, sauf pierrot grenat qui est un vrai mannequin et puisque nous parlons théâtre... qu'elles se plaisent à me laisser dormir, je vous prie, les personnalités suivantes ! le nez poilu du vieux au-dessus des béquilles, le portrait vivant de la dame en peluche bleue... qui me taquine de son éventail, plusieurs amis et amies grandeur nature et représentatifs d'eux-mêmes, le paysan bouffon et aveugle qui fait ce qu'il peut pour me faire rire et appelle « gobelet » certain seau d'eaux sales. Tousser tout seul ! non pas ! entrez donc quand la lune aura tracé le cercle concurrent de celui des électrodes : le spectacle quotidien du soir sera donné.

Encore deux lits divans en comptant de gauche à droite transformés en maître-autel au bas du mur Louis XVI élégamment recourbé vers le haut. Élégance sinistre ! on dirait qu'on a honte de la maladie, de la pauvreté et de la douleur comme si cela n'était pas la vie, la racine de la vie.

Si tant de grâce est pour les visiteurs, croyez-vous que les femmes, pas encore tout à fait veuves, qui viennent ici en mâchonnant des larmes, gardent d'autres souvenirs de vous que celui des maladies que vous ne guérissez pas et si c'est

pour nous, nous ne demandons, sachez-le, que le soleil, un peu de bonté aux serviteurs et de sollicitude aux docteurs. Mais tant de Louis XVI ! luxe ! Ah ce luxe économique : économique ! vous m'avez compris ? vous économisez toujours votre cœur et votre pensée et vous préférez bâtir des monuments qui coûtent vingt millions plutôt que de nous aimer pour deux sous. J'entends toujours la voix de ce philanthrope sortant mille francs d'un portefeuille pour un homme en disant : « Qu'il crève ! » C'est mon époque humanitaire par peur des hommes et pas même guérie de la sécheresse du cœur par les fléaux d'une guerre dont les effets furent aussitôt taris. Toutes ces grâces Louis XVI prouvent que le gouvernement connaît au moins les gens qu'il emploie et tâche de suppléer par de la peinture à l'huile à tout ce qu'il sait manquer à leurs façons.

Une fenêtre la nuit ! Grillage derrière lequel je suppose un balcon où le Christ se flagelle lui-même. Devant le grillage mais ni plus ni moins réel râle et sommeille un brave homme qui est peut-être laveur de vaisselles. Le Christ est mort sur la croix pour faciliter la vie morale de ce malade et aussi celle des docteurs sans sollicitude. Le Christ plus vivant derrière cette croisée Louis XVI que les vieillards des « petits ménages » et chanteurs de rues qui écrasent les lits. Le Christ regarde leur pauvre joie, car c'est l'heure divine des repas et moi je quitte ma bande de mannequins vivants pour me préparer à tousser. C'est

l'heure de la grande quinte. Jésus, hyperglorieux et nous, le désespoir fait hommes ! Il ne rayonne pas à moins que ce soit, cette électricité, son nimbe alors trop pâle. Et tous les chiens blancs des draps lèvent le museau avec inquiétude, ils lèvent le museau pour baiser les murs.

Le Docteur. — La ponction ce matin. Vous n'avez pas d'eau !

Le lendemain, 1er externe. — Vous avez un souffle. Comptez !... 31... 33... Respirez... toussez.

Le surlendemain, 2e externe. — Il n'y a plus qu'un léger frottement... Comptez !... 31... 33... Respirez... toussez.

Le jour suivant, 3e externe. — Un peu d'adhérence... Comptez... 31... 33... Respirez... toussez.

Le jour suivant, 4e externe. — Comptez... 31... 33... Respirez... toussez... Cet homme a de l'eau.

Le jour suivant, le docteur. — Eh ! bien ! on va bien... hein ?... Comptez... 31... 33. Respirez, toussez... Il a encore des crépitements... Remarquez, messieurs, le côté gauche du malade... Eh bien ! ça ne vous dit rien ?

Un externe. — On lui a fait une ponction : il n'a rien. Voulez-vous une aiguille ?

Le docteur. — Non ! on va le laisser tranquille cette semaine.

LE CHANT DU COQ

La scène des adieux : de lit en lit, un monsieur habillé ; mes amis les malades sont gênés. On était des égaux et me voilà un monsieur. Pour le chauffeur, je suis un client futur, pour le garçon de café, l'homme au pourboire. Mes talons de bottines me gênent sur ces dalles faites pour des pantouffles : pour les infirmiers je ne suis plus le 33, je suis monsieur Jacob. Quant à l'interne... mais je me suis promis de ne médire de personne. Adieu les couloirs, je suis un étranger. Adieu les visions de la fièvre, les esprits vivants de ces murs, adieu la chapelle intime et fermée à clef, adieu l'aumônier que l'impiété de tous a fait poli et souriant, adieu la bonne infirmière, adieu la méchante ! adieu, chers garçons de salle méconnus et charmants. Je reviendrai, amis pâles des lits, je reviendrai jeudi. Et je suis revenu.

Il y en a deux de morts ; l'arabe a failli mourir, il a la mort sur la face ; on a opéré le petit garçon boucher, si distingué. Il a perdu sa gaieté et son esprit : sa grand'mère est bien inquiète et toute cette jolie famille parisienne pauvre est près du lit.

Adieu encore ! je ne reviendrai plus : il faut que

je voyage ! on me recommande le Midi pour la toux, pour la faiblesse : je partirai et quels tracas pour régler mes affaires, trouver un peu d'argent. Trimballer des tableaux lourds de leurs cadres chez les acheteurs, alors que ma pauvre épaule cassée ne peut remuer une chaise ; ...mais j'entrevois l'azur. Bon courage. Visiter les gens spéciaux qui s'occupent de l'indemnité due à mon accident, discuter avec les éditeurs, remercier des amis, accepter et refuser les invitations, acheter des malles, toucher des chèques. J'entrevois... Bon courage ! j'entrevois le soleil et la mer, les pins et les wagons que j'aime, et le travail en paix que j'adore. Peindre et faire des vers et l'azur ! l'azur ! j'entrevois l'azur ! Mais vous, chers pauvres malades... Pour vous, le pavé des rues ! Que ne puis-je emmener toute la salle Grisolle, et aussi, les directeurs et tout le personnel.

— Monsieur 33 ! je voudrais vous conter mon histoire.

« La dame qui vient le dimanche n'est pas ma femme. C'est elle qui m'a apporté la *Légende des Siècles* de Victor Hugo, mais elle n'est pas ma femme. A ce propos, avant de partir, je voudrais bien que vous m'expliquiez encore pourquoi on appelle le livre que vous m'avez prêté la *Bible*, car enfin — il y a plusieurs histoires là-dedans, des histoires de rois et des poésies... Si vous pouviez m'apporter quand vous reviendrez des livres explicatifs là-dessus, ça m'intéresserait beaucoup. Je vous dirais, monsieur, que je n'ai pas toujours

été limonadier rue Montorgueil... Et puis comment ce livre est parvenu jusqu'à maintenant sans destruction ? c'est extraordinaire, ça... Vous dites que vous croyez ce qui est dans ce livre-là et que vous n'aimez pas la *Légende des Siècles.* Quelle différence faites-vous ! hein ?... donc je n'étais pas limonadier puisque j'étais peintre en bâtiments. Un jour j'ai trouvé du travail chez un bon patron. C'était un bon patron, vous me comprenez ! il m'avait pris en amitié et sa femme et ses deux enfants et j'étais très heureux. Mais... il y a toujours un «mais» dans la vie... il n'y a pas de bonheur parfait... quand même on trouverait le bonheur on s'arrangerait bien pour l'abîmer. Vous savez ça mieux que moi : l'homme est toujours un peu inquiet : je n'ai jamais vu un homme heureux qui ne se fit pas de bile pour une chose ou pour une autre. Mon patron était alcoolique. Je comprends qu'on boive si ça fait plaisir quand on n'a pas de responsabilité, car il y a des médecins qui défendent de boire mais il y en a d'autres qui disent que ça donne des forces contre l'anémie. Moi je n'ai jamais bu mais qu'est-ce qui me défend de boire ? Votre bon Dieu... je n'y crois pas... alors !... alors !... au nom de quoi me défendez-vous ? quoi que ce soit. Votre morale ? au nom de quoi la morale ? Les juges ! au nom de quoi ? il n'y aurait que votre bon Dieu, c'est le dernier rempart de la société dans votre société. Ah ! je comprends que vous y teniez, vous, les bourgeois, car vous êtes un bourgeois. Si ! si !

vous êtes un bourgeois. Oh ! j' vois bien, allez ! vous êtes plus instruit que moi, mais j'ai l'œil, allez ! Mais ce que je ne comprends pas c'est qu'il y ait des bourgeois qui ne soient pas pour le Bon Dieu puisqu'il est le dernier rempart de la société. On dit à ça que Jésus-Christ était révolutionnaire de son temps ! c'est-y que les anarchistes se croient chacun un petit bon Dieu ? Ah ! Ah ! c'est drôle, ça hein ! mais s'ils se croient un petit bon Dieu, pourquoi ne sont-ils jamais d'accord, car Jésus-Christ était d'accord avec les saints. J' dis des bêtises. J'ai ma jugeotte, allez ! Encore j' comprends qu'on soit anarchiste quand on n'est pas bourgeois, mais un bourgeois anarchiste si ce n'est pas un apôtre, c'est un crétin. Alors un bourgeois qui n'est pas pour le Bon Dieu, dernier rempart de la morale ou de la société bourgeoise, c'est un crétin, mais je ne suis pas un bourgeois, bien entendu. Je vous dis ce que je pense parce que vous êtes un brave homme et puis, comme vous nous quittez, vous ne pouvez pas me faire de tort. C'est égal ! j' voudrais bien que vous veniez nous voir rue Montorgueil, ma femme et moi. Ma femme qui n'est pas ma femme ! Je vous disais donc que le patron était alcoolique... Pardon ! pour en finir, remarquez que maintenant la société bourgeoise est pour le bon Dieu parce qu'elle a compris que c'est son dernier rempart : il faudrait étudier le bon Dieu, nous autres, les anarchistes, pour démolir le dernier rempart. Tout est là ! en Russie les anar-

chistes sont croyants et ont mis le bon Dieu de leur côté, c'est intelligent, ça ! Ils veulent dire que la morale est de leur côté et qu'ils se battent pour la morale. Maintenant la guerre de 1914 a mis toutes questions au plus simple : êtes-vous pour ou contre le bourgeois, c'est-à-dire pour ou contre la morale du bon Dieu, la seule qui ait un sens ; nous ne sommes pas en Russie. Il y a aussi la morale qui dit : le meilleur c'est le plus utile, mais ça c'est une question de point de vue personnel. J'ai bien réfléchi là-dessus. Le patron était saoûl la plupart du temps ! moi j'avais tellement pitié de sa femme et de ses enfants que je faisais son travail en plus du mien en cachette ! la femme ne le savait pas ; il faut croire qu'elle s'en doutait, car elle me montrait beaucoup d'estime. Enfin il a fait faillite et chacun est parti de son côté. Vous allez voir !

« Je me suis marié car un homme ne peut pas rester sans femme, comme de juste ! J'avais épousé ma femme de ménage. Ah ! monsieur ! comment pourrait-on savoir qui on épouse, puisque quand on a vécu avec son frère on s'aperçoit à quarante ans qu'on ne le connaît pas : on est tous des hommes, chacun a des bras et des jambes et il n'y a pas un qui ressemble à l'autre. Voyez ! Au bout de dix jours de mariage je lui dis : « Anaïs ! tu me trompes ! tu n'as pas les cheveux arrangés le soir comme ils étaient le matin, — Et pourquoi que je te tromperai pas ? qu'elle me fait. — Parce que tu as juré fidélité dans le

mariage ! — A qui que je l'ai juré ! qu'elle me fait. » Vous voyez encore la question de la morale, monsieur. Sûrement qu'elle ne l'avait pas juré devant Dieu, puisqu'on ne s'était pas marié à l'église. Vous me direz à ça personne n'est assez anarchiste pour permettre à sa femme de le tromper parce qu'on ne s'est pas marié à l'église : il n'y a plus de bourgeois ou pas bourgeois ici. Oui, ça donne à réfléchir ! Un serment d'honneur, ça ne compte que pour les hommes, mais enfin ! il y a l'honnêteté naturelle aussi ! Anaïs me dit : « Laisse-moi faire ! le vieux chez qui je fais le ménage n'a pas d'héritier ; si tu veux, le magot sera pour nous. — Je ne mange pas de ce pain-là, que je lui réponds. — Eh bien, alors, il n'y a qu'à divorcer, car je n'ai pas envie de renoncer à mon avenir pour tes beaux yeux ! »

« Me voilà encore sans femme ! Sur ces entrefaites j'apprends que mon ancien patron est mort et que sa femme a une boutique de peinture rue d'Aumale. Je vais la voir et je lui dis : « Madame André, on me dit que vos affaires ne sont pas brillantes ! Je viens vous proposer une chose : mettons-nous ensemble, je ferai marcher le commerce et j'élèverai vos enfants. » Elle me dit : « Vous êtes un bon homme, les enfants ne seront pas malheureux avec vous. — Je ne vous parle pas de mariage car il vaut mieux se tâter avant de se lier. » Je n'étais pas plutôt chez elle que je vois par quel côté ça clochera : les enfants étaient très gâtés. Ils n'écoutaient aucune de mes obser-

vations. Le plus jeune était particulièrement mauvais, il volait toujours quelque chose. Un jour je le vois prendre des sous dans le tablier de sa mère. Je le suis, je le vois acheter une glace à la vanille chez un marchand de la rue. Je lui saisis le poignet et je l'amène à la maison :

« Demande-lui comment il a acheté cette glace à la vanille.

— Ne martyrise pas cet enfant-là.

— Enfin ! il faut qu'il dise où il a trouvé des sous pour acheter cette glace.

— Ah ! on voit bien que tu n'es pas leur père.

— La question n'est pas là ! où a-t-il trouvé cet argent ? eh bien ! je vais te le dire. Il l'a trouvé dans la poche de ton tablier. Il a l'habitude de voler, je l'ai constaté maintes fois.

— Eh bien ! ce n'est jamais que son argent qu'il prend puisque c'est le mien. »

Quand l'enfant fut parti et sans punition, je dis :

« Ne prends pas leur parti quand je leur ai fait une observation ou tu n'en feras rien de bon.

— Qui t'a demandé de t'occuper d'eux ?

— Comment ! qui me l'a demandé ? c'est mon devoir, je pense ! Sache donc que je ne suis ici que pour ces enfants, car j'ai toujours eu pitié d'eux.

— Pitié ! pitié ? je suis là ! et je suis leur mère ; tant qu'il y aura du pain à la maison, ce sera pour mes enfants.

— Je vois qu'il n'y a rien à tirer de raisonnable des femmes. Va ! je te laisse te débrouiller, moi je m'en vais.

— Va-t'en, si tu veux ! j'ai toujours de l'estime pour toi. Pour ce qui est de donner un second père à mes deux garçons, jamais je ne le ferai, car les hommes sont trop durs.

Me voilà encore sans femme. A ce moment-là je reçus une lettre de la première, Anaïs.

Mon cher Louis,

Mon vieux est mort ; le magot est à moi. Si tu as encore un peu d'amitié pour moi, tu n'as qu'à venir à Nice, nous mènerons la bonne vie tous les deux.

Celle qui t'aime toujours,

Anaïs.

Je ne me fais pas meilleur que je suis. J'ai pensé ceci, j'ai pensé cela ; je me suis dit : « En somme, elle est riche ! au nom de quoi condamnerais-je cette femme-là sur la manière dont l'argent est venu. Elle n'est pas pour le Bon Dieu, moi non plus ! alors quoi ? » Au fond j'ai toujours aimé Anaïs. Bon ! j'arrive à Nice. Nous voilà mari et femme comme si il n'y avait pas eu divorce. Un jour on loue une automobile pour faire une ballade.

« C'est à toi de payer cette fois-ci.

— Je ne suis pas bien riche.

— Tu n'as pas d'économies ?

— Non ! pas encore.

— Ah !

Eh bien j'ai compris que cette femme ne m'avait appelé à Nice que parce qu'elle croyait que j'avais des économies. Le soir même je l'ai quittée, je suis revenu à Paris. Je lui avais dit que je n'avais pas d'économies mais j'en avais. La preuve en est que j'ai acheté un fond de limonadier. Oui ! je me suis fait bistro : une maison que j'ai relevée ! Je l'ai revendue l'année suivante. J'en ai racheté une autre. Et ainsi de suite. Tout allait bien. De loin je surveillais madame André. Celle que j'appelle madame André, la mère des deux garçons, l'ancienne femme de mon ancien patron. J'apprends qu'elle est dans la misère ! Bon ! je lui achète un kiosque de journaux : elle vient me remercier et nous voilà bons amis, en tout bien, tout honneur, comme de bien entendu. Nous n'avons jamais cessé d'être amis depuis. Malheureusement la maladie est arrivée : quand on est limonadier, la première chose à faire c'est de ne pas coucher avec ses bonnes. C'est facile à dire, mais difficile à faire : il y avait une petite brune dans la maison qui me faisait plaisir à voir. Vous devinez le reste, elle ne voulut plus rien faire après. Moi j'étais malade, elle disait qu'elle avait mal aux dents. Il ne me restait qu'à fermer boutique. Qu'est-ce que je fais j'écris à madame André, c'est elle qui tient la boutique depuis que je suis ici et les enfants

gardent le kiosque de journaux. Ah ! j'en ai des tracas, mais à l'hôpital on oublie tout, c'est la position horizontale !

Tenez, on vient d'amener un aveugle ici. Il arrive du Brésil : il a attrapé mal aux yeux dans une usine, on l'a mal opéré. Ses patrons et les médecins pour se débarrasser de lui l'ont envoyé à Paris. Il a fait le voyage tout seul. Il est paralysé du côté droit. Le pauvre diable ! je crois qu'il est en train de devenir fou !

Chapitre deux.

CE N'EST ENCORE QUE L'AUBE

ÉCRIT DANS LES RUES DE PARIS

Passé et repassé devant cet arc de Triomphe, le porche de l'Hôpital. Adieu ! Ainsi le criminel revient au coin fatal. Vous, fantômes blancs que j'aperçois à travers les grilles, bonjour ! fantômes galonnés qui font penser aux gares que demain touriste j'affronterai, bonjour ! bonjour adieu ! bonjour adieu ! c'est l'heure de la soupe : j'entends rouler des chars sur les dalles. Ces dames coiffées de leurs orgueilleux mouchoirs de nonnes se réunissent dans leur buffet-préau (côté des dames) et ces messieurs tout blancs aussi (côté des hommes) jettent sur l'autre sexe plus d'un regard : « Je serais aujourd'hui infirmière-major, si j'avais su plier, mais ce n'est pas mon caractère ! » « On a toutes les faveurs lorsque l'on est fille-mère ! » « As-tu vu la façon dont elle m'a regardé ? j'ai mieux ! et puis elle est mariée ; c'est pas des choses à faire ! — Veilleur de nuit, c'est des métiers de flegmard. — As pas peur, si je travaillais pas le jour dans mon métier... — Quand donc est-ce que tu dors ? — Je dors quand

ça se trouve ! — Mince ! le sommeil pour moi c'est sacré ! »

Passé et repassé devant cet arc de Triomphe, le porche de la souffrance. Adieu ! Les externes sont sortis en boutonnant des gants : « Ah ! cher ! quelle inquiétude ! l'hôpital me dégoûte et le sang me fait trouver mal de frayeur ! Ce milieu, à part toi, me fait lever le cœur. Pas un seul sentiment ! pas l'ombre de poésie ! le chef ne pense qu'à son Musée Dupuytren de vivants ! les malades sont médiocres, et chaque étudiant sent son bâton de maréchal dans sa trousse ! pas d'amour ! l'ambition ! Pouah ! — Fais-toi artiste ! — Pour imiter les autres ? je n'ai pas de talent. — Acteur ? — Je n'ai pas de moyens, comme ils disent. — Commerçant, financier ? — Pouah ! l'argent ! l'argent ! — Alors, mon vieux, tu n'as qu'à te ficher à la Seine. — J'y songe ! » Le chef qui passait entend ce dialogue et incline la tête tristement : « Vingt ans ! Jourdan, venez me parler demain matin, si vous voulez, après la visite. Vous avez besoin d'une consultation. » Roger Jourdan rougit et sourit et rougit ; son compagnon reprend : « Moi ! c'est l'orthopédie ! mon beau-père et mon oncle ont un grand magasin dans la rue Réaumur : je veux être docteur pour avoir sur une enseigne : « Successeur, fils, docteur de la Faculté de médecine ! c'est pourquoi j'étudie les pieds. Viens-tu au Dancing ce soir ? — Je vais chez ma fiancée ! » Adieu. Et moi : « Le mal du Siècle ! le mal des

Siècles, c'est l'ignorance de soi-même et des autres, la seule qui compte. Corollaire = l'ignorance de Dieu. Passer sous l'arc de la Souffrance, la Porte de Lariboisière, sans lever les yeux !

L'hôpital, c'est la gare : les voyageurs pour le pays des ombres ! les voyageurs pour une autre santé ! les voyageurs pour la nouvelle vie ! ou pour la même quand vous aurez changé de ton ! Ah ! j'ai tout oublié dans le fiacre qui porte des tableaux à vendre, à vendre ou à donner, j'oublie les lits où meurent mes frères, les nuits de cauchemars éveillé et les petites lampes bleues du plafond dans l'obscurité éternelle de la nuit. J'oublie... voici la foule !... J'oublie... voici les amis... j'oublie la mort... voici les drames insignifiants, les injures qu'on pardonne et qu'on n'oublie pas et toute la vanité littéraire impudente et railleuse, voici les bornes de l'esprit artistique... j'oublie les malades pauvres... voici les infortunes, le cynisme des propos (mes vices qui reprennent l'assaut), l'aplomb qui cache mal l'inquiétude, l'inquiétude qui ne cache pas l'aplomb, et les compliments d'usage, les appartements chers, la misère qui rit les rires qui font croire à l'esprit et le ton dégagé qui fait croire à la grâce : « On a dit... chacun sait... » — Le vrai est toujours neuf. L'hôpital, c'est la gare. Partir, je vais partir vers le soleil, vers la pureté et devant cette porte romaine, la porte de l'hôpital, je vois déjà l'océan : non, c'est Paris ! ce Paris de Jugement Dernier qu'a peint et dessiné Daumier ! Ah ! Paris malgré

les porcelaines des Bars, malgré les moteurs, malgré la vie dans le ciel,

Malgré la vie sous terre et l'électricité, Paris, tu n'as pas tant changé depuis que le sombre Musset buvait ta boue qui tache, couleur d'absinthe grise.

Ton ciel est doux, mais que la terre est pauvre ! Paris ! tout est noir de poussière, chapeaux noirs, maisons. Ah ! quelle défensive ont les passants aimables et bienveillants ! et courbés par les fléaux qui font pleurer les femmes chez les médecins, le Parisien poli, sensé, modéré, se croit le roi du monde, il en pourrait être l'orgueilleux esclave. Ah ! caches tes égoûts, on les pressent ! Il se peut cependant que grisé par les liqueurs d'un bar auquel Paris donne des noms étranges pour s'oublier, tu prennes un jour pour la beauté des femmes tes propres désirs, pour le luxe des Parisiens celui d'un snob brésilien, pour la fantaisie les stupides inventions de la mode, une auto revernie pour une voiture neuve, le front d'un vieux spécialiste pour celui d'un sage, les diseurs d'anecdotes pour des hommes d'esprit et les rires des filles pour de la gaieté, rentre en toi même, si tu aimes la vérité et va faire un tour dans les tribunaux ; c'est là que tu connaîtras la trame de Paris, d'où vient l'argent quand il y en a, et ce que peut cacher le calme d'une femme et l'air sportif de son époux. Hôpital, Paris ne pense pas à la mort.

Hôpital, mausolée des vivants, tu es entre deux

gares, gare toi-même pour les départs d'où on ne revient pas. Je m'agenouille en pensée devant ton seuil ; je remercie Dieu qui m'a laissé parmi les hommes de la terre. Sur ce banc pour moi la faiblesse et la fatigue ressemblent à l'agonie. Tête si faible encore et ça commande à tout, la tête ! pauvres membres comme vieillis à pauvre tête si faible toujours, si faible encore. Agonie ! la fatigue ! oh ! faiblesse. Ohé ! les gens pressés des autos, vous mourrez ! vous mourrez ! ohé ! les chiens de sexe, les jeunes et les vieux, vous mourrez ! les femmes popotes et celles de la grande vie, les bas bleus, vous mourrez, mes amis ! les gens des autos, écoutez ! écoutez donc mon glas, je dis que vous mourrez. Je viens de l'apprendre à l'hôpital et je vous le crie boulevard Magenta. Vous mourrez, nous mourrons. O mot effroyablement vrai, ô mot de vérité, de seule vérité, mot qu'on ne peut remuer et qu'il faut toucher avec le doigt de la pensée, vous mourrez. Mais écoutez-moi donc au lieu de filer : nous allons mourir tout à l'heure... Je n'ai rien dit, il y a sur ce banc un petit homme lâche, c'est moi, moi qui ne suis pas mort place Pigalle sous l'auto, moi qui ne suis pas mort dans la salle Grisolle (lit 33, salle Grisolle, hôpital Lariboisière). Le petit homme lâche est pâle : il n'a rien dit Eh bien, merci, on a trop peur du ridicule et puis on vous prend tout de suite pour un fou à Paris. Fous nous tous ! Devant la chair qui pourrit dans un lit froid, dans ce lit tiède hier, vous n'avez

donc pas arrêté votre esprit, non ! Dieu, je vous dois le peu que j'ai de vie qui végète, l'hôpital qui m'ouvrit la vie en me séparant de la mort ! Mon Dieu qui m'éclairez, éclairez ces passants. En novembre, ils iront un dimanche au cimetière, faites-les frémir devant ces débris qu'ils seront eux-mêmes. Frémir ! On ne sait rien des morts, sinon qu'on leur ressemblera. Morts ! nous serons tous morts : cette femme qui passe et moi, ce gros homme qui perd son chapeau sera mort, et ce livreur de Dufayel sera mort, et ce camelot et sa compagne poussiéreuse et moi ! Moi je serai mort. Tout se retourne, le soleil, les possibilités de devenir, la ville, les parents, les voisins, il n'y a plus que la porte sur le vide. On quitte... on quitte ce qui est la vie ; Dieu déchire cette feuille, il la jette. Oh ! pour moi, pénitent, je sais... j'entre en tremblant avec l'espoir que Votre Intelligence Auguste ne méprisera pas mes efforts vers le Bien, mais eux, coureurs sans frein, fouettés par les diables déjà... jusqu'où ?... O mort pour eux tous, les Sans Abris ! pour moi ! le pécheur, ô mort que tu m'effraies.

Le sang sur le rocher ! le rocher c'est une belle limousine du meilleur fabricant, disent les témoins de l'accident. Rassurez-vous, gens trop sensibles que le sang fait trembler et non la douleur, il n'y a pas de sang dans mon histoire, il n'y a pas de sang dans mon histoire ! mais il est temps que je m'en explique. Ah ! les autos ! mon cœur leur montre le poing. La civilisation qui nous a valu

les autos nous a valu les obus : les unes ne sont pas moins dangereuses, n'est-il pas vrai, que les autres. Quoi ! messieurs les agents de la paix de la ville, vous tolérez que les véhicules y circulent avec des vitesses pareilles à huit heures du soir. Non, certes, les obus que lançaient les Allemands n'étaient pas moins dangereux : on se cachait d'eux dans les caves : faudra-t-il vivre pour vivre en sûreté dans le sous-sol avec les rats et le métropolitain ? Donc, c'était un beau soir d'hiver ; l'Opéra nous donnait la représentation du *Tricorne* pour la seconde fois et j'y devais applaudir les talents d'un ami. J'avais fait sans entrain la toilette que commandent de telles circonstances ; avec dans l'âme la paix du devoir, je calculai la succession des lignes du chemin de fer souterrain qui me conduirait à son accomplissement. J'avais descendu la rue des Martyrs qui du Sacré-Cœur mène un pécheur au Siècle et le ramène vers Lui et j'atteignais la place Pigalle, rond-point de tous les vices de la Terre, quand je fus environné de voitures plus rapides qu'un train. Que Dieu pardonne à ces bandits comme je le fais ici, mais que Dieu nous préserve de leurs coups.

On releva, dit un témoin, un cadavre en habit noir sur la chaussée de bois de la place Pigalle. La tête dépassait la roue. Épouvante ! J'y gagne de connaître les dessous d'une auto. Doux convalescent, maintenant ferme les yeux ; tu revois le Rond-Point des vices de la terre tout noir :

cette place ! Il n'y a pas d'agents : deux hommes bienveillants te soutiennent. Voici la devanture du pharmacien ; elle est close.

« Ma bretelle gauche me gêne.

— Vous n'avez pas de bretelle.

— J'ai donc la clavicule cassée ?

Tu ne revois plus rien, sinon la voiture où je suis, celle qui m'a renversé ! Oh ! la belle voiture, on dirait d'un wagon de première classe. Quelqu'un m'interroge. Aurais-je la force de répondre ? les mots viennent au hasard, j'ai la tête perdue. Pourquoi me demande-t-on le nom de famille de ma très respectée mère ? Tu ne revois plus rien. Ainsi voilà la mort ! c'est la mort dans la rue, sans prêtre, sans parents, au milieu d'anonymes. O mort imprévisible ! c'est donc là que tu m'as pris ! c'est donc ainsi que tu nous prends… Qu'eussé-je fait devant Dieu alourdi de mes péchés ? Que serais-je devenu pour n'avoir pas eu le temps de me recueillir avant de paraître devant le seul Juge ? Ah ! terrible leçon ! rappelle-toi la parabole des Vierges folles : pour vous aussi viendra soudainement l'avénement de la Justice Finale et malheur à la Vierge folle qui n'aura pas fait pour son âme provision de grâce, pour sa lampe provision d'huile. Je voudrais me souvenir : je ne le puis… on me porte ou je marche, je ne sais… il y a un grand préau très propre, une petite lumière, une chaise de fer peinte en vert clair, je suis assis sur la chaise. Un homme vient qui me demande le nom de famille de ma très

respectée mère, puis un jeune homme très comme il faut :

« Vous avez la clavicule gauche cassée.

— Oui ! j'ai la...

Ah ! monsieur l'interne, vous paraissiez bon, attentif et humain, pourquoi m'abandonner à demi-nu sur une chaise de fer et seul ? Ce n'est pas que je souffre mais dans l'état de faiblesse où je suis quels nouveaux maux ne dois-je pas attendre. Monsieur l'interne ! ce n'est pas ma cause que je défends par cet écrit, c'est celle des pauvres et au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Ce n'est pas moi qui suis sur cette chaise de fer, ce n'est pas à moi, poète célibataire et bourgeois, que votre négligence va donner une congestion pulmonaire, c'est à la société toute entière que vous allez donner une congestion pulmonaire. Ah ! vous ne craignez pas les haines, les vengeances ; vous n'avez donc pas plus peur des hommes que vous n'avez peur de Dieu, monsieur l'interne. Moi je suis indulgent, vous savez ! Je connais les nuits de travail, les exigences du travail et de la science, je sais qu'on n'aime pas à être dérangé et qu'on retourne, la corvée faite, à son microscope, à ses découvertes, ou plus simplement aux études préparatoires du prochain concours ou de la thèse, je sais aussi ce qu'est l'envahissement du fonctionnarisme... mais ne soyons pas injuste, on ne peut pas être des héros à toute heure. Tenez ! je vais plus loin ! vous m'avez donné par votre négligence une

congestion pulmonaire, eh bien ! je vous en remercie ! vous m'avez enseigné la mort, la souffrance, et je voudrais qu'on l'enseignât à tous : c'est très sain. Combien de temps suis-je demeuré assis sur une chaise de fer, demi-nu, dans un préau, pendant cette froide nuit du 27 janvier, je ne sais. Je n'avais pas d'âme. On compta, je crois bien, mes effets, et ce qu'ils contenaient on en fit un procès-verbal, il fallut le signer ; on me demanda, je crois bien, encore le nom de famille de ma respectée mère, puis je restai seul, toujours seul sur ma chaise. Vous m'entendez bien, monsieur l'interne, la Société toute entière était seule sur une chaise de fer dans un préau nu et froid pendant que vous étudiez les matières de votre prochain concours. Y a-t-il un cours de morale pratique à la Faculté de médecine de Paris. S'il n'y a pas de cours de morale pratique à la Faculté de médecine de Paris, je propose qu'on en crée un. Hélas ! encore un concours ! encore des matières ! encore une raison pour messieurs les internes de laisser la Société entière sur une chaise de fer dans un préau.

Enfin quelqu'un ! c'est une brave femme : elle est toute échauffée, la pauvre ! elle enlève son bon manteau et son chapeau. Un infirmier la suit :

« Faut lui faire un bain, je suis sûr qu'il n'y aura pas d'eau encore cette fois ! J' suis en retard, hein ? ma belle-mère a été malade. Oh ! que c'est ennuyeux !

— Les messieurs comme ça, c'est pas sale.

— Ca ne fait rien, faut lui faire un bain.

On m'enlève ce qui me reste de vêtements et l'eau ne coule pas. Si ! l'eau coule : elle coule froide. La brave femme, avec un grand dévouement, me lave à l'éponge, elle lave aussi mes habits qu'on met dans un sac.

« Eh bien ! dit l'infirmier, c'est-y jusqu'à demain qu'il restera dans le bain celui-là. Y en a d'autres qui veulent la place. »

Je grelotte, j'entends des cris dans ma poitrine qui montent sans que je puisse les retenir. Chaque respiration soulève la chair déchirée. Vraiment, pour la première fois depuis l'accident, je souffre. Y a-t-il encore des formalités ? Ah ! ça m'est égal. Je souffre, je gémis, je souffre, je souffre, l'univers n'est rien, ma souffrance est tout. Je suis devenu depuis une heure paquet de douleurs, et ce paquet de douleurs est sur une civière. Des corridors et des corridors ! la cour glacée ! chaque mouvement berce ma douleur bruyante. Voici une salle, pleine de fumée de tabac, pleine de lits. J'expérimente que la fumée de tabac fait tousser les malades, j'expérimente que la toux est une inexprimable douleur pour les pneumoniques. Comme à ces heures-là, je l'appris dans la suite, il n'y a pas de médicaments, je souffris toute une infernale nuit de la toux, du tabac, de la poitrine, d'une immense défaillance qui m'empêchait d'invoquer mon seul secours dans l'abandon. J'oubliais Dieu et je n'avais pas la force de

ne pas l'oublier. Eh quoi ! mourir sans penser à Dieu ! Monsieur l'aumônier n'était pas là et certes personne n'aurait eu l'idée de l'aller chercher.

Le lendemain, des hommes aussi distingués que savants, se demandèrent à mon chevet comment les roues d'une voiture pouvaient déterminer une congestion pulmonaire. « Traumatisme ! » voilà un mot que j'ai appris ce matin-là.

« C'est une congestion pulmonaire qui ne demandait qu'à se déclarer, dit l'un.

— Il était dans un état de faiblesse extraordinaire, dit un autre. »

Par compassion pour ceux qui m'ont reçu, ou pour moi-même, je ne déclarai pas ma manière de comprendre l'origine du mal. Mais aujourd'hui que d'un banc du boulevard Magenta je contemple le mausolée des vivants, je croirais augmenter les maux de ceux qui m'y doivent succéder en ne signalant pas dans l'admirable service des hôpitaux cette imperfection : des négligences dangereuses à l'arrivée des malades. Avant de me laisser aller à des reproches envers une administration à qui je dois de la reconnaissance, j'ai demandé le conseil d'un sage : ne pas signaler un travers, c'est s'en rendre complice, m'a-t-il dit, et j'en suis persuadé...

*
* *

Hôpital, n'es-tu pas le Paradis ? pas tout à fait, tu es un Purgatoire, dans son lit blanc un

malade sent qu'il est mort et qu'il souffre encore : d'assez bons anges voltigent ici et là ; condamnés à laver les mosaïques du plancher dès le matin, à porter des vaisselles pleines de la nourriture ou des immondices qu'elle produit, à contempler les horribles réalités de l'apparence humaine. Dans le calme d'après la mort la douleur terrestre persiste. C'est là le Purgatoire ! les génies inventent bien ce qui peut faire souffrir davantage un mort : ils introduisent dans ce qui reste de ta chair les douloureuses aiguilles à ponction, mais c'est pour te faire mériter le Paradis des santés reconquises. Puis voici les journaux écrits en caractères illisibles et des figures terrestres un jour surgissent sans qu'on les ait senti venir ; elles parlent bas ; elles disent avoir été des amis au temps que tu vivais.

« Il faut l'envoyer à la radiographie ! dit un savant génie déguisé en parfait homme du monde. »

Louange aux anges consolateurs du Purgatoire ! louange à ceux qui adoucissent les maux des malheureux, qui consacrent leur talent à diminuer leurs supplices ! Louange à l'infirmier Pierre de la salle Chassaignac (service du très distingué chirurgien Wiart). L'infirmier Pierre a le génie de son métier, il touche un malade comme un pianiste respectueux de son art : « Là ! une main à la nuque, l'autre au genou, ne vous raidissez pas ! abandonnez-vous ! laissez-vous aller ! » Ah ! pourquoi les démons de la

Réception des Marchandises ne vous ressemblent-ils pas ? Hélas ! toute entrée dans un monde nouveau est pénible : c'est une loi.

Une main aux genoux, l'autre à la nuque, l'infirmier Pierre m'eut porté en Chine : avec des gémissements adoucis, sans un cri il me porte aux radiographes. Voilà que les souvenirs reviennent à ma mémoire, eussé-je pu alors en espérer un seul ? Infirmier Pierre, je me rappelle ce matelas en pyramide où, par vos soins intelligents, mon dos s'appuyait pour que je respirasse, le traversin attaché au milieu du lit pour que je ne glissasse pas. J'ai connu les bonnes volontés à l'hôpital, mais plus d'expérience, d'attention, de bonhomie souriante, non certes. Ah ! qu'au Purgatoire beaucoup d'anges soient consolateurs ; il deviendra le Paradis ! que sur la terre beaucoup d'hommes fassent leur métier avec une adroite bonté et il n'y aura plus besoin d'enfer ailleurs. Quel est donc le nom de ce radiographe qui laisse détruire la chair de ses mains par le radium plutôt que de renoncer à servir l'humanité ? son nom est célèbre pour tout le monde : ma mémoire ne veut pas qu'il le soit pour moi. C'est pourtant à ce héros véritable que je dois la connaissance qu'on eût de mon état. Certes oui ! héros autant de fois grand qu'il y a de secondes dans une heure d'héroïsme, autant de fois grand qu'il y a d'heures dans un jour d'héroïsme, de jours dans une année, d'années dans une vie d'héroïsme. Pour consacrer votre sainteté, ce n'est pas le miracle qui manque

sans doute, mais plutôt qu'il soit fait au nom du Seigneur. Mais y a-t-il un héroïsme désintéressé qui déplaise à Dieu ? je ne puis le croire et l'abbé L... m'enseigne même le contraire. « ... la religion est un soutien pour ceux qui ont besoin d'elle », m'a-t-il dit. Combien hélas ! en ont besoin et ne s'en doutent point dans ce Purgatoire de l'Hôpital qui deviendrait le Paradis sans eux. Il fut convenu qu'on guérirait ma pneumonie dans une salle de médecine et qu'on surveillerait ma clavicule de loin. Adieu, infirmier Pierre ! adieu ou au revoir ! Mon arrivée fut une déception : ah ! combien n'ai-je pas déçu de gens dans ma vie pleine d'espoirs et d'inconscients mensonges. Les protecteurs de mon enfance attendaient un savant ou un honnête fonctionnaire, je leur ai donné une espèce d'artiste assez ignare ; à ceux de ma jeunesse qui attendaient un peintre, j'ai donné un écrivain et réciproquement, à d'autres je n'ai rien donné du tout. Un docteur espérait par le bris de quelques côtes des ecchymoses intéressantes dans les poumons : il fut déçu. Et bientôt, obéissant à la mobile convention qui lie les guérisseurs et les démons de la bronchite selon les modes et les temps, ceux-ci m'abandonnèrent devant les ventouses et la poudre de Dower. Puissé-je un jour décevoir les démons de l'Enfer, du vrai, ceux qui clignent de l'œil et ricanent à chacune de mes chutes. Ah ! Satan, de quelque nom que tu te nommes, puissé-je par le consente-

ment de Dieu un jour décevoir tes porteurs d'outils à supplice et tes gendarmes ?

O séjour apaisant ! La main de l'humanité intelligente a disposé les lignes calmes et les couleurs blanches pour faire de la salle où je suis un séjour apaisant. Un gouvernement plus autoritaire, mais plus intelligent que tout autre, a réglé ton bonheur et ton temps. Tu t'endormiras avec le soleil, tu t'éveilleras avec lui pour que les règles de l'univers soient les tiennes et que vous ne vous importuniez pas mutuellement. Chloral, bromure et véronal collaboreront avec les astres pour maintenir cette harmonie naturelle. Précédant et suivant ton beau sommeil et le coupant même parfois quand ils ont lieu l'un et l'autre à quatre heures du matin, les repas feront une agréable diversion à ta rêverie et à tes rêves. O repas égalitaires, combien vous avez satisfait mes instincts collectivistes. Et cela aussi est apaisant. Pour moi ! il est bien entendu, n'est-ce pas, que je parle pour moi. Ah ! si phtisique j'avais eu besoin d'un bifteack ! si lombalgique, d'un régime déchloruré, ces repas m'eussent peut-être coûté la vie ou la douleur, mais la vie est-elle si précieuse ! et la douleur, je ne me lasserai pas de le répéter, est la santé de l'âme.

Et quoi ! ne sommes-nous habitués à la souffrance comme le cuisinier à ses ragoûts. Je vous assure que nous aurions autant de peine à nous séparer d'elle que lui d'eux. Voilà ! La journée

s'écoule dans cette régularité mélodieuse, les mêmes erreurs — s'il y en a — reviennent avec la même douceur et se transforment en vérité par la répétition : il me semble entendre dans l'air cette musique par laquelle Gluck a peint les Champs-Élysées des païens. « Dans ce tendre asile aimable et tranquille... » Oui, les parisiens eux-mêmes hésitent à vous répéter les méchancetés qui circulent dans leur ville ou à en inventer de nouvelles. Voilà aussi l'heure des externes : ce sont des jeunes gens polis et cultivés : on ne doute pas qu'un jour ils doivent comme les docteurs leurs maîtres soigner les grands de la terre. Infirmières et infirmiers sont en somme d'excellentes personnes qui circulent et s'arrêtent quand on les appelle. Pas de comparaison avec le personnel de ce qu'on appelle par antinomie « maison de santé » et qu'on sonne tout un jour sans le décider à paraître. Je remercie... je remercie... je remercie les chers humbles du petit personnel qui ne se sont indignés ni de mes taches d'encre sur les draps, ni de mon étalage de livres, de papiers et de couleurs, je remercie ceux qui m'ont montré de la bienveillance, ceux qui ont bien voulu écouter mes bavardages et mes plaintes. Je regrette d'avoir, par attachement à la vérité et par devoir, relaté fidèlement mon entrée pénible dans le séjour de la paix. Ne serait-il pas possible d'accueillir les malheureux ou les blessés dans un endroit chaud et de départir au piéton dès son entrée un peu des soins que la science

prodiguera au couché. Je demande pardon aussi pour quelque ironie où de légères imperfections m'induisent en souvenir : c'est pour ton bien, Lariboisière, c'est pour ton bien, mausolée des vivants, cher Purgatoire, cher et regretté Paradis. Oui !... enfin j'offre l'expression de ma reconnaissance au chirurgien et au médecin très distingués à qui je dois la santé ; faut-il les nommer ? je n'ose pas ! ah ! si j'espérais que mes écrits dussent occuper la postérité, je leur donnerais bien l'immortalité en échange des années de vie terrestre qu'ils m'accordent, mais je n'ai pas droit à de telles prétentions. En somme pourquoi ne les nommerais-je pas : le chirurgien est monsieur Wiart qui a autant d'humanité, d'urbanité que de science ; le médecin est le docteur Clerc qui m'a semblé parfaitement bon et profondément épris de son art. Hôpital refuge unique de la misère et de la maladie et vous, messieurs, véritables apôtres de la charité, qui consacrez vos études, votre temps, votre vie au soulagement des humains. Vive la médecine française ! vivent les médecins français qui sont bons et savants ! Franchement, je comprends que les rois et les empereurs du monde entier ne veuillent guérir que de leurs mains. Il y a vingt ans je fus soigné à l'Hôtel-Dieu de la même maladie que Lariboisière a guéri, et aussi bien. Entre temps j'ai consulté à Saint-Antoine qui est le Purgatoire de l'estomac et du foie : je dois avouer que j'y fus assez malmené : on voulut absolument que je

fusse héréditairement syphilitique, alcoolique ou tuberculeux ; on manifesta même cette volonté avec des rires et de la brutalité. Ne m'avait-on pas pris pour un ouvrier parce que j'étais pauvrement habillé ? Ce n'était pas une raison... messieurs de Saint-Antoine ! Mais toi, main divine du Seigneur, n'as-tu pas eu plus de pitié pour le pécheur pénitent que je suis que tu n'en avais à Saint-Antoine pour celui qui expiait péniblement ses excès. Main divine du Seigneur ! je retrouverai donc partout l'ineffable trace de Vos Doigts.

Assez du banc ! assez du boulevard Magenta ! adieu mausolée ! adieu ! chemine si tes jambes peuvent te porter ! voilà le tourbillon de Paris qui souffle et ta tête après une éclaircie se brouille et se perd. A quand l'aurore après ces nuits ! à quand la clarté après le rêve ! à quand la santé de l'esprit ! Hélas ! voici le monde et ta propre sottise.

ÉCRIT EN AUTO

Encore la gare de Lyon !
Le métro s'est trompé ou c'est moi qui me trompe.
Depuis ce matin qu'il tousse
le métropolitain doit être fatigué.
La malle dans ma cour et la femme cochère !
Faut-il tout de même que ces gares soient honnêtes.
On me rend des monnaies et j'ai l'air entendu,

mais bien qu'ayant l'oreille et le cerveau tendus
je n'ai rien pu comprendre à leurs explications.
Maladie ? quoi encore ? ou la santé sublime ?
Te voici dans un bar : soixante-quinze centimes
sur un franc !
Les maisons font un ballet rose au firmament.
(cette image est trop forte ? comment dire autrement ?)
« Eh ! bonne chance à vous ! bonjour à votre
femme ! »
Comment s'appelle-t-il ? un nom comme Trocadéro.
Gimalac ? le baron de cette comédie...
Encore la gare de Lyon ? trois pannes du métro.
Dans ces quartiers perdus la boîte bute et triche.
Les pauvres ! tout contre eux sur ce monde pervers...
Les sentiments pieux sont commodes en vers.
Comment ferons-nous quand les pauvres seront
riches ?

ÉCRIT EN CHEMIN DE FER

« Adieu ! quoi ! l'on dirait que je pars pour la
vie.
Je t'en enverrai de là-bas avec des vers peints
au lavis ! »
La campagne des gares n'est qu'ombre et que
décombre.
Mais qu'est-ce que j'ai ce matin ?

J'habille tout en florentin.
Dans l'horizon des choux, carré d'azur suprême,
je vois un pauvre diable et je me vois moi-même :
Cœur sec et triste et sec, espoir et s'en aller !
Le calme de la France dans ce fleuve étalé,
cette campagne lente à démarrer son champ.
Ces montagnes assouplies dans la main du Seigneur !
Ciel de France à tes yeux comme du lait d'azur !
Quel paysage faut-il pour dérouiller ton cœur ?
Villages vertueux ! hyménées catholiques
des aubépins avec les cerisiers en fleurs
rien ne parle à ton humeur mélancolique
le charme du passé par l'église évoqué
le pont modeste dont quinze arbres sont la grâce
ni la rivière avec les deux grands mâts au quai
ni tous ces rochers blancs autour des sapins noirs
pour Diane apprêtant les retraites du soir.
Je demande un beau soir pour éclairer ma lyre
Je demande un beau soir pour éveiller mes yeux
Je demande un beau soir afin que mon navire
flotte dans l'océan de la splendeur des cieux.
Soir ! voici la ville à l'ombre d'un granit
sur ce coteau rongé une autre a fait son nid
d'autres grimpent partout, chevauchent le canal.
Ah ! Seigneur ! c'est votre œuvre ! donnez-moi donc des larmes
Sans en avoir la force j'ai l'appétit d'aimer.
Des monts ! encore des monts ! pas deux qui se ressemblent
couleur de prés, couleur de jardins ou de cendre

couleur de toits, couleur de terre labourée.
O Temps ! voici des ailes sur quoi posent les gares !
à chaque coup du train j'aborde un pays neuf
et voici des hameaux aux fumées de cigares.
Le soir, reflet au ciel des longs soirs de la terre
fauve et fuligineux plisse au-dessus des vignes
les châteaux-forts haineux que le soleil désigne
et de nos rois défunts les couronnes de pierre.
Tout tremble ! Tout gémit ! la lumière s'envole.
Est-ce derrière un coteau qui court à la dérive
la langueur des maisons à l'heure du repos
ou si c'est les vapeurs de la locomotive ?
O Temps ! voici tes ailes sur quoi pose la terre !
O Temps ! voici tes ailes où repose la nuit !
Puis ce n'est plus, ô Temps, que les steppes lunaires
sur lesquels tourneront des villes de lumières !
avec trois grands Rois Mages sur de grands dromadaires.
Ce n'est que Charlemagne et sa cour !
Le ciel est tout semé, parsemé de marguerites en or.

Mais une voix plus réelle que le fracas du train la nuit fait taire l'abeille de mes oreilles endormies.

LE DÉMON

Vie de sauvage que tu mènes : Cannibale ! Cannes y balle mais tu n'y danses. Cannes y danse et sans toi. Le chien a les yeux clairs canis ; Cannes y voit mais ne t'y voit. C'est pour quoi cette maussaderie.

MOI

Charabia d'oracle !

LE DÉMON

Le sauvage vit : tu marcheras sur les mains, sur tes deux mains de cul-de-jatte pour fuir le péché qui te suit. Dans les rues de Paris il y a des décors de théâtre qui tremblent sur les tréteaux d'une voiture qui les transportent d'une scène à l'autre, — la Seine — à l'aube — il y a les renseignements des concierges sur les voisins, des histoires d'invitations à dîner au cinquième étage, d'heures.

MOI

Oh ! oh ! c'est de la littérature comme moi !

LE DÉMON

On a le démon qu'on mérite. Laisse faire donc ! tu vas avoir un chœur tout à l'heure à quatre heures trente du matin. A Cannes... oh oh !... monsieur voyage... j'espère ! ! tu verras une femme en instance de divorce, madame Cornudet, qui donne des gâteaux à ses enfants dans la salle d'attente de la gare : c'est une femme en sueur malgré la pluie : elle travaille ou elle s'amuse, on ne sait pas. Elle t'offrirait bien un gâteau mais ce n'est pas chic et si tu étais le prince qu'on attend tous les jours ?

MOI

Au contraire on est « magistrats en vacances » à Cannes.

LE DÉMON

Monsieur est artiste ! oh ! avec messieurs les artistes, y a rien à dire. Ça devine tout avant d'être arrivé et d'avoir vu.

MOI

On est « roman » ou « très liberté riche », en tous cas pas cinéma du tout, pas moderne. Au bord des vagues un univers ressuscité d'il y a cinquante ans et plutôt Cora Pearl que les Tuileries. Je prévois des palmiers échancrés en cœur pour laisser la mer voir les villas d'exposition universelle ou réciproquement. Tout un programme de bijouterie et de poitrines de femme, quoi ! Palmiers à flots dans les grands jardins et dans les petits. Ce que c'est riche et laid ces plumeaux-là, mais... beaucoup de caractère.

LE DÉMON

Ach ! Ach ! Ach !... c'est égal ! je t'en prépare une bien bonne. Trois heures du matin ! Avignon ! Grand froid ! Pluie et vent.

MOI

Un temps paradoxal pour moi. Saturne se trompe !

LE DÉMON

Paris est une ville de luxe : surtout du côté de la place Clichy : le palais Gaumont et tous les palais du square Vintimille-Berlioz ; ici il y a de pauvres toits rouges au ras des montagnes noires comme chez les pauvres Savoyards. *Nos païgans della mountagna fare dell' chabote.* A Paris vous avez les bals musette où l'on danse en costume national de sorte qu'on arrive trop tard à votre messe du dimanche, s'il y a lieu : il faut se confesser. Ach ! Ach ! Vous avez eu ainsi des bals bretons en plein Paris : les costumes étaient pourtant exacts. Ici, il n'y a pas même de costume national et comme il pleut, il n'y aura bal musette que chez les riches de la Côte d'Encre. Rien dans la rue savoyarde. Avignon ! Froid, grande pluie, vent ! je laisse la parole aux Muses, s'il y a lieu... s'il y a lieu... s'il y a lieu...

MOI

Méditerranée, éternelle aurore, miroir de la Beauté, fantôme azuré, poésie de la mer et de la terre, terre et mer de la poésie, piédestal et véhicule de Dieu, objet des rêves, mémoire des Assyriens, symbole, somptueuse et calme, barbe azurée d'Indra, parcourue par les yachts, robe de Dieu, amie des sages, complice des amoureux, porte au palais des anges, frontière des démons, tribune de Jésus-Christ, conque et ceinture de Vénus, canal de la civilisation mondiale, amour

et mensonge, Méditerranée qui fais sourire d'aise les femmes.

LE DÉMON

Avignon ! trois heures du matin ! tempête de mer, 90 jours !

FIN

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 10 DÉCEMBRE 1921
PAR FRÉDÉRIC PAILLART
A ABBEVILLE (SOMME)



